

ALMANACH
DE LA
QUESTION SOCIALE
ILLUSTRÉ

Pour 1903 (Treizième Année — 4^e Série)

*Rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la Littérature contemporaine*

Fondateur : P. ARGYRIADÈS



L'Almanach est chose
plus grave que ne le croient
les esprits les plus futiles.
MICHAEL.

P. ARGYRIADÈS

PARIS

A l'Administration de la « QUESTION SOCIALE »

5, Boulevard Saint Michel, 5

DÉPOT GÉNÉRAL

POUR LA FRANCE :

Chez **STRAUSS**, 6, rue du Croissant, PARIS

POUR LA BELGIQUE :

Chez **L. ROMAN**, éditeur, 69, rue du Fer, NAMUR

En vente chez tous les libraires et dans toutes les gares

LE TRIOMPHE DU TRAVAIL



*Union du Travail! Union fraternelle!
Créatrice de vie! Entente universelle!
Puissance qui vaincras la misère demain
En décuplant la force au sein du genre humain,
Et qui de nos libertés deviendras la mère,
O toi que les félons osent nommer chimère
Je te salue au nom de la fraternité,
De l'ère communiste et de la liberté.*

AVANT-PROPOS

Le présent volume est le treizième de l'Almanach de la Question Sociale.

Cette œuvre, l'Almanach de la Question Sociale, fondée par le citoyen Argyriadès, et continuée chaque année avec l'âpre désir, toujours croissant en lui, de répandre à larges flots la lumière, d'ouvrir les cerveaux et d'y faire pénétrer la bonne parole pour activer l'émancipation des peuples, cette œuvre qui a tant fait déjà pour la propagande des idées révolutionnaires, mais dont la tâche n'est, certes, pas achevée, ne devait pas disparaître avec son fondateur. Il ne le fallait pas.

Aussi me suis-je adressée aux collaborateurs habituels de l'Almanach. Ils ont bien voulu répondre à mon appel. Je les en remercie.

C'est donc le même esprit que les années précédentes qui a présidé à la confection de l'Almanach de la Question Sociale pour 1903.

Une note, pourtant, y manque.

C'est cette note personnelle que donnait le citoyen Argyriadès lui-même dans ses articles, soit qu'il enregistrât les progrès du socialisme, qu'il s'attaquât aux rétrogrades de tout acabit, ou fustigeât de sa brutale franchise les déserteurs du parti socialiste.

A part cette note tout à fait personnelle — qu'on ne trouvera plus — j'ai essayé de faire le volume à peu près complet. Tous les sujets intéressant l'idée y sont traités : la situation du parti socialiste y est exposée par l'article du citoyen Vaillant; Cornélissen, avec son étude, « LES CARTELS ET TRUSTS MODERNES », dit la marche gigantesque des « trusts », ces signes avant-coureurs des grandes transformations futures; le militarisme, le cléricalisme ont leur part, eux aussi, dans différents articles; l'épouvantable fléau qui a nom « la misère humaine », fléau déterminé par des causes factices puisqu'il naît de la surabondance même des richesses, n'y est pas oublié. En un mot, j'ai essayé de rendre le volume intéressant.

Une large place a été faite à la biographie du citoyen Argyriadès. Malheureusement, j'ai dû — ne pouvant faire l'almanach aussi volumineux qu'il l'a presque toujours été jusqu'à présent — raccourcir de beaucoup l'étude du citoyen Museux. Nos amis la trouveront complète en un volume que publie l'auteur et que l'on peut demander à notre administration.

L'année prochaine et les années suivantes, nous nous occuperons du mouvement socialiste au point de vue international par des articles émanant des principales personnalités socialistes mondiales.

Ainsi complété, l'Almanach de la Question Sociale sera bien, comme l'a voulu son fondateur, « un boulet lancé chaque fin d'année contre la forteresse bourgeoise et capitaliste qui abrite tant d'injustices, tant de criantes et monstrueuses inégalités ».

LOUISE ARGYRIADÈS.

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1903

- ANNÉE 6616 de la période julienne.
2679 des Olympiades, ou la 3^e année de la 670^e Olympiade, commence en juillet 1903, en fixant l'ère des Olympiades 775 1/2 ans avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
2656 de la fondation de Rome, selon Varron.
2650 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
1903 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 320 ans; elle commence le jeudi 1^{er} janvier.
1903 du calendrier julien ou russe, commence 13 jours plus tard, le mercredi 14 janvier.
111 du calendrier républicain français, commence le mercredi 24 septembre 1902, et l'année 112 commence le jeudi 24 septembre 1903.
31 du calendrier socialiste, commence le jeudi 20 mars 1902, et l'année 32 commence le vendredi 20 mars 1903 (1).
5663 de l'ère des Juifs, commence le jeudi 2 octobre 1902, et l'année 5664 commence le mardi 22 septembre 1903.
1320 de l'hégire, calendrier turc, commence le jeudi 10 avril 1902, et l'année 1321 commence le lundi 30 mars 1903, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.
39 du 76^e Cycle du calendrier chinois commence le samedi 8 février 1902, et l'année 40 commence le jeudi 29 janvier 1903.

ÉCLIPSES

Il y a, en 1903, quatre éclipses :

Eclipse annulaire de Soleil, le 28 mars, invisible à Paris.

Eclipse partielle de Lune, le 11 avril, visible à Paris.

Eclipse totale de Soleil, le 20 septembre, invisible à Paris.

Eclipse partielle de Lune, le 6 octobre, en partie visible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891. Les années de la première série de notre Almanach contiennent des éphémérides sur les fêtes du socialisme, éphémérides que, par manque de place, nous avons dû omettre depuis cinq années.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.		JANV.	NIVOSE	NIVOSE	h. m.	h. m.	FÉVR.		PLUVIOSE	PLUVIOSE		
19 56	4 11	1 J	10 FLÉAU	18 tridi	19 33	4 55	1 D	11 Ellébore	19 quartidi				
19 56	4 12	2 V	11 Granit	19 quartidi	19 34	4 57	2 L	12 Brocoli	20 quintidi				
19 56	4 13	3 S	12 Argile	20 quintidi	19 30	4 59	3 M	13 Laurier	21 primidi				
19 55	4 14	4 D	13 Ardoise	21 primidi	19 28	5 0	4 M	14 Avelinier	22 duodi				
19 55	4 15	5 L	14 Grès	22 duodi	19 27	5 2	5 J	15 Vache	23 tridi				
19 55	4 16	6 M	15 <i>Lapin</i>	23 tridi	19 25	5 4	6 V	16 Buis	24 quartidi				
19 55	4 17	7 M	16 Silex	24 quartidi	19 24	5 5	7 S	17 Lichen	25 quintidi				
19 54	4 19	8 J	17 Marne	25 quintidi	19 22	5 7	8 D	18 If	26 primidi				
19 54	4 20	9 V	18 P. à chaux	26 primidi	19 21	5 9	9 L	19 Pulmonaire	27 duodi				
19 53	4 21	10 S	19 Marbre	27 duodi	19 19	5 10	10 M	20 SERPENTE	28 tridi				
19 53	4 22	11 D	20 VAN	28 tridi	19 17	5 12	11 M	21, Thlaspi	29 quartidi				
19 52	4 24	12 L	21 P. à plâtre	29 quartidi	19 16	5 14	12 J	22 Thymélé	30 quintidi				
19 52	4 25	13 M	22 Sel	30 quintidi									
				PLUVIOSE	19 14	5 15	13 V	23 Chiendent	1 primidi				
19 51	4 27	14 M	23 Fer	1 primidi	19 12	5 17	14 S	24 Traînage	2 duodi				
19 50	4 28	15 J	24 Cuivre	2 duodi	19 10	5 19	15 D	25 Lièvre	3 tridi				
19 50	4 29	16 V	25 <i>Chat</i>	3 tridi	19 9	5 20	16 L	26 Guède	4 quartidi				
19 49	4 31	17 S	26 Etain	4 quartidi	19 7	5 22	17 M	27 Noisetier	5 quintidi				
19 48	4 32	18 D	27 Plomb	5 quintidi	19 5	5 24	18 M	28 Cyclamen	6 primidi				
19 47	4 33	19 L	28 Zinc	6 primidi	19 3	5 15	19 J	29 Chéridoine	7 duodi				
19 46	4 35	20 M	29 Mercure	7 duodi	19 2	5 27	20 V	30 TRAINÉAU	8 tridi				
19 45	4 36	21 M	30 CRIBLE	8 tridi				VENTOSE					
			PLUVIOSE		19 0	5 28	21 S	1 Tussilage	9 quartidi				
19 44	4 38	22 J	1 Lauréole	9 quartidi	18 58	5 30	22 D	2 Cornouiller	10 quintidi				
19 43	4 40	23 V	2 Mousse	10 quintidi	18 56	5 32	23 L	3 Violier	11 primidi				
19 42	4 41	24 S	3 Fragon	11 primidi	18 54	5 33	24 M	4 Troène	12 duodi				
19 41	4 43	25 D	4 Perce-neige	12 duodi	18 52	5 35	25 M	5 <i>Bouc</i>	13 tridi				
19 40	4 44	26 L	5 <i>Taureau</i>	13 tridi	18 50	5 36	26 J	6 Asaret	14 quartidi				
19 39	4 46	27 M	6 Laur-thym	14 quartidi	18 48	5 38	27 V	7 Alaterne	15 quintidi				
19 38	4 47	28 M	7 Amadouvier	15 quintidi	18 46	5 40	28 S	8 Violette	16 primidi				
19 37	4 49	29 J	8 Mezerdon	16 primidi									
19 35	4 51	30 V	9 Peuplier	17 duodi									
19 34	4 52	31 S	10 COIGNÉE	18 tridi									

Phases de la Lune		Phases de la Lune	
P. Q. le 6, à 10 h. 6 m.	P. L. le 13, à 2 h. 36 m.	P. Q. le 4, à 22 h. 22 m.	P. L. le 11, à 13 h. 7 m.
D. Q. le 19, à 23 h. 58 m.	N. L. le 28, à 4 h. 48 m.	D. Q. le 18, à 18 h. 32 m.	N. L. le 26, à 22 h. 29 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL.		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 31 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.		VENTOSE	VENTOSE	h. m.	h. m.		AVRIL	GERMINAL
18 44	5 40	1 D	9 Marceau	17 duodi	17 40	6 27	1 M	10 Couvoir	13 tridi
18 42	5 42	2 L	10 BÊCHE	18 tridi	17 38	6 29	2 J	11 Pervenche	14 quartidi
18 40	5 43	3 M	11 Narcisse	19 quartidi	17 36	6 30	3 V	12 Charme	15 quintidi
18 38	5 45	4 M	12 Orme	20 quintidi	17 34	6 32	4 S	13 Morille	16 primidi
18 36	5 46	5 J	13 Fumeterre	21 primidi	17 32	6 33	5 D	14 Hêtre	17 duodi
18 34	5 48	6 V	14 Velar	22 duodi	17 30	6 35	6 L	15 Abeille	18 tridi
18 32	5 49	7 S	15 Chèvre	23 tridi	17 28	6 36	7 M	16 Laitue	19 quartidi
18 30	5 51	8 D	16 Epinards	24 quartidi	17 26	6 38	8 M	17 Mélèze	20 quintidi
18 28	5 52	9 L	17 Doronic	25 quintidi	17 23	6 39	9 J	18 Ciguë	21 primidi
18 26	5 54	10 M	18 Mouron	26 primidi	17 21	6 41	10 V	19 Radis	22 duodi
18 24	5 56	11 M	19 Certeuil	27 duodi	17 19	6 42	11 S	20 RUCHE	23 tridi
18 22	5 57	12 J	20 CORDEAU	28 tridi	17 17	6 44	12 D	21 Gainier	24 quartidi
18 20	5 59	13 V	21 Mandragore	29 quartidi	17 15	6 45	13 L	22 Romaine	25 quintidi
18 18	6 0	14 S	22 Persil	30 quintidi	17 13	6 47	14 M	23 Marronnier	26 primidi
18 16	6 2	15 D	23 Cochlearid	31 primidi	17 11	6 48	15 M	24 Roquette	27 duodi
18 14	6 3	16 L	24 Pâquerette	32 duodi	17 9	6 50	16 J	25 Pigeon	28 tridi
18 11	6 5	17 M	25 Thon	33 tridi	17 8	6 51	17 V	26 Lilas	29 quartidi
18 9	6 6	18 M	26 Pissenlit.	34 quartidi	17 6	6 53	18 S	27 Anémone	30 quintidi
18 7	6 8	19 J	27 Silvie	35 quintidi					FLOREAL
				An 32					
				GERMINAL	17 4	6 54	19 D	28 Pensée,	1 primidi
18 5	6 9	20 V	28 Capillaire	1 primidi	17 2	6 55	20 L	29 Myrtille	2 duodi
18 3	6 11	21 S	29 Frêne	2 duodi	17 0	6 57	21 M	30 GREFFOIR	3 tridi
18 1	6 12	22 D	30 PLANTOIR	3 tridi					
			GERMINAL					FLOREAL	
17 59	6 14	23 L	1 Primevère	4 quartidi	16 58	6 58	22 M	1 Rose	4 quartidi
17 57	6 15	24 M	2 Platane	5 quintidi	16 56	7 0	23 J	2 Chêne	5 quintidi
17 55	6 17	25 M	3 Asperge	6 primidi	16 54	7 1	24 V	3 Fougère	6 primidi
17 53	6 18	26 J	4 Tulipe	7 duodi	16 52	7 3	25 S	4 Aubépine	7 duodi
17 50	6 20	27 V	5 Poule	8 tridi	16 51	7 4	26 D	5 Rosignol	8 tridi
17 48	6 21	28 S	6 Bette	9 quartidi	16 49	7 6	27 L	6 Ancolie	9 quartidi
17 46	6 23	29 D	7 Bouleau	10 quintidi	16 47	7 7	28 M	7 Muguet	10 quintidi
17 44	6 24	30 L	8 Jonquille	11 primidi	16 45	7 9	29 M	8 Champignon	11 primidi
17 42	6 26	31 M	9 Aulne	12 duodi	16 44	7 10	30 J	9 Ilyacinthe	12 duodi

Phases de la Lune

P. Q. le 6, à 7 h. 23 m.
 P. L. le 13, à 0 h. 22 m.
 D. Q. le 20, à 14 h. 17 m.
 N. L. le 28, à 13 h. 35 m.

Phases de la Lune

P. Q. le 4, à 14 h. 1 m.
 P. L. le 11, à 12 h. 27 m.
 D. Q. le 19, à 9 h. 40 m.
 N. L. le 27, à 1 h. 41 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.		MAI	FLOREÁL	FLOREÁL	h. m.	h. m.	JUIN		PRAIRIAL	PRAIRIAL		
16 42	7 12	1 V	10 RATEAU	13 tridi	16 37	7 51	1 L	11 Fraise	14 quartidi				
16 40	7 13	2 S	11 Rhubarbe	14 quartidi	16 37	7 52	2 M	12 Bétoine	15 quintidi				
16 39	7 14	3 D	12 Saintoin	15 quintidi	16 27	7 53	3 M	13 Pois	16 primidi				
16 37	7 16	4 L	13 Bâton d'or	16 primidi	16 17	7 54	4 J	14 Acacia	17 duodi				
16 35	7 17	5 M	14 Chamérisier	17 duodi	16 17	7 55	5 V	15 Caille	18 tridi				
16 34	7 19	6 M	15 Ver à soie	18 tridi	16 07	7 56	6 S	16 OEillet	19 quartidi				
11 32	7 21	7 J	16 Consoude	19 quartidi	16 07	7 57	7 D	17 Sureau	20 quintidi				
16 31	7 22	8 V	17 Pimprenelle	20 quintidi	15 59	7 58	8 L	18 Pavot	21 primidi				
16 29	7 23	9 S	18 Corbeille d'or	21 primidi	15 59	7 58	9 M	19 Tilleul	22 duodi				
16 28	7 24	10 D	19 Arroche	22 duodi	15 59	7 59	10 M	20 FOURCHE	23 tridi				
16 26	7 26	11 L	20 SARCLOIR	23 tridi	15 58	8 0	11 J	21 Barbeau	24 quartidi				
16 25	7 27	12 M	21 Staticé	24 quartidi	15 58	8 0	12 V	22 Camomille	25 quintidi				
16 23	7 29	13 M	22 Fritillaire	25 quintidi	15 58	8 1	13 S	23 Chèvrefeuille	26 primidi				
16 22	7 30	14 J	23 Bourrache	26 primidi	15 58	8 2	14 D	24 Caille-lait	27 duodi				
16 21	7 31	15 V	24 Valériane	27 duodi	15 58	8 2	15 L	25 Tanche	28 tridi				
16 19	7 33	16 S	25 Carpe	28 tridi	15 58	8 3	16 M	26 Jasmin	29 quartidi				
16 18	7 34	17 D	26 Fusain	29 quartidi	15 58	8 3	17 M	27 Veine	30 quintidi				
16 17	7 35	18 L	27 Civette	30 quintidi					MESSIDOR				
				PRAIRIAL	15 58	8 3	18 J	28 Thym	1 primidi				
16 16	7 36	19 M	28 Buglose	1 primidi	15 58	8 4	19 V	29 Pivoine	2 duodi				
16 14	7 38	20 M	29 Sénévé	2 duodi	15 58	8 4	20 S	30 CHARIOT	3 tridi				
16 13	7 39	21 J	30 HOULETTE	3 tridi				MESSIDOR					
			PRAIRIAL		15 58	8 4	21 D	1 Seigle	4 quartidi				
16 12	7 40	22 V	1 Luzerne	4 quartidi	15 59	8 5	22 L	2 Avoine	5 quintidi				
16 11	7 42	23 S	2 Hémérocalle	5 quintidi	15 59	8 5	23 M	3 Oignon	6 primidi				
16 10	7 43	24 D	3 Trèfle	6 primidi	15 59	8 5	24 M	4 Véronique	7 duodi				
16 9	7 44	25 L	4 Angélique	7 duodi	15 59	8 5	25 J	5 Mulet	8 tridi				
16 8	7 45	26 M	5 Canard	8 tridi	16 08	8 5	26 V	6 Romarin	9 quartidi				
16 7	7 46	27 M	6 Mélisse	9 quartidi	16 08	8 5	27 S	7 Concombre	10 quintidi				
16 6	7 47	28 J	7 Fromental	10 quintidi	16 18	8 5	28 D	8 Echalote	11 primidi				
16 5	7 48	29 V	8 Martagon	11 primidi	16 18	8 5	29 L	9 Absinthe	12 duodi				
16 5	7 49	30 S	9 Serpolet	12 duodi	16 28	8 5	30 M	10 FAUCILLE	13 tridi				
16 4	7 50	31 D	10 FAULX	13 tridi									

Phases de la Lune		Phases de la Lune	
P. Q. le 3, à 19 h. 35 m.	P. L. le 11, à 1 h. 27 m.	P. Q. le 2, à 1 h. 33 m.	P. L. le 9, à 13 h. 17 m.
D. Q. le 19, à 3 h. 27 m.	N. L. le 26, à 10 h. 59 m.	D. Q. le 27, à 18 h. 53 m.	N. L. le 24, à 18 h. 20 m.

Lever et Couchers du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien		An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JUIL.	MESSIDOR	MESSIDOR	MESSIDOR	m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR	THERMIDOR
16 2 8	3	1 M	11 Coriandre	14 quartidi	16 35	7 38	1 S	12 Salicor	15 <i>quintidi</i>	
16 3 8	5	2 J	12 Artichaut	15 <i>quintidi</i>	16 36	7 37	2 D	13 Abricot	16 primidi	
16 3 8	4	3 V	13 Giroflée	16 primidi	16 37	7 35	3 L	14 Basilic	17 duodi	
16 4 8	4	4 S	14 Lavande	17 duodi	16 38	7 33	4 M	15 <i>Brebis</i>	18 tridi	
16 5 8	4	5 D	15 <i>Chamois</i>	18 tridi	16 40	7 32	5 M	16 Guimauve	19 quartidi	
16 5 8	3	6 L	16 Tabac	19 quartidi	16 41	7 31	6 J	17 Lin	20 <i>quintidi</i>	
16 6 8	3	7 M	17 Groseille	20 <i>quintidi</i>	16 43	7 29	7 V	18 Amande	21 primidi	
16 7 8	3	8 M	18 Gesse	21 primidi	16 44	7 28	8 S	19 Gentiane	22 duodi	
16 8 8	2	9 J	19 Cerise	22 duodi	16 45	7 26	9 D	20 ECLUSE	23 tridi	
16 9 8	1	10 V	20 PARC	23 tridi	16 47	7 24	10 L	21 Carline	24 quartidi	
16 10 8	1	11 S	21 Menthe	24 quartidi	16 48	7 23	11 M	22 Câprier	25 <i>quintidi</i>	
16 11 8	0	12 D	22 Cumin	25 <i>quintidi</i>	16 49	7 21	12 M	23 Lentille	26 primidi	
16 12 7	59	13 L	23 Haricot	26 primidi	16 51	7 19	13 J	24 Aunée	27 duodi	
16 13 7	58	14 M	24 Orcanète	27 duodi	16 52	7 18	14 V	25 <i>Loutre</i>	28 tridi	
16 14 7	58	15 M	25 <i>Pintade</i>	28 tridi	16 54	7 16	15 S	26 Myrte	29 quartidi	
16 15 7	57	16 J	26 Saugé	29 quartidi	16 55	7 14	16 D	27 Colza	30 <i>quintidi</i>	
16 16 7	56	17 V	27 Ail	30 <i>quintidi</i>						
										FRUCTIDOR
				THERMIDOR	16 56	7 12	17 L	28 Lupin	1 primidi	
16 17 7	55	18 S	28 Vesce	1 primidi	16 58	7 10	18 M	29 Coton	2 duodi	
16 18 7	54	19 D	29 Blé	2 duodi	16 59	7 9	19 M	30 MOULIN	3 tridi	
16 19 7	53	20 L	30 CHALÉMIE	3 tridi						
										FRUCTIDOR
			THERMIDOR		17 1 7	7 7	20 J	1 Prune	4 quartidi	
16 21 7	52	21 M	1 Epeautre	4 quartidi	17 2 7	5 3	21 V	2 Millet	5 <i>quintidi</i>	
16 22 7	51	22 M	2 Bouillon bl.	5 <i>quintidi</i>	17 3 7	3 3	22 S	3 Lycoperde	6 primidi	
16 23 7	50	23 J	3 Melon	6 primidi	17 5 7	1 1	23 D	4 Escourgeon	7 duodi	
16 24 7	49	24 V	4 Ivraie	7 duodi	17 6 6	59	24 L	5 <i>Saumon</i>	8 tridi	
16 26 7	47	25 S	5 <i>Belier</i>	8 tridi	17 8 6	57	25 M	6 Tubéreuse.	9 quartidi	
16 27 7	46	26 D	6 Prèle	9 quartidi	17 9 6	55	26 M	7 Sucrion	10 <i>quintidi</i>	
16 28 7	45	27 L	7 Armoise	10 <i>quintidi</i>	17 11 6	53	27 J	8 Apocyn	11 primidi	
16 29 7	44	28 M	8 Carthame	11 primidi	17 12 6	51	28 V	9 Réglisse	12 duodi	
16 31 7	42	29 M	9 Mûres	12 duodi	17 13 6	49	29 S	10 ECHELLE	13 tridi	
16 32 7	41	30 J	10 Arnosoir	13 tridi	17 15 6	47	30 D	11 Pastèque	14 tridi	
16 33 7	40	31 V	11 Panis	14 quartidi	17 16 6	45	31 L	12 Fenouil	15 <i>quintidi</i>	

Phases de la Lune

P. Q. le 1, à 9 h. 11 m.
 P. L. le 9, à 5 h. 52 m.
 D. Q. le 17, à 7 h. 33 m.
 N. L. le 24, à 0 h. 55 m.
 P. Q. le 30, à 19 h. 24 m.

Phases de la Lune

P. L. le 7, à 21 h. 3 m.
 D. Q. le 15, à 17 h. 32 m.
 N. L. le 22, à 8 h. 0 m.
 P. Q. le 29, à 8 h. 13 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 111 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier Grégorien	An 112 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.		SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	h. m.	h. m.	OCTOB.		VENDEMAIRE	VENDEMAIRE		
17 18	6 43	1 M	13 Epine vinette	16 primidi	18 0 5 40	1 J	8 Amarante	16 primidi					
17 19	6 41	2 M	14 Noix	17 duodi	18 2 5 38	2 V	9 Panais	17 duodi					
17 20	6 39	3 J	15 <i>Truite</i>	18 tridi	18 3 5 36	3 S	10 Cuvé	18 tridi					
17 22	6 37	4 V	16 Citron	19 quartidi	18 5 5 34	4 D	11 Pom. de terre	19 quartidi					
17 23	6 35	5 S	17 Cardière	20 <i>quintidi</i>	18 6 5 32	5 L	12 Immortelle	20 <i>quintidi</i>					
17 25	6 33	6 D	18 Nerprun	21 primidi	18 8 5 30	6 M	13 Potiron	21 primidi					
17 26	6 31	7 L	19 Tagette	22 duodi	18 9 5 28	7 M	14 Réséda	22 duodi					
17 28	6 29	8 M	20 HORRE	23 tridi	18 11 5 25	8 J	15 <i>Ane</i>	23 tridi					
17 29	6 27	9 M	21 Egiantier	24 quartidi	18 12 5 23	9 V	16 Belle de nuit	24 quartidi					
17 30	6 25	10 J	22 Noisette	25 <i>quintidi</i>	18 14 5 21	10 S	17 Citrouille	25 <i>quintidi</i>					
17 32	6 23	11 V	23 Houblon	26 primidi	18 16 5 19	11 D	18 Sarrasin	26 primidi					
17 33	6 21	12 S	24 Sorgho.	27 duodi	18 17 5 17	12 L	19 Tournesol	27 duodi					
17 35	6 18	13 D	25 <i>Ecrevisse</i>	28 tridi	18 18 5 15	13 M	20 PRESSEUR	28 tridi					
17 36	6 16	14 L	26 Bigarade	29 quartidi	18 20 5 13	14 M	21 Chanvre	29 quartidi					
17 38	6 14	15 M	27 Verge d'or	30 <i>quintidi</i>	18 22 5 11	15 J	22 Pêche	30 <i>quintidi</i>					
				VENDEMAIRE						BRUMAIRE			
17 39	6 12	16 M	28 Maïs	1 primidi	18 23 5 9	16 V	23 Navet	1 primidi					
17 40	6 10	17 J	29 Marron	2 duodi	18 25 5 7	17 S	24 Amaryllis	2 duodi					
17 42	6 8	18 V	30 PANIER	3 tridi	18 26 5 5	18 D	25 <i>Bœuf</i>	3 tridi					
17 43	6 6	19 S	SANS-ÉCLOTTES 1 fête de la Vertu 2 — du Génie 3 — du Travail 4 — de l'Opinion 5 — des Récomp.	4 quartidi	18 28 5 3	19 L	26 Aubergine	4 quartidi					
17 45	6 3	20 D		5 <i>quintidi</i>	18 29 5 2	20 M	27 Piment.	5 <i>quintidi</i>					
17 46	6 1	21 L		6 primidi	18 31 5 0	21 M	28 Tomate	6 primidi					
17 47	5 59	22 M		7 duodi	18 32 4 58	22 J	29 Orge	7 duodi					
17 49	5 57	23 M		8 tridi	18 34 4 56	23 V	30 TONNEAU	8 tridi					
				An 112 VENDEMAIRE						BRUMAIRE			
17 50	5 55	24 J	1 Raisin	9 quartidi	18 36 4 54	24 S	1 Pomme	9 quartidi					
17 52	5 53	25 V	2 Safran	10 <i>quintidi</i>	18 38 4 52	25 D	2 Céleri	10 <i>quintidi</i>					
17 53	5 51	26 S	3 Châtaigne	11 primidi	18 39 4 51	26 L	3 Poire	11 primidi					
17 55	5 48	27 D	4 Colchique	12 duodi	18 40 4 49	27 M	4 Betterave	12 duodi					
17 56	5 46	28 L	5 <i>Cheval</i>	13 tridi	18 42 4 47	28 M	5 <i>Oie</i>	13 tridi					
17 58	5 44	29 M	6 Balsamine	14 quartidi	18 43 4 45	29 J	6 Hélio trope.	14 quartidi					
17 59	5 42	30 M	7 Carotte	15 <i>quintidi</i>	18 45 4 43	30 V	7 Figue	15 <i>quintidi</i>					
						17 47	4 42	31 S	8 Scorsonère	16 primidi			

Phases de la Lune

P. L. le 6, à 12 h. 29 m.
 D. Q. le 14, à 1 h. 23 m.
 N. L. le 20, à 16 h. 40 m.
 P. Q. le 28, à 1 h. 18 m.

Phases de la Lune

P. L. le 6, à 3 h. 33 m.
 D. Q. le 13, à 8 h. 6 m.
 N. L. le 20, à 3 h. 39 m.
 P. Q. le 27, à 20 h. 12 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier grégorien	An 112 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1903 du calendrier grégorien	An 112 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 32 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.		NOV.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	h. m.		h. m.	DÉC.
18 48	4 40	1 D	9 Alisier	17 duodi	19 34	4 4	1 M	9 Genièvre	17 duodi
18 50	4 38	2 L	10 CHARRUE	18 tridi	19 35	4 4	2 M	10 Piroche	18 tridi
18 51	4 37	3 M	11 Salsifis	19 quartidi	19 36	4 3	3 J	11 Cire	19 quartidi
18 53	4 35	4 M	12 Macro	20 <i>quintidi</i>	19 38	4 3	4 V	12 Raifort	20 <i>quintidi</i>
18 55	4 34	5 J	13 Topinambour	21 primidi	19 39	4 3	5 S	13 Cèdre	21 primidi
18 5	4 32	6 V	14 Endive	22 duodi	19 40	4 2	6 D	14 Sapin	22 duodi
18 58	4 30	7 S	15 <i>Dindon</i>	23 tridi	19 41	4 2	7 L	15 <i>Chœvreuil</i>	23 tridi
19 0	4 29	8 D	16 Chervi	24 quartidi	19 42	4 2	8 M	16 Ajonc	24 quartidi
19 1	4 28	9 L	17 Cresson	25 <i>quintidi</i>	19 43	4 2	9 M	17 Cyprés	25 <i>quintidi</i>
19 3	4 26	10 M	18 Dentelaire	26 primidi	19 44	4 1	10 J	18 Lierre	26 primidi
19 4	4 25	11 M	19 Grenadé	27 duodi	19 45	4 1	11 V	19 Sabine	27 duodi
19 6	4 23	12 J	20 HERSE	28 tridi	19 46	4 1	12 S	20 HOYAU	28 tridi
19 8	4 22	13 V	21 Bacchante	29 quartidi	19 47	4 1	13 D	21 Erable-sucré	29 quartidi
19 9	4 21	14 S	22 Azerole	30 <i>quintidi</i>	19 48	4 1	14 L	22 Bruyère	30 <i>quintidi</i>
				FRIMAIRE					NIVOSE
19 11	4 19	15 D	23 Garance	1 primidi	19 49	4 1	15 M	23 Roseau	1 primidi
19 12	4 18	16 L	24 Orange	2 duodi	19 50	4 2	16 M	24 Oseille	2 duodi
19 14	4 17	17 M	25 <i>Fuisan</i>	3 tridi	19 50	4 2	17 J	25 <i>Grillon</i>	3 tridi
19 15	4 16	18 M	26 Pistache	4 quartidi	19 51	4 2	18 V	26 Pignon	4 quartidi
19 17	4 15	19 J	27 Macjonc	5 <i>quintidi</i>	19 52	4 2	19 S	27 Liège	5 <i>quintidi</i>
19 18	4 14	20 V	28 Coing	6 primidi	19 52	4 3	20 D	28 Truffe	6 primidi
19 20	4 13	21 S	29 Cormier	7 duodi	19 53	4 3	21 L	29 Olive	7 duodi
19 21	4 12	22 D	30 ROULEAU	8 tridi	19 53	4 4	22 M	30 PELLE	8 tridi
				FRIMAIRE				NIVOSE	
19 23	4 11	23 L	1 Raiponce	9 quartidi	19 54	4 4	23 M	1 Tourbe	9 quartidi
19 24	4 10	24 M	2 Turneps	10 <i>quintidi</i>	19 54	4 5	24 J	2 Houille	10 <i>quintidi</i>
19 26	4 9	25 M	3 Chicorée	11 primidi	19 55	4 5	25 V	3 Bitume	11 primidi
19 27	4 8	26 J	4 Nèfle	12 duodi	19 55	4 6	26 S	4 Soutre	12 duodi
19 29	4 7	27 V	5 <i>Cochon</i>	13 tridi	19 55	4 6	27 D	5 <i>Chien</i>	13 tridi
19 30	4 7	28 S	6 Mâche	14 quartidi	19 55	4 7	28 L	6 Lave	14 quartidi
19 31	4 6	29 D	7 Chou-fleur	15 <i>quintidi</i>	19 56	4 8	29 M	7 Terre végét.	15 <i>quintidi</i>
19 33	4 5	30 L	8 Miel	16 primidi	19 56	4 9	30 M	8 Prunier	16 primidi
					19 56	4 10	31 J	9 Salpêtre	17 duodi

Phases de la Lune

P. L. le 5, à 17 h. 37 m.
D. Q. le 11, à 14 h. 55 m.
N. L. le 18, à 17 h. 19 m.
P. Q. le 26, à 17 h. 46 m.

Phases de la Lune

P. L. le 4, à 6 h. 22 m.
D. Q. le 10, à 23 h. 2 m.
N. L. le 18, à 9 h. 35 m.
P. Q. le 26, à 14 h. 32 m.

LES « CARTELS » ET « TRUSTS » MODERNES

Les organisations dont nous parlerons ici sont des combinaisons de grands entrepreneurs dans les branches principales de l'industrie et du commerce ; ces combinaisons, réglées par des contrats formels, ne se limitent pas au cercle restreint d'une clientèle locale, mais étendent leur action à toute une contrée du monde, souvent même à plusieurs pays et à tout un continent.

La nature de ces combinaisons présente plusieurs variétés. Les grands capitalistes modernes — entrepreneurs particuliers ou sociétés anonymes — peuvent s'unir tout en maintenant chacun comme entrepreneur, son indépendance personnelle. La combinaison, en ce cas, se borne à une entente sur les qualités des marchandises, les prix, etc. C'est ce qu'on appelle souvent en Europe un « cartel » ou aux Etats-Unis un « pool », et qui est formé entre les entrepreneurs industriels d'une même branche. Pareilles conventions se font ordinairement pour un temps assez restreint, par exemple pour une année. Le contrôle insuffisant que peuvent exercer les membres les uns sur les autres prive ordinairement de pareilles combinaisons de tout caractère de stabilité. Avant la fondation du *Whiskey-Trust* (au commencement de 1887), par exemple, il avait déjà existé, aux Etats-Unis, différents « pools » ayant eu pour but de limiter la production des spiritueux. La plupart des ces combinaisons n'ont pas duré même une année entière.

Le syndicat du cuivre à Paris (dont les spéculations échouèrent piteusement au printemps de 1889) constituait un exemple de ce qu'on appellerait en Amérique un « pool ». Ces spéculations avaient eu pour but de faire monter les prix du cuivre et d'obtenir ainsi la domination du marché mondial et de la production du cuivre.

Les défauts que présentaient, de par leur nature même, les combinaisons temporaires de cette sorte, jugés du moins du point de vue des entrepreneurs désirant mettre fin entre eux à la concurrence, firent remplacer bientôt en Amérique les « pools » par les « trusts ». Le premier exemple de cette dernière forme de combinaison nous est donné par la *Standard Oil Company* se transformant en 1882 en *Standard Oil Trust*. Cet exemple fut suivi par le *Whiskey-Trust* et le *Sugar-Trust* (trust du sucre).

Ces trusts se distinguaient de la forme antérieure des « pools » en ceci : les différentes corporations unies perdaient l'indépendance qu'elles avaient gardée sous la forme primitive de combinaison. Les actionnaires des différentes sociétés et les propriétaires particuliers mettaient leur capital entre les mains d'un certain nombre de « commissaires » (*trustees*), qui, en leur qualité de plénipotentiaires, prenaient absolument la place des propriétaires. Des *certificats* délivrés par les *trustees* et remplaçant les *actions*, donnaient aux propriétaires et actionnaires d'autrefois leur droit au dividende. Les recettes de chaque établissement étaient versées dans la caisse commune et c'est cette caisse qui payait les profits proportionnellement aux certificats possédés par chacun des membres de la nouvelle combinaison.

Cette forme de trust rencontrait aux Etats-Unis une opposition passionnée de la part de la population entière et le trust du sucre fut même condamné par la Cour d'appel dans l'Etat de New-York, en raison de ce que les corporations constituantes avaient renoncé à leur indépendance et à la propre direction de leurs affaires en faveur de leurs *trustees*. Une réorganisation fut entreprise ; mais si importants que fussent parfois les changements dans la constitution de la combinaison, cette réorganisation maintenait toujours dans son essence la vieille forme de trust.

Le but de la combinaison était évident dans le cas où elle se faisait entre des entrepreneurs qui, avant la fondation du trust, s'étaient combattus avec acharnement comme rivaux et concurrents. Il en avait été ainsi, par exemple, des premiers trusts que nous venons de nommer. Le Bulletin du Département du Travail, à Washington, de juillet 1900 (*Bulletin* n° 29) dit, par exemple sur le *Trust du Sucre* : « Il est peut-être juste de dire que les raffineurs de sucre, eux-mêmes, observent qu'avant l'organisation du trust, la concurrence avait été tellement vigoureuse que, pour la majorité des raffi-

neurs, il n'y avait pas de profit à faire dans leur industrie et qu'une grande partie des raffineurs du pays, environ 16 sur 40, avaient fait faillite. »

Ultérieurement, on a souvent fondé des combinaisons industrielles dans le but d'unir les entrepreneurs produisant un même article dans les différents stades de sa production (par exemple le fer ou l'acier depuis le moment où le minerai est extrait de la terre jusqu'à la fabrication des articles de fer et d'acier de différentes espèces prêts à l'usage humain). En mettant en rapport constant les entrepreneurs qui produisent des matières premières et secondaires et les usines qui mettent en œuvre définitive les produits finaux, on parvenait, non seulement à certains perfectionnements dans la production même, mais aussi à la réalisation d'économies de plusieurs sortes. La combinaison industrielle offre ses avantages déjà par le fait seul que le soutien réciproque a remplacé l'attitude hostile du passé, mais davantage encore par la circonstance particulière que les entreprises coalisées se trouvent placées sous une direction centrale. Ces avantages concernent les moyens de réclame (annonces, affiches, etc.) ; le travail des intermédiaires, tels que voyageurs de commerce ; les frais de transport des produits finaux transportés dorénavant de l'établissement situé le plus proche du lieu de livraison ; ensuite l'acquisition plus régulière, le transport, etc., des matières premières et secondaires ; la fabrication des marchandises par les établissements les mieux disposés à l'exécution de chaque commande ; et ainsi de suite.

Ajoutons encore à tout cela une circonstance particulière qui est souvent mise en lumière par les partisans des combinaisons industrielles et commerciales modernes. C'est que sous ce système d'organisation les personnes les plus aptes peuvent être facilement désignées pour chaque section particulière de l'administration, de la direction technique, etc., et que, non moins évidemment, les personnes les plus capables peuvent être nommées directeurs des divers établissements.

En jugeant dans leur ensemble les avantages qu'offre le système de combinaison — et c'est là précisément le point de vue auquel se placent les représentants du grand capital moderne — nous pouvons admettre que la consolidation du capital permet aux entrepreneurs modernes de livrer leurs produits aux consommateurs à des prix absolument modérés, basés sur des frais de production qui, comparés à des périodes antérieures de production, pourraient être excessivement bas.

Cependant, est-ce que les combinaisons industrielles et commerciales ont réellement mené à ce résultat ? Et ces coalitions de grands capitalistes se sont-elles, en vérité, élevées jusqu'à leur développement actuel, grâce surtout à leur système d'économiser sur le terrain de la production et du transport ?

Quiconque suit l'histoire du développement des trusts et des combinaisons industrielles en Amérique, doit bien remarquer que ces coalitions capitalistes doivent leur prospérité rapide moins à leur système d'économiser qui leur permettrait d'offrir des prix de vente modérés basés sur des frais de production particulièrement modestes qu'à certaines pratiques ayant pour effet de ruiner les concurrents opiniâtres qui ne voulaient pas se soumettre au joug des nouveaux maîtres. Cette guerre était soigneusement arrangée et sagement cachée souvent aux consommateurs.

Dans l'origine même des combinaisons, l'explication de ce phénomène nous est immédiatement donnée. Aux hauts dividendes de la première période de développement de l'industrie américaine, avait succédé une dépression causée par la concurrence acharnée qui augmentait à mesure que la production fiévreuse de la période de première floraison se calmait peu à peu. De là sortit, comme conséquence naturelle, le désir général des grands entrepreneurs de mettre fin à cette concurrence, qui s'opposait si sérieusement pour eux à la possibilité de devenir riches dans l'espace de quelques années. Ils firent un effort commun pour obtenir de nouveau ces hauts dividendes du passé. Voilà ce qui historiquement et économiquement nous explique l'origine et le prompt développement des combinaisons modernes dans l'industrie et dans le commerce.

Un homme aussi modéré et à plusieurs égards aussi bienveillant pour les combinaisons modernes que le professeur Jenks dit : « Même dans les indus-

tries non protégées dans lesquelles les Etats-Unis avaient un avantage, on retrouve les mêmes phénomènes : de hauts profits dans les premiers temps, ensuite des profits diminués par la pression de la concurrence et, par conséquent, la tentation de réaliser des combinaisons (1). »

Parmi les plus puissants leviers du développement rapide et gigantesque des modernes consolidations de capital on peut, incontestablement, compter les tarifs des chemins de fer, les « différences en frais de transport » (*freight-discriminations*) que les entrepreneurs capitalistes coalisés ont su obtenir de la part des administrateurs des chemins de fer, amis des grands trusts et évidemment intéressés, dès le commencement, dans les affaires de certains d'entre eux. C'est surtout avec l'aide de ces avantages particuliers dans le transport de leurs marchandises que les premiers trusts ont réussi à ruiner les concurrents sérieux, souvent des industries entières, luttant en vain pour l'indépendance, dans quelque coin du pays.

Aux Etats-Unis, des commissions d'enquête locales et nationales ont examiné et mis au jour l'existence de ces privilèges odieux ; des juges les ont flétris dans leurs sentences ; la législation les a condamnés. Mais les repré-entants des grands trusts ont su braver tout — mentant devant les commissions d'enquête, si même ils ne daignaient répondre ; venant à bout des sentences des tribunaux par la puissance de leur argent, quand ils ne réussissaient pas à acheter et corrompre immédiatement les juges ; travaillant en cachette lorsqu'ils ne pouvaient pas le faire en public. En rusant toujours, en secret ou en public, avec les lois faites contre elles, les grandes combinaisons capitalistes modernes ont continué tranquillement à ruiner et à exproprier leurs rivaux, encaissant même parfois dans les propres coffres-forts, — suivant leurs contrats avec les compagnies des chemins de fer, — les frais de transport que devaient payer en trop les entrepreneurs concurrents.

On aurait longtemps à chercher si l'on voulait trouver, dans l'histoire du genre humain, un deuxième exemple d'une impunité sans bornes, laissée quelque part à une bande de brigands et de voleurs, comme elle a été accordée, par exemple, vers la fin du dix-neuvième siècle aux directeurs de la *Standard Oil Company*. En effet, ces hommes ont eu, pour ainsi dire, entière liberté pour exproprier, par tous moyens possibles, leurs concurrents et pour exercer ainsi, sur le bien-être et le bonheur de certains de leurs semblables, une domination illimitée. Ceci a été vrai depuis la naissance de la première combinaison dans l'industrie du pétrole en 1872, jusqu'à nos jours.

Les manœuvres concernant les prix de vente qui étaient élevés là où les combinaisons dominaient le marché et tombaient au contraire bien au-dessous des propres frais de production, lorsqu'il s'agissait de ruiner un rival, ont été une autre arme des combinaisons à côté des privilèges de transport.

En Amérique, comme en Europe, on fait souvent un appel contre la domination menaçante des combinaisons modernes, à la législation invoquée — en ce cas — pour maintenir « les pratiques honnêtes » dans le commerce — comme dans l'industrie et pour s'opposer au système d'épuisement des concurrents par les différences en frais de transport et par la fixation temporaire de prix ruineux. Cependant, si la législation avait pu intervenir dans cette voie, son influence aurait dû se révéler déjà dans la première période du développement des trusts.

Actuellement, dans diverses branches des plus importantes de l'industrie et du commerce, la période est plus ou moins définitivement passée où l'intervention de la loi pouvait encore prévenir la domination du marché par les combinaisons modernes. Un voleur peut facilement s'abstenir du vol, du moment qu'il est assez riche pour n'avoir plus besoin de voler. Pour diverses branches importantes de la production, il ne nous reste plus — autant en Amérique que partiellement même en Europe — qu'à constater le fait de la domination absolue que les combinaisons industrielles et commerciales exercent sur le marché moderne.

N'oublions pas, non plus, que c'est précisément dans la première période

(1) Jer. W. Jenks. *The Trust Problem*. New-York 1900, p. 46.

de la formation des trusts que les grands capitalistes coalisés nous ont prouvé avec une évidence incontestable qu'ils sont plus forts que les gouvernements des Etats-Unis ou que ceux de l'Europe. Loin de se laisser dominer et réprimer dans leur action par quelque force gouvernementale, ils nous ont prouvé leur capacité à maîtriser les autorités suprêmes des différents pays. Il n'y a qu'une seule puissance qui pourrait tenir tête aux grandes combinaisons industrielles et commerciales — ce serait celle du peuple révolutionnaire, qui, las de la tyrannie, se délivrerait de l'oppression des nouveaux maîtres. C'est un vieux boursier, Russel Sage, qui l'a très bien exprimé dans ces termes-ci : « Et le peuple, une fois excité, est plus puissant que les combinaisons des chemins de fer (1). »

La domination exercée par les combinaisons industrielles et commerciales modernes est une conséquence inévitable du développement de la propriété privée. Cela nous saute aux yeux avec évidence, surtout dans la première période de l'existence des trusts en Amérique lorsque nous voyons, par exemple, les raffineurs de pétrole indépendants, pourchassés partout comme un gibier, chercher les voies d'eau : les rivières, Ohio, Mississipi, Tennessee, Missouri et les grands lacs. L'eau et l'air du moins n'étaient pas encore accaparés et mis en « propriété privée » par la volonté de quelques individus puissants.

C'est dans ces mêmes temps que nous voyons précisément les entrepreneurs coalisés des trusts, invoquer l'aide de la législation, cherchant, par leur influence sur les corps législatifs, à introduire certains articles de loi qui soumettraient le transport de pétrole par la voie d'eau à des difficultés réelles. Sachant par l'expérience comment ils pouvaient triompher de leurs rivaux par l'accaparement des moyens de transport par terre, ils ont tâché ensuite de rendre les rivières de même inaccessibles à ceux-ci.

La mer est trop puissante encore — même pour les grands trusts. Elle est vaste et généreuse, ouverte à tout le monde comme l'air flottant autour de nous.

On doit remarquer, cependant, les tentatives entreprises par le grand capital américain cette année même pour monopoliser les grandes lignes de navigation entre l'Europe et l'Amérique. Ces tentatives ont abouti déjà, au commencement du mois de février, à la fondation de la *Shipping-corporation*, disposant d'un capital de 170 millions de dollars, dont 104,971,000 dollars se trouvent dans des mains américaines et 65,029,000 dans des mains anglaises. La fondation de cette nouvelle combinaison est comprise en Angleterre comme une vente complète des grandes lignes de navigation transatlantiques anglaises existantes à ce moment au grand capital américain et comme un vrai triomphe pour M. Pierpont Morgan, l'organisateur de cette nouvelle combinaison. Bien que la mer soit trop puissante pour pouvoir tomber dans le domaine de la propriété privée, nos grands capitalistes modernes pourraient effectuer internationalement avec les grandes lignes de transports interocéaniques ce qu'ils ont fait nationalement aux Etats-Unis de l'Amérique par les chemins de fer.

Si la pratique nous a prouvé que l'intervention de la loi n'a pu prévenir le développement rapide de la domination que les combinaisons exercent déjà dans plusieurs branches de production aussi bien sur les entrepreneurs indépendants que sur les consommateurs, cette domination se maintiendrait non moins complètement sous le système de monopolisation par l'Etat. C'est là le système préconisé par la social-démocratie et consistant en ceci : que l'Etat rachète les grandes combinaisons en prenant la place de celles-ci dans une branche après l'autre d'industrie, de commerce et de transport ; les industries particulières se transformeraient ainsi en industries d'Etat, telles que, par exemple, sont exploitées aujourd'hui en France les monopoles du tabac et des allumettes.

La puissance prédominante dont nous parlons ne perd sa force et son monopole, ne cesse pas d'être monopole, pour la simple raison qu'il y a transition de puissance d'un corps de capitalistes particuliers à un corps de fonctionnaires de l'Etat. La transition même n'aurait d'autre effet, en réalité,

(1) *North American Review*, New-York, Mai 1901, p. 645.

que celui-ci : la puissance des grands capitalistes — sorte d'Etat dans l'Etat dont les gouvernements n'ont pas su tenir en bride dans son développement la force redoutable — perdrait son caractère privé pour se transformer en puissance d'Etat. En d'autres termes, cette transition de puissance aurait seulement comme effet de fortifier encore le lien existant déjà actuellement entre le grand capital et les gouvernements.

L'auteur d'un article paru dans le journal de Londres, *Daily News*, l'a très bien compris ainsi : « Supposons, cependant, que le président Roosevelt réussisse, après tout, à forcer l'Etat de racheter le *Oil Trust*. Par cela, il serait interdit à M. Rockefeller de monopoliser une certaine marchandise, mais l'agrégation de capital qu'il représente menacerait encore la Communauté. Au lieu d'être le plus grand actionnaire dans le *Standard Oil Trust*, il serait le plus grand actionnaire dans la Dette Nationale des Etats-Unis.... Ceci pourrait entraîner aisément des relations plus étroites encore entre le capital et l'administration publique (1). »

C'est précisément parce que la formation et le développement des combinaisons industrielles et commerciales a été la conséquence nécessaire du développement de la propriété privée que nulle législation n'en saurait diriger ou empêcher l'évolution. Est-ce que la législation elle-même est autre chose, en dernier lieu, que le sanctionnement de la propriété privée et de toutes les institutions qui en dépendent ?

Le développement de nos combinaisons industrielles et commerciales modernes aura son évolution naturelle, soit avec le soutien de la loi ou en dépit de la loi ; ce développement peut se faire — comme en Amérique — rapidement, par sauts et par bonds, avec un système d'exploitation honteuse et de dépouillement effronté des entrepreneurs indépendants et des consommateurs ; ou bien plus lentement et plus régulièrement, — comme dans les pays d'Europe, où l'exploitation est encore soumise à des vieilles traditions et à des convenances spéciales de commerce et d'industrie. Cette évolution s'accomplira jusqu'à ce qu'elle ait atteint son plein développement et jusqu'au jour où les masses — productrices et consommatrices en même temps — interviendront révolutionnairement en expropriant les grands capitalistes, comme ceux-ci ont exproprié auparavant leurs rivaux capitalistes et les consommateurs qui dépendaient d'eux.

Christian CORNÉLISSEN.



Nous donnons ci-dessus la curieuse collection des caricatures du *N. Y. Journal*, dirigées contre le trust de la viande : la plus expressive est celle de droite où on voit des milliers d'allames, renfermés dans une caisse que s'efforce de former le brigand, le Trust.

(1) *Daily News* du 3 avril 1902 (article : *The Perils of Trusts*).



LE MUR DES FÉDÉRÉS

Ton histoire, Bourgeoisie,
Est écrite sur ce mur.
Ce n'est pas un texte obscur...
Ta féroce hypocrisie
Est écrite sur ce mur.

Le voici, ce mur de Charonne,
Ce charnier des vaincus de mai;
Tous les ans, Paris désarmé
Y vient déposer sa couronne.
Là, les travailleurs dépouillés
Peuvent énumérer tes crimes,
Devant le trou des anonymes,
Devant le champ des fusillés!

Mais l'indignation s'élève,
Le peuple n'est plus aveuglé.
Il sait qu'au pied du mur voilé
Tu voudrais enterrer la grève.
Un frisson nous court sous la peau.
La foule qui sent sa détresse,
Bientôt, Commune vengeresse,
Prendra ton linceul pour drapeau!

Eugène Pottier.

PARTI SOCIALISTE DE FRANCE (U.S.R.)

Il semblait à des observateurs superficiels que le ministère Waldeck-Rousseau donnant sa démission, la cause qui avait séparé le socialisme révolutionnaire et l'opportunisme socialiste disparût.

Il n'y a plus, disaient-ils, de ministérialistes et d'anti-ministérialistes, puisque ceux-là même qui ont poursuivi l'aventure ministérielle déclarent ne pas la vouloir recommencer... pour l'instant.

Nous aurions pu répondre que s'ils renonçaient actuellement à la renouveler, parce qu'elle était condamnée non-seulement par nous, mais par la presque totalité des partis socialistes de tous les pays, ils maintenaient, comme auparavant, le principe de la participation socialiste au pouvoir capitaliste. En rentrant dans leurs rangs, en reprenant place dans leur groupe parlementaire, et sans susciter aucune opposition ou observation, Millerand a pu dire que ce principe tactique restait d'application désirable et constante.

Mais, nous l'avons dit et répété, la participation au ministère, le ministérialisme qui le systématise n'a été que la forme plus ou moins passagère ou renouvelable d'un opportunisme, que nous déclarions en contradiction avec la doctrine et tactique du socialisme révolutionnaire, avec la politique de lutte de classe et de révolution. Et nous ajoutions que si bientôt Millerand n'avait pas un successeur au ministère, nous verrions sans lui, comme avec lui, se manifester, de façon de plus en plus apparente la même politique opportuniste et contre-révolutionnaire.

C'est, en effet, ce qui se manifeste aujourd'hui, par la participation au « bloc républicain » dont les députés du groupe socialiste parlementaire font partie intégrante, y délibérant, en présentant, signant, votant les ordres du jour et se solidarisant avec lui. Ils en sont l'aile gauche, mêlés plus particulièrement aux radicaux socialistes de politique identique à la leur.

Hier, le « parti socialiste français » ou ministérialiste, ne participait au pouvoir que par délégation ministérielle; aujourd'hui c'est par tous ses députés. Et comme ils agissent, en contact avec leur comité général et leurs groupes et suivant leurs indications, on peut dire que c'est le parti lui-même qui, pour s'associer au pouvoir, mêle et coordonne son action avec celle de toutes les fractions républicaines et se confond, avec elles, dans un même bloc.

Nous ne nions pas que cette attitude ne soit la conséquence nécessaire du point de départ ministérialiste. Elle ne manque ni de suite ni de logique. Elle est telle que nous la prévoyions. L'aventure participatrice continue. L'association du socialisme opportuniste avec les partis de la bourgeoisie devient plus intime. Elle est la caractéristique de sa politique, de sa « nouvelle méthode ».

Nous nous contentons de le constater. Si, à un certain moment, nous avons cherché à empêcher une séparation qui, en trompant nos espoirs de mobilisation prochaine d'une formidable armée socialiste, nous était douloureuse, la certitude du devoir accompli, quelque pénible qu'il fût, nous a consolé! Il le fallait, pour l'honneur et le salut du socialisme révolutionnaire. Et le développement même de l'évolution opportuniste socialiste, est la preuve de la nécessité de notre rupture et de la valeur de l'U. S. R. du Parti socialiste de France.

C'est le parti du socialisme révolutionnaire, le parti politique et de révolution de la classe ouvrière dont l'A. C., le P. S. R. et le P. O. F., les anciennes organisations avec quelques fédérations autonomes, ont rallié les éléments dans une unité, que nous avons pour mandat de faire vivre et développer.

La besogne ne nous a pas été, ne nous est pas des plus faciles. Nous n'avons ni les organes de publicité qu'il nous faudrait, ni les facilités de propagande désirables. Les anciennes organisations ont rallié leurs forces et groupé, tout d'abord, celles de même ordre, les plus voisines. Ce n'est que peu à peu, que des éléments plus éloignés peuvent venir par l'effet, la force des événements.

L'œuvre de propagande qui, bientôt, sera pour nous l'objet principal de nos soins, ne venait d'abord qu'au second rang de nos préoccupations.

Il nous fallait, avant tout, rendre certaine l'œuvre d'unité. Il fallait, sans précipitation qui la compromit, réaliser chaque jour ce qui pouvait être réalisé de cette unité, en consacrant au fur et à mesure dans la règle commune, le progrès pratiquement accompli. Il fallait ainsi, en assurer le développement organique et vivant.

La période électorale récente, a démontré déjà, combien solide était l'intime rapprochement des organisations dans l'U. S. R. Le congrès de Commeny va rechercher jusqu'où et dans quelle mesure l'unité s'est accrue et fortifiée pour que sa constitution nouvelle y réponde, pour que le pacte d'Ivry se réalise de plus en plus et que les organisations puissent, en accord croissant, marcher avec sûreté et rapidité à l'entière unité du Parti socialiste de France.

Edouard VAILLANT.

PARTI SOCIALISTE DE FRANCE

(Unité Socialiste Révolutionnaire)

STATUTS

Entre les organisations dont les noms suivent, représentées par leurs délégués à la conférence d'Ivry, le 3 novembre 1901, il a été convenu ce qui suit :

A. — CONSTITUTION DU PARTI

1° Le Parti socialiste de France (Unité socialiste révolutionnaire), fraction du prolétariat international organisé, poursuit l'émancipation du travail et de la société sur les bases suivantes :

Entente et action internationales des travailleurs ; organisation politique et économique du prolétariat en parti de classe pour la conquête du pouvoir et la socialisation des moyens de production et d'échange, c'est-à-dire la transformation de la société capitaliste en une société collectiviste ou communiste.

Parti de révolution, et par conséquent d'opposition à l'Etat bourgeois, s'il est de son devoir d'arracher toutes les réformes susceptibles d'améliorer les conditions de lutte de la classe ouvrière, il ne saurait en aucune circonstance, par la participation au pouvoir central, par le vote du budget, par des alliances avec des partis bourgeois, fournir aucun des moyens pouvant prolonger la domination de la classe ennemie.

B. — ORGANISATION DU PARTI

2° Le Parti se compose de groupes politiques dont les membres devront être porteurs d'une carte d'adhérent et acquitter au profit de l'organisme central du Parti une cotisation mensuelle qui sera acquittée à l'aide d'un timbre par les soins de la Fédération de chaque département.

Cette cotisation mensuelle est fixée à 2 centimes.

3° Les groupes d'une même commune forment une section du Parti.

4° Les sections se constituent par département en fédération unique, administrée par un Comité ou Bureau fédéral, issue chaque année du Congrès départemental.

5° Dans Paris, les groupes d'un quartier forment une section. Le département de la Seine sera divisé au moins en trois fédérations. Toutefois, il a été décidé provisoirement qu'il n'en serait formé qu'une.

6° Partout où les statuts des fédérations n'en auront pas disposé autrement, les groupes d'une même circonscription électorale (municipale, cantonale ou législative), pourront choisir leurs candidats, le Comité fédéral étant chargé de veiller à l'observation des principes du Parti.

C. — CONGRÈS DU PARTI

7° La direction du Parti appartient au Parti lui-même, qui se réunit chaque année en Congrès national, convoqué sur les bases départementales suivantes :

a) Un délégué ou une voix par 500 membres cotisant, ou fraction de 500 membres ;

b) Un délégué ou une voix par 5,000 suffrages socialistes, ou fraction de 5,000 suffrages, obtenus au premier tour de scrutin dans la dernière élection générale législative. Ces délégués électoraux sont nommés par le Congrès départemental annuel qui aura à examiner d'avance l'ordre du jour du Congrès national.

D. — CONSEIL CENTRAL

8° D'un Congrès national à l'autre, l'administration du Parti est confiée à un Conseil central composé comme suit :

a) Un délégué élu par chaque Fédération départementale et dont le choix devra être ratifié par le Congrès. Les Fédérations qui auront réuni aux dernières élections législatives plus de 10,000 suffrages pourront désigner deux délégués ne disposant que d'un seul vote sur lequel ils devront se mettre préalablement d'accord. Il sera adjoint à chacun de ces délégués un suppléant désigné suivant le même mode ;

b) Trois représentants du groupe socialiste révolutionnaire à la Chambre ;

c) Quinze membres nommés directement au scrutin de liste par le Congrès annuel qui formeront la Commission exécutive et permanente et dont cinq devront être rétribués à titre de secrétaire-trésorier et archiviste-bibliothécaire.

9° Le Conseil central, ainsi constitué, sans que les députés du Parti puissent y figurer pour plus d'un tiers, se réunira en assemblée plénière une fois par trimestre, et, en séance extraordinaire, chaque fois que demande en sera faite par au moins un tiers de ses membres, ou que la Commission exécutive le jugera nécessaire.

10° Il aura sous son contrôle les militants, les élus et la Presse du Parti, et prendra toutes les mesures, si exceptionnelles qu'elles soient, qui pourraient être commandées par les circonstances.

E. — DISPOSITIONS PROVISOIRES

11° Provisoirement, et jusqu'à ce que la nouvelle organisation unitaire du Parti ait fait ses preuves, les organisations nationalement constituées serviront d'intermédiaires entre leurs groupes et l'organisme central pour la remise des cartes d'adhérents.

Fait à Ivry, le 3 novembre 1901.

Pour l'Alliance communiste : BERTHAUT, CHÉRADAME, MARCHAND, MARTEL, TESSIER.

Pour l'Alliance communiste franc-comtoise : F. CAPJUZAN, DEJEANTE.

Fédération des Deux-Sèvres : E. GARNAUD, HENRI DE LA PORTE, PAUL PILLOT.

Fédération socialiste révolutionnaire du Doubs : MAXENCE ROLDES, ALBERT TANGER.

Fédération des travailleurs socialistes de la deuxième circonscription de Senlis : A. ANDRIEUX.

Fédération de Seine-et-Oise : D^r CHERECHEWSY, J.-M. JOUANDANNE, LEVASSEUR.

Groupe central du onzième arrondissement de Paris : P. FABÉROT, D. LESENFANS, E. TOUSSAINT.

Parti ouvrier français : D^r J. BACH, HENRI GHESQUIÈRE, H. MILLET, JULES GUESDE, PAUL LAFARGUE.

Parti socialiste révolutionnaire : L. DUBREULH, HENRI LAUDIER, LÉTANG, H. LE PAGE, ED. VAILLANT.

A la suite de la conférence, les délégués ont pris, d'un commun accord, une série de décisions ayant pour but d'assurer le fonctionnement immédiat de la constitution du Parti socialiste de France.

Il a été décidé que :

Provisoirement et jusqu'à la tenue du premier Congrès national du Parti, le Conseil central sera composé du Conseil national du Parti ouvrier français, de la Commission administrative du Parti socialiste révolutionnaire, du Secrétariat de l'Alliance communiste, et des bureaux des Fédérations ou ensemble de groupes assimilés à des Fédérations, auxquels se joindront, conformément aux statuts, trois délégués du groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre.

Ainsi constitué, le Conseil central aura à prendre toutes les mesures nécessaires pour que les statuts du Parti reçoivent leur application pleine et entière dans le plus bref délai possible.

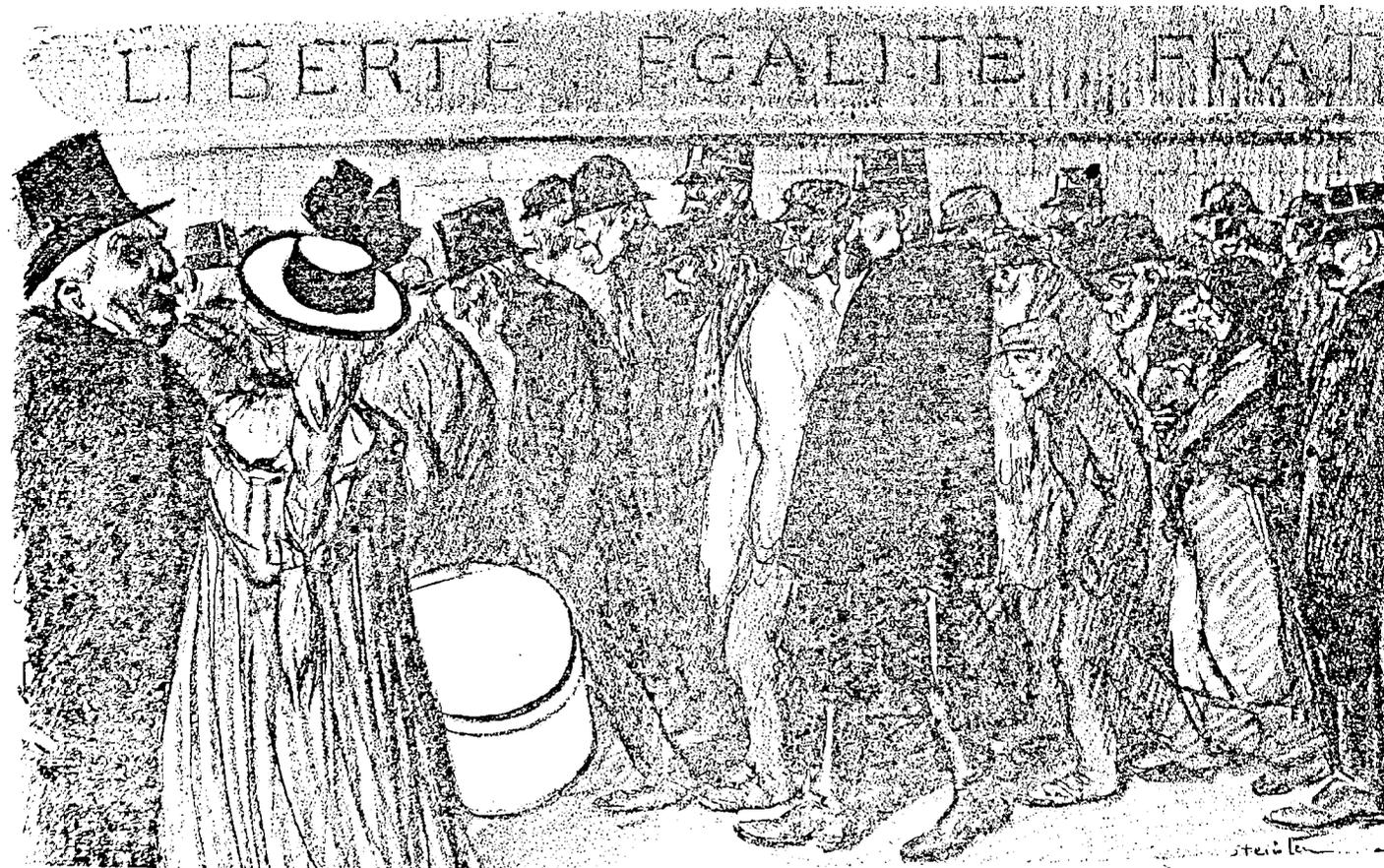
JUSTE RETOUR

Aux suppôts de la Bourgeoisie.



Dites-moi, beaux faiseurs et diseurs de discours,
Croyez-vous que vos mots serviront de concours
À l'affranchissement de la classe ouvrière ?
Un canon vaut bien mieux qu'une simple prière
Faites pour endormir les nobles travailleurs.
Nous nous en servirons, ses discours sont meilleurs.
Contre nous, dans vos mains, il fit fort bon office.
Donc, demain, contre vous, il nous rendra justice,
Car ce que force fit, force aussi défera
Et, sous ses coups, le vieux monde enfin croulera.
Il est triste d'agir de façon si cruelle,
Mais vous nous avez fait une existence telle,
Que malgré notre peine et nos regrets amers
La force, seule, hélas ! viendra briser nos fers.
Beaucoup de notre sang, aux ronces de la route,
Je sais, nous laisserons, il n'est certe aucun doute,
Mais les ronces seront au détour du chemin,
Et nous les cueillerons alors à pleine main.

Georges BAEJAS.



RAFLES

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, M'sieur
— Dormi,.... sans payer!

L'ÉDIFICE

I. A Dieu.

La souffrance des cœurs et la douleur des corps,
L'humaine chair meurtrie et les âmes saignées,
Les foules aux tourments des bourreaux résignées
Effacent la splendeur de tes divins décors.

De larmes et de sang ton œuvre est imprégnée,
Et rien, ni tes milliards de sphères en accord,
Ni l'infini clamant comme un immense cor
Ta grandeur que flétrit ma clameur indignée,

Rien ne peut étouffer ma révolte hautaine.
Ver de terre, je te flagelle de ma haine.
Sur tes soleils je mets l'ombre de mon mépris.

Père du Mal, mon cri, plus fort que ta puissance,
T'escorte désormais, criant ta malfaisance.
Et ne mourra qu'avec la mort de tous les cris.

II. A l'Homme.

Si je pouvais œuvrer mon rêve comme un vers,
Bâtir mon idéal ainsi qu'un édifice,
L'homme ne serait point le constant sacrifice,
Le grain broyé sous la meule de l'univers.

Je bâtirais si haut, si large, qu'au travers
Aucun front ne se courbe, aucun pas ne fléchisse,
La bonté des humains procréerait la justice.
A toutes les beautés les cœurs seraient ouverts.

Mes frères, quel étau tient clos votre horizon ?
La vérité que je conçois n'est point chimère.
Vous vivez comme des forçats dans leur prison.

Il faut vouloir briser la servitude amère
Et dresser sur les détritrus de vos taudis
Les portiques géants des futurs paradis.

Théodore JEAN.

Aucune égalité n'existe dans la société bourgeoise, pas plus sociale] que
devant la loi et devant le suffrage universel.
Tant qu'il y aura des millionnaires d'un côté et des meurt-de-faim de l'autre,
ou mieux, tant que l'inégalité économique existera, c'est l'arbitraire qui
régnera et tous les prétendus droits du citoyen resteront nuls.

P. ARGYRIADÈS.

L'HYPOCRISIE DE CLASSE

La société bourgeoise, on le sait, fait plutôt parade de moralité. Il n'est aucun de ses actes, aucune de ses lois qui ne s'autorise d'une intention hautement moralisatrice. C'est au nom de la morale qu'elle commet tous les crimes, toutes les exactions d'un régime individualiste où le requin humain triomphe. Le mariage lui-même, avec son corollaire qui a nom l'adultère, et son correctif informe qu'est le divorce, cette prétendue base de la famille en qui nos bourgeois voient la cellule initiale du corps social, sous prétexte de moralité, offre le plus beau champ de culture de l'égoïsme, suscitant les appétits inavouables et les mauvaises passions.

Mais notre décadence recouvre tout du voile hypocrite des conventions, et si elle feint de réfréner un mal social, c'est, en réalité, pour le couvrir officiellement et aider à son développement par la protection de lois directrices chargées de le maintenir dans la régularité et de comprimer les exagérations dénonciatrices.

Nous en avons tous les jours des exemples.

C'est tantôt une assemblée internationale de dignitaires qui, sous le fallacieux prétexte de préparer la paix, ne font qu'étudier des formules nouvelles de guerre et laissent sans sourciller les grandes nations procéder à l'égorgeage des petites.

C'est tantôt un gouvernement qui amuse le prolétariat par l'étude de projets falots ou criminels, lesquels, sous la vague promesse d'une retraite échéant quinze ans après la mort des intéressés, permettraient d'escroquer cyniquement une partie des maigres salaires, sous forme de retenue, et dont le but essentiel serait de pourvoir à d'innombrables sinécures et de favoriser le travail des agioteurs par des capitalisations de sommes énormes.

Des ligues surgissent de toutes parts. Les unes, au nom des droits de l'homme, s'agitent pour un bourgeois lésé, mais refusent obstinément de se mettre en branle pour les pauvres bougres torturés dans les bagnes militaires. Les autres, qui aiment les peuples prolifiques, et qu'épouvante la perspective d'une diminution sur le marché de la force travail, prêchent, comme l'Écriture, la multiplication, rappelant au devoir patriotique les salariés qui meurent de faim et n'enfantent pas à leur sens assez de misérables destinés à faire baisser les salaires par leur concurrence, à augmenter l'innombrable armée de réserve des chômeurs, et à pourvoir au recrutement militaire de notre « gendarmerie nationale », gardienne de la propriété capitaliste, et propre à ouvrir à l'extérieur des débouchés à coups de canon.

D'autres font une guerre innocente à l'alcool, reprochant implicitement au prolétaire qui gagne trois francs par jour et a une famille à alimenter, de se remettre du cœur au ventre à l'aide d'un verre de tord-boyaux de deux sous, au lieu de manger, en famille, comme M. Deschanel, par exemple, ou M. Casimir-Perier, des truffes au champagne. Ils seraient, d'ailleurs, furieux de voir les pauvres abandonner l'alcool qui abrutit leurs corps débilités par un labeur exténuant, l'alcool dont la fabrication est un des plus clairs revenus des gros capitalistes spéculant et fraudant sur les droits — que le consommateur paye toujours — mais que l'intermédiaire et le bouilleur de crû drainent, avec une complicité tacite de la loi, inlassablement dans leurs coffres.

Enfin, quelques-uns, pudiques, s'occupent de la traite des blanches, non pour la supprimer, mais pour la réglementer. Le sénateur Bérenger préside à cet effet une commission internationale qui prend des mesures préventives et paternelles; les « négriers » immondes qui alimentent les lupanars « légaux » devront dorénavant apporter moins de brio tapageur dans leurs entreprises. Que diable! il faut veiller aux convenances et ne point les violer. A part cela, libre à eux de violer ou faire violer contre espèces sonnantes les malheureuses que le capitalisme refuse d'exploiter dans ses bagnes ou à qui il accorde, pour un labeur de quatorze heures par jour, un salaire de un franc cinquante, misérables qui n'ont d'autre recours que dans un trafic de leur corps, assurément leur propriété indiscutable, et leur capital. On leur permet bien la prostitution, non pour leur compte, — car saint Lago les guette — mais pour le compte de tenanciers de bouges, recruteurs à qui M. Bérenger recommande plus de tact et de doigté.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini de la corruption autorisée et favorisée légalement. Notre société fourmille de commerces odieux qu'elle patronne. Toutes ces ligues humanitaires, toutes ces pompeuses réunions parlementaires, nationales ou internationales, n'ont d'autre objet que de jeter un voile d'hypocrisie sur le crime commis. Le régime bourgeois s'applique à détrousser déceimment. Il met toujours des gants pour opérer, et il n'oublie jamais de servir à sa victime un sermon moral et de circonstance.

Cette façon de faire est tout ce qui différencie le coupe-jarret hors la loi du voleur légal et respecté et le souteneur réfractaire de la matrule adipeuse de maison de passe patentée.

Auprès du Bourgeois contemporain — ce symbole — Cartouche, débarbouillé de l'hypocrisie sociale, apparaît comme un grand caractère.

Félix PAGAND.



— Dis donc, p'pa, ça coûte-t-il aussi cher que le pain, les boues ?



LE PRINTEMPS RUSSE

Le prince de la Paix : « Je commence à l'avoir également avec mon peuple... »

La Russie révolutionnaire

C'est un fait capital, et qui appartient désormais à l'histoire sociale du siècle, que ce grand et méthodique effort de Révolution, où, pour la première fois, vient de s'essayer le prolétariat russe. Déjà, à de longs intervalles, l'Europe civilisée avait tressailli à l'appel lointain, à la plainte désespérée que proférait vers elle une minorité d'élite. Puis, à peine entendues, les voix s'éteignaient dans la nuit séculaire, et, les prisons étant pleines, le lourd silence de l'oppression moscovite de nouveau retombait sur l'Idée.

L'Europe, alors, avait frissonné au cri d'agonie de quelques intellectuels qui, par l'abnégation et le sacrifice, créaient, — martyrs volontaires, — la légende héroïque où la Russie nouvelle devait trouver son initiation.

Mais aujourd'hui, ce n'est plus la lutte obscure des seuls militants de l'art, de la littérature ou de la science; c'est l'action au grand jour, sur le pavé des deux capitales, de masses enfin conscientes; et la clameur qui vient jusqu'à nous est bien celle de vraies foules révolutionnaires, dans lesquelles, unis par la pensée, et de volonté commune, écrivains, ouvriers, étudiants et terriens se confondent. — Et c'est déjà tout un peuple!

Combien étaient-ils, à Pétersbourg, à Moscou, à Kieff, à Kharkoff et ailleurs, combien étaient-ils, sous le drapeau rouge hardiment déployé? — Des milliers et encore des milliers. Et ces premières fièvres de la rue montrent ce qu'a été l'admirable propagande qui s'accomplit là-bas, malgré la déportation, malgré le bagne et la potence.

Le mouvement est d'un caractère si net, d'une valeur sociale si indiscutable, que nous pouvons, dès à présent, saluer l'entrée du prolétariat russe, en tant que force organisée, dans les rangs de notre armée internationale.

Hors de France, il ne s'est rien produit, en ces vingt dernières années, qui vaille ce résultat, ni qui permette de plus hautes espérances.

—
DUC-QUERCY.



Les mères à la Tzarine : « Ton cœur de mère souffrira-t-il qu'on égorge toujours nos enfants? »

L'agent révolutionnaire et renouvateur par excellence, c'est la science; dont il faut étendre le domaine et qu'il faut universaliser.

LA FEMME DE DEMAIN

O vous qu'on traite encor de fous ou d'utopistes,
Parce que vous avez un sublime idéal,
Ignorants et penseurs, prolétaires, artistes.
Vous tous les révoltés du baign social,
Si la foule vous raille et vous comprend si mal,
C'est que vous fûtes égoïstes.

Toutes les fois que l'homme osa porter la main
Sur le joug qui tenait son échine inclinée,
Son rêve n'eut jamais qu'un pâle lendemain ;
Il demeura vaincu dans sa lutte obstinée,
Car, en son fol orgueil, il gardait enchaînée,
L'autre moitié du genre humain.

A quoi sert d'avoir pris les antiques Bastilles ?
A quoi sert de crier : « Les êtres sont égaux ! »
Si vous devez inscrire au seuil de vos familles,
« Autorité », ce nom qui causa tant de maux ?
Si vous laissez l'erreur obscurcir les cerveaux
De vos femmes et de vos filles ?

Tandis que vous cherchez, d'un anxieux regard,
Au zénith du progrès l'aurore fraternelle,
Votre compagne, hélas ! oubliée à l'écart,
Fait de votre fillette une serve comme elle,
Et vos fils, imprégnés de l'âme maternelle,
Sont de deux siècles en retard.

Mais les temps sont venus. L'éternelle mineure
Veut être une personne, et penser, et savoir,
Elle va nous parler de ses droits tout à l'heure ;
Elle à qui l'on prêcha si souvent le devoir.
En s'évadant de l'ombre, elle commence à voir
De quels mensonges on la leurre.

Bientôt, dans son esprit, la vérité luira
Et quand les lois d'amour la feront créatrice,
Sur ses genoux câlins, le bambin apprendra
A marcher de l'avant vers l'aube rédemptrice ;
Vous, vous avez rêvé : Fraternité, Justice.
Et lui les réalisera !

Les rêves, ô penseurs, sont choses éphémères,
La pensée a son prix, mais le geste est plus prompt ;
Aidez-nous à chasser les malsaines chimères
Qui voltigent encore autour de notre front ;
Il faut, pour affranchir les enfants qui viendront,
Affranchir les futures mères !

Jeanne LONGFIER-CHARTIER.

REFUGES

Pour les Enfants perdus comme pour les Bêtes perdues

Comme la fourrière recueille les chiens perdus (il paraît, à ce propos, qu'ils y finissent maintenant d'une façon moins cruelle, qu'auparavant, tout doucement mis à mort en quelques minutes), on a, pour les enfants perdus, la grande fourrière de l'Assistance publique, où les duretés de leur existence les mettent moins doucement à mort, les uns en quelques jours, les autres en quelques années.



Louise Michel pendant la Commune.

Mais pareilles à de petites barques de sauvetage, recueillant quelques naufragés, il y a, par ci par là, quelques refuges de bêtes perdues, œuvres de gens qui sentent que la pitié s'étend à tout être en détresse, ayant reconnu combien la férocité envers les animaux habitue les brutes humaines à la férocité envers les autres hommes.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, en attendant que la goule société ait achevée sa vie d'ogresse, qu'il y eût aussi, de place en place dans l'Europe, des refuges pour les petits enfants en détresse ?

Cela vaudrait mieux que d'aller pompeusement déposer des couronnes sur le cercueil des petits martyrs dont on a laissé tranquillement les parents dénaturés achever leur œuvre, se contentant de hurler à mort sur eux quand ils sont prisonniers.

Cela vaudrait mieux que de laisser passer, sans savoir où elles vont, des familles de proscrits ou de fuyards, traînant leurs petits qui tombent de fatigue et de faim. Et on les voit par milliers ces familles-là, grâce au sultan rouge et au petit père des potences, l'un assassin de ses peuples, l'autre père de la paix, comme en Chine, et assassin aussi de ses peuples.

A Londres, il y a bien la Société protectrice de l'Enfance, et quelques Comités pour les malheureux peuples en exode forcée. Mais tout cela est débordé, débordé comme par un océan, l'océan d'horreurs qui emporte comme des débris de populations entières.

On fait bien vivre à l'aide de chauffeuses les petits nés avant leur heure, en attendant qu'une fois forts et bien portants ils aillent parmi les meutes ou parmi le gibier des troupeaux humains. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de recueillir pendant quelques jours, quelques mois, quelques années peut-être, tous ces petits de trop dans l'existence ? L'humanité, pendant ce temps, les élèverait, non comme une marâtre, mais comme une mère, et beaucoup seraient un jour capables de faire largement leur œuvre, dans l'édification du monde nouveau.

Louise MICHEL.

LE MICROBE DE LA DÉGÉNÉRESCENCE

*A la mémoire de mon regretté ami et frère
d'idées P. Argyriadès, je dédie cette page défendant
la cause qu'il a servie avec un désintéressement
absolu et un dévouement de tous les instants.
D. D.*

Le Socialisme dit :

L'existence des classes privilégiées est une source de maux incalculables pour le reste de l'Espèce humaine. Leur entretien coûte cher. Elles entravent la production des richesses et vicient leur répartition. Elles sont un foyer de corruption qui ne peut être circonscrit. Elles constituent pour les libertés publiques un danger permanent, pour le progrès social un obstacle des plus difficiles à surmonter. Cette charge, il faut la supprimer. Ce foyer de corruption, il faut l'éteindre. Ce danger pour la Liberté, il faut l'abolir. Cet obstacle au Progrès, il faut le renverser.

Le Socialisme a raison.

* *

Rien de plus funeste que l'Inégalité.

En effet, il est admis aujourd'hui par tous les observateurs sagaces de la Nature que l'Egalité est nécessaire — indispensable — au Progrès, qu'il ne peut se développer sur le sol aride du Privilège.

Tout être qui se soustrait au travail, tout individu — fort ou faible — qui se décharge sur autrui du soin d'assurer ses moyens d'existence ne tarde pas à assister à l'atrophie de ses organes les plus importants. La dégénérescence qu'accusent toutes les espèces parasites n'a pas d'autre cause.

Le rapide dépérissement des familles royales et des aristocraties n'est donc point un phénomène fortuit mais bien une conséquence naturelle — inéluctable — de leur adaptation à un genre de vie anormal.

La dégénérescence de la Bourgeoisie et son élimination de la scène historique sont inévitables.

* * *

Nous avons dit qu'un organe qui ne fonctionne pas s'atrophie, qu'un individu qui cesse de concourir à la satisfaction de ses besoins dépérit.

Ces affirmations ne peuvent plus être contestées.

Il n'est point de feuillet du grand livre de la Vie qui ne les confirme.

Existe-t-il un organe plus important que l'œil ? Non, certes. Eh bien, les animaux qui n'en font plus usage deviennent aveugles. Témoin, chez les insectes : les trechus ; chez les poissons : le cyprinodon, l'amblyopsis, certains silures ; chez les batraciens et les reptiles : la grande sirène lacertine, le protéé, le cirédon, le typhline, etc. La taupe, le chrysochlore, le cténomys et nombre d'autres mammifères souterrains ont les yeux presque entièrement recouverts d'une peau. Ils ne voient presque plus. La cécité absolue les guette.

Chez les insectes et chez les oiseaux ne volant plus, les ailes se sont amoindries. Certains scarabées soustraits par la violence des vents à la vie aérienne ont vu leurs ailes s'atrophier au point de ne plus pouvoir s'élever au-dessus du sol. Il en est de même des mâles des papillons des vers à soie des magnaneries. Nos grands échassiers ne volent plus : l'autruche, l'aptérix, le casoar — comme l'epyornis, le dronte, le dinornis et autres oiseaux récemment disparus — n'ont plus que des rudiments d'ailes. C'est aussi à un défaut d'emploi qu'il faut attribuer l'atrophie des ailes de certains oiseaux domestiques : la poule, le canard, etc.

Le non usage ne se borne pas toujours à réduire certains organes locomoteurs. Parfois, il les élimine entièrement. Des poissons : l'anguille, la lamproie, la myxine, etc., perdent leurs nageoires pectorales et ventrales. Chez nombre de reptiles, particulièrement chez les serpents, ce sont les pattes qui disparaissent ; l'habitude de ramper les a rendues inutiles.

Les dents ne se sont jamais bien développées dans le bec de l'oiseau. Il en

est à cette heure totalement dépourvu. La baleine les a remplacées par des fanons. Nos lamantins actuels sont privés d'incisives devenues sans emploi. Chez les ruminants, les incisives supérieures seules font défaut.

Le chien sauvage et le lapin de garenne ont les oreilles mobiles et droites. Elles sont inertes et tombantes chez le chien domestique et le lapin de clapier.

On trouve chez l'homme nombre de rudiments d'organes qui ont disparu par suite du défaut d'usage. Citons à titre d'exemples : la caroncule lacrymale sise à l'angle intérieur de l'œil, le pavillon cartilagineux de l'oreille et les muscles qui permettent de la faire mouvoir, les muscles sous-cutanés du front et du cou, les muscles de la partie inférieure de la colonne vertébrale, le plantaire grêle, l'appendice vermiforme, la glande thyroïde, etc.

* *

Quoi de plus malfaisant que le parasitisme absolu ! Avec quelle rapidité il débilité, déforme et dégrade ! Aucun organe ne résiste à son influence abâtardissante.

Les plantes parasites — la lathrée, la cuscute, l'orobanche, etc. — perdent leurs racines et leurs feuilles. Lierre ou vigne, liane ou clématite, volubilis ou chèvrefeuille, le végétal qui grimpe en arrive à ne plus pouvoir supporter son propre poids.

Quantité de crustacés d'une organisation relativement complexe en liberté perdent leurs yeux, leurs pattes, leurs palpes, parfois aussi leur bouche et leur tube digestif en se faisant entretenir par d'autres animaux. Exemples : les rhizocéphales, les lernéides, les argules, les caliges, les ergasilles, etc.

Aux puces, aux poux, aux punaises, la vie parasitaire enlève les ailes. Habitué à se faire entretenir par des pucerons, le polyergue roussâtre a perdu la faculté de nourrir ses larves et d'absorber seul ses aliments.

On sait que les vers intestinaux sont dépourvus de tube digestif. Chez le tænia, la tête n'est plus qu'un scolex.

* *

L'Inégalité, c'est la Dégénérescence, c'est le Régrès, c'est la MORT.

L'Egalité, c'est le Perfectionnement, c'est le Progrès, c'est la VIE.

Là où les êtres sont appelés à travailler eux-mêmes à la conservation de leur existence et à l'entretien de leur progéniture, la Vie est intense, le développement organique poussé à son paroxysme, l'espèce ou la race prospère.....

Là où le parasitisme s'introduit, là où des individus échappent à la saine obligation de l'effort perpétuel, la Vie est entravée dans son évolution ascendante. Tous les organes condamnés à l'inaction dépérissent. La race ou l'espèce qui s'est soustraite au travail dégénère. Rares sont celles qui ne perdent pas leurs plus précieuses aptitudes.

Rien n'est durable, rien n'est assuré d'un lendemain s'il n'est basé sur l'Egalité.

L'Histoire nous prouve que, dans tous les temps et sous tous les climats, l'exploitation et l'oppression de l'Homme par l'Homme ont été éminemment nuisibles. Elles furent, pour les exploités et les opprimés, une source de maux douloureux ; pour les exploités et les oppresseurs, une cause de déchéance physique, intellectuelle et morale.

L'exploitation économique et le despotisme politique firent de la Terre un « jardin de supplices ». La misère, le surlabeur, l'ignorance, le vice.... n'ont cessé d'y florir. Qu'a produit ce régime affreux ? Une population chétive, étiolée, proie de mille maladies, encore ignorante de ses droits en dépit des efforts tentés par son élite pensante et souffrante pour les lui apprendre.

Le sort des privilégiés a-t-il été meilleur ? Non. Rien ne fut plus meurtrier que leur rôle social. Possédants et gouvernants n'ont fait sur la scène historique qu'une apparition éphémère. Ils se sont emparés du pouvoir politique au prix des plus grands efforts. Leurs descendants, amollis, corrompus, dégénérés, n'ont point su le conserver. La terre et ses richesses furent aussi

— par droit de conquête — la propriété d'une aristocratie robuste qui ne tarda pas à donner des signes de décrépitude et à disparaître

Toutes les dynasties royales ont été fondées par des individus vigoureux, entreprenants, audacieux. Toutes se sont éteintes misérablement. Les moins marquées de stigmates de dégénérescence accusent une extrême faiblesse physique et morale, un état maladif, la stérilité et la mort prématurée. Les autres ajoutent à ces tares légères : la débauche, l'imbécillité, l'épilepsie, la déformation du squelette, etc. Français; rappelons-nous seulement comment ont fini nos races royales. Après Mérovée et Clovis, Childéric III ; après Pépin et Charlemagne, Louis V ; après Eudes et Hugues Capet, Charles IV ; après Philippe VI, Charles VIII ; après François I^{er}, Henri III ; après Henri IV, Louis XVII,.... Ephémères furent les maisons de Bourgogne, d'Anjou, de Savoie, d'Aragon, de Castille, etc. Les Plantagenet, les Tudor, les Médicis, les Buonaparte, nombre d'autres familles régnantes n'eurent ni une durée plus longue, ni une fin plus brillante.

Ce que nous disons des races royales s'applique aussi à toutes les aristocraties, à toutes les classes privilégiées. Les aristocraties de l'Antiquité et du Moyen-Age — la Noblesse française y compris — se sont éteintes bien misérablement.

Si la Bourgeoisie n'est pas encore passée de vie à trépas, c'est parce qu'elle comble avec des transfuges du Proletariat les vides que la Mort fait dans ses rangs. Réduite à ses propres forces, elle ne conserverait pas un siècle le gouvernail social.

Tous les symptômes de décrépitude mentionnés plus haut, notre classe dirigeante et possédante les accuse au plus haut point. La stérilité, la folie, le suicide, les névroses, le rachitisme, la débauche, l'alcoolisme l'affaiblissent et l'abatardissent. Les jours sont comptés.

* *

L'étude attentive des sciences naturelles et sociales nous prouve donc que l'Inégalité est un puissant facteur de régression physique, intellectuelle et morale.

Partout où apparaît le Privilège, la Vie se ralentit. Les avantagés voient leurs organes s'atrophier, leurs aptitudes décroître, leur constitution s'affaiblir. La Nature les déshérite.

Hommes de Progrès, veillons.

Veillons sur la Civilisation. Veillons sur l'Humanité.

La Civilisation est menacée. L'Humanité est menacée.

Partout où la Richesse et la Pouvoir sont entre les mains d'une classe improductive, le Progrès se trouve entravé.

Il y a motif de Révolution sociale.

Entre la race humaine qui veut vivre et la poignée de parasites — partant de dégénérés — qui l'opprime et s'efforce de la maintenir sous un joug sans cesse plus pesant et plus douloureux, la guerre est désormais inévitable.

Quelle en sera l'issue ?

Où les masses laborieuses triompheront des classes oisives, et l'Humanité échappera à la nuit sociale que lui prépare la réaction religio-militariste internationale ; — ou la victoire restera à l'Exploitation et au Despotisme, et l'œuvre du Progrès sera abandonnée pour des siècles.

L'heure est décisive.

Partout les classes possédantes sentent le sol trembler sous leurs pieds. Elles mobilisent leurs forces, se pénètrent des idées les plus rétrogrades, enténébrent et démoralisent les masses productives dont elles redoutent l'émancipation.

Partout aussi l'élite humaine s'agite, s'organise, sème la Vérité qui éclaire, la Justice qui améliore et la Révolte qui délivre.

Entre le vieux monde et le nouveau, entre la Barbarie et la Civilisation, la guerre est imminente.

C'est l'Humanité et son héritage que l'on attaquera.

Préparons-nous à les défendre.

Lille, le 15 août 1902.

Désiré DESCAMPS.

LA LUTTE DES SOCIALISTES EN BELGIQUE



La bourgeoisie, celle que nous combattons, c'est cette classe interlope qui a culbuté la noblesse en trompant le peuple, c'est cette classe qui, s'étant élevée un peu au-dessus du peuple, n'a pour sa misère que des sarcasmes, pour son labeur que du dédain, pour sa prétendue ignorance par elle maintenue, que des quolibets, et que des menottes pour ses pauvres poignets endoloris — devant lesquels nous nous agenouillons pieusement, nous tous socialistes, fils de la sainte plèbe séculairement meurtrie!

C'est cette caste qui fait faire une révolution par le peuple en 1830 et la dépouille de son droit; qui refuse le suffrage au populaire et lui impose la caserne et l'uniforme.

Jean VOLDERS.

NOËL LIBERTAIRE

Aux militants fumaciens.

I

Longtemps l'erreur a semé la souffrance,
Longtemps le mal enfanta la terreur ;
Et c'est la nuit des siècles d'ignorance
Qui, du martyr, a fait un rédempteur.
Les dieux fuiront quand fuira le mensonge,
Lorsque poindra l'Aube-Réalité ;
Au jour naissant s'évanouit le songe.
Noël ! voici le révolté.

II

Assez prier sur les dalles humides,
Assez courber les fronts sous l'encensoir ;
Amis, les cieus qu'on nous promet sont vides,
On nous abuse en nous prêchant l'espoir.
Le paradis : c'est la terre féconde,
C'est les humains vivant en liberté ;
C'est la justice et la paix sur le monde.
Noël ! voici le révolté.

III

Notre Noël, c'est un passé qui croule,
C'est la science inondant les cerveaux ;
C'est un torrent de lumière qui roule,
Vers l'avenir, des horizons nouveaux.
C'est la raison guidant les consciences ;
C'est le bonheur par réciprocité ;
C'est au travail, l'amour en récompenses.
Noël ! Salut au révolté.

Ad. BALLE.

Le Blé

Depuis trop longtemps, les nobles de l'Ukraine pillaient les champs, violaient les femmes et faisaient tirer leurs charrues par les paysans. Les corvées, les fouets des mandataires, les clefs des églises livrées aux riches, tout cela s'ajoutait fait à fait, pierre à pierre, et l'édifice de haine montait déjà plus haut que les cœurs. « Il faudrait les punir », disaient les vieillards, en longeant les prairies dévastées. « Nous les châtierons, pères », répondaient les jeunes hommes en bondissant de rage dans les sillons défoncés et en jetant de toute la force de leurs bras d'énormes blocs de terre vers les petits châteaux, accroupis, là-bas, derrière les forêts.

Et un jour, ce fut l'éveil d'une virilité soudaine. Tous les paysans se réunirent pour chanter d'abord et pour crier, ensuite, à la mort des nobles. Lorsqu'ils les tinrent, ils les clouèrent aux portes comme des vautours, ils livrèrent leur tête en pâture aux fourmis. Mais ils firent mieux encore.

Par centaines, ils les menèrent jusqu'aux champs où le blé ne poussait plus, et là, sauf la tête, les enterrèrent. On vit ceci : toute une prairie où, à ras du sol, des yeux pleuraient, des chevelures traînaient, et des dents grinçaient de rage et d'épouvante.

Puis ce fut la moisson. Vers ces étranges fleurs, vers ce blé qui hurlait, l'armée des faux s'avança. Et les paysans, en cadence, à chaque passage du fer au-dessus des sillons, chantèrent encore une fois :

Voici pour mon bœuf...
Voici pour ma grange...
Voici pour ma femme...
Voici pour les cent coups de corde...
Voici.....

Une rosée rouge volait dans l'air et le pré qu'on fauchait gémissait du fond de ses entrailles. Mais lorsque les chansons furent finies, lorsque les faucheurs furent à la lisière, lorsque la moisson fut achevée, le pré ne dit plus rien.

(Contes en cent mots.)

Pascal FORTHUNY.

La bourgeoisie banqueroutière, vieillie, inutile et nuisible, a terminé sa mission historique : elle ne demeure classe régnante que par vitesse acquise. Le prolétariat du xx^e siècle exécutera l'arrêt de l'histoire ; il la chassera de la direction sociale. Alors le prodigieux effort scientifique et industriel accompli par l'humanité civilisée, au prix de tant de travail et de souffrances, engendrera la paix et le bonheur, alors cette vallée de lirmes se transformera en paradis terrestre. Paul LAFARGUE.

ILLOGISME LOGIQUE

Nos patrons, les dirigeants actuels, sont féroce-ment illogiques, ils exaltent toutes les puissances réactionnaires créées par eux et pour eux. Ils exaltent surtout l'armée dont ils usent à leur profit, soit pour maintenir au nom du *droit sacré* de la *liberté* du travail, les forçats de leurs bagnes qui se révoltent sous la poussée de la faim, soit pour créer dans des contrées lointaines, aux climats meurtriers, des débouchés à la production nationale, alors que dans le pays même le peuple manque de tout, soit encore pour entretenir entre les peuples la haine nécessaire à leur domination et à leurs machiavéliques projets.

D'autre part, leurs journaux et leurs discours sont pleins de lamentations sur l'immoralité, sur la dégénérescence de la race, sur la dépopulation, le peu d'endurance des hommes, etc., etc.

D'où provient donc cette dégénérescence, ce dépérissement ? Qui donc est cause de la dépopulation en même temps que de l'immoralité qu'ils déplorent, si ce n'est eux-mêmes, par leur égoïsme féroce, leur appétit insatiable de l'or, roi des sociétés modernes, dispensateur de toutes les jouissances, qu'ils ont et qu'ils veulent sans partage ?

Mais si des conditions sociales meilleures, comme le veulent les socialistes, étaient données à la classe ouvrière, si le père de famille n'était pas astreint à un labeur long et exténuant, s'il pouvait compenser et au-delà la dépense de forces que le travail l'oblige à faire, si en un mot, par un salaire rémunérateur, il pouvait donner à sa famille un réel bien-être, il n'y aurait pas dégénérescence. Et il n'y aurait pas dépopulation si, comme le demandent toujours les socialistes, l'enfant était socialement protégé, car son faible organisme, au lieu de s'atrophier par le manque de soins, la nourriture insuffisante et parfois malsaine, l'insalubrité du logis et de l'usine, pourrait, au contraire, se développer librement. Nous verrions alors notre race se régénérer.

Mais une belle constitution physique entraîne inévitablement un bel équilibre intellectuel, et le cerveau bien assis, pensant et agissant, donnerait à l'homme la conscience de ce qu'il doit être, de ses droits méconnus ; il serait alors cet homme, un *socialiste* qui s'affranchissant de toute tutelle, aussi bien matérielle que spirituelle, signifierait au capitalisme militariste, clérical, rétrograde un congé définitif, ne voulant plus être exploité, ni être un instrument d'oppression.

Et c'est pourquoi, dans leur illogisme, ils sont cependant logiques nos patrons, les dirigeants actuels, car en exploitant à outrance le peuple, en l'accablant sous le poids de la misère, en l'abrutissant par l'alcool, en l'empoisonnant physiquement et intellectuellement, ils espèrent dominer longtemps encore.

Espoir chimérique, car le *Socialisme*, pénétrant de plus en plus dans les couches profondes du prolétariat universel, lui a fait comprendre toute l'inanité des grands mots *Patrie*, *Devoir*, *Propriété* et même dans sa misère, l'ouvrier qui s'est ressaisi, a la vision bien nette de la société socialiste basée sur la *Justice*, l'*Egalité* et le *Droit*.

H. LE PAGE.

S'opposer à l'évolution naturelle de la société et vouloir maintenir l'iniquité actuelle dans la distribution des richesses avec tout son cortège de désordres, de misères noires, de malheurs, de violences et de crimes, c'est vouloir maîtriser les éléments de la nature, c'est se donner comme mission de faire remonter les fluves vers leurs sources.

P. ARGYRAOES.



J.-B. CLÉMENT

LE BONHOMME MISÈRE

Haro !
Voici le bonhomme Misère,
Lucide, décharné, malsain,
Tortillard, cagneux, poitrinaire,
Honteux, hardi, rampant, câlin,
Menaçant, farouche, assassin !
... Voici le bonhomme Misère,
Haro !

Haro !
Voici le bonhomme Misère
Avec sa clique et ses truans,
Marchant sans but et sans bannière,
Comme un troupeau de loups errants
Que la faim presse par les flancs.
Voici le bonhomme Misère,
Haro !

Haro!
Voici le bonhomme Misère,
Avec ses filous de tripot
Et ses détrousseurs de barrières :
Gibier de bagne et d'échafaud,
Professeurs de crime et d'argot,
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro!
Voici le bonhomme Misère
Et ses impudiques amours,
Ses fils sans patrie et sans mère,
Ses jongleurs, ses faiseurs de tours
Et ses filles de carrefours.
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro!
Voici le bonhomme Misère !
Et ses enfants, sans feu ni lieu,
Philosophes courant la terre,
Amoureux quand le ciel est bleu,
Doutant de tout surtout de dieu.
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro!
Voici le bonhomme Misère
Avec ses martyrs efflanqués,
Portant tous, sur leur front austère,
La griffe qui les a marqués
Des noms de pauvres, de toqués.
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro !
Voici le bonhomme Misère,
Qui se fait homme et révolté !
Il a jeté son air de guerre
Et conduit son monde irrité,
A l'assaut de l'Egalité.
Voici le bonhomme Misère,
Hourra !
Hourra !

Haro !
Voici le bonhomme Misère
Et son troupeau déshérité,
Chair d'hôpital et de rivière,
Grande et sinistre majesté
Des forçats de l'adversité!
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro!
Voici le bonhomme Misère
Que le vice tient aux cheveux
Et fait rouler dans son ornière,
Puis l'ogre Or qui rit auprès d'eux
De leur mine et de leurs flancs creux.
Voici le bonhomme Misère,
Haro!

Haro !
Voici le bonhomme Misère,
Vieux comme l'égoïsme humain,
Sec, endurci comme une pierre ;
Il suit une route sans fin !
Comme il a froid !... comme il a faim !
Voici le bonhomme Misère,
Haro !

Haro !
Voici le bonhomme Misère
Qui voit dans des mondes nouveaux
La fin de son rude calvaire.
Tais-toi, vieux fou ! porte-fardeaux !
L'ogre Or va te rompre les os.
Voici le bonhomme Misère,
Haro !

.....
.....

J.-B. CLÉMENT.

Les machines que les capitalistes emploient pour produire des dividendes et de la misère, devraient servir simplement à fournir l'abondance et le bonheur à tous les producteurs.

LA RÉPUBLIQUE MONDIALE

Quand l'aurore se leva sur la longue nuit agonissante du moyen-âge et que la Renaissance ralluma le flambeau de la Science dans le rayonnement incandescent que l'antiquité payenne avait en mourant projeté sur l'Europe, ce fut dans l'histoire de l'humanité un moment solennel.

La rotondité de la Terre prouvée par la découverte de l'Amérique et la circumnavigation du globe, la nouvelle donnée astronomique de sa translation autour du Soleil et, en 1610, grâce à l'invention du télescope par Galilée, la pénétration du monde colossal de Jupiter, image en raccourci de notre système planétaire, permirent à l'esprit humain d'escalader les cieux et de porter un coup mortel à la cosmogonie biblique et au christianisme.

L'homme, les yeux dessillés, se dressa devant le cauchemar dieu, et, enfin affranchi de la conception géocentrique prit possession de la planète.

Les religions qui, jusque-là, avaient « brillé comme des phares dans les ténèbres », vacillèrent et la pensée scientifique, portée sur les ailes de la lumière, prit son vol vers l'infini.

L'Encyclopédie, fille de la Renaissance, compléta son œuvre et fraya par ses grands iconoclastes la voie aux naturalistes du XIX^e siècle, qui assurèrent le triomphe définitif des sciences exactes et de la philosophie moniste sur l'anthropocentrisme morbide des âges passés.

Déjà le système dit de Copernic de la rotation de la Terre autour de son axe et de sa translation annuelle autour du Soleil, comme centre de notre système planétaire, ruine la cosmogonie biblique qui voit dans la Terre le centre de l'univers, et fait crouler toute la mystification chrétienne, dont la Bible est la base fondamentale. Cette déchéance de la Terre du centre du monde entraîne, par voie de déduction logique, la déchéance de l'homme de la royauté du monde. L'homme cesse par cela même d'être le but et la cause finale de Dieu.

Mais Dieu lui-même, la doctrine de la cause finale qui lui est inhérente ainsi que toute la conception dualiste qui découle des divagations spiritualistes, s'évaporent comme une brume malsaine devant le soleil levant des sciences exactes.

Les mathématiques et l'analyse spectrale nous font toucher du doigt l'unité des lois qui régissent et du substratum qui constitue l'univers, et ne permettent plus à la fantaisie la plus vagabonde de greffer sur cette conquête positive un être en dehors de l'universum, du tout, et le gouvernant.

Les lois de l'évolution éternelle, du perpétuel devenir, scientifiquement constatées dans le monde des infiniment petits comme dans celui des infiniment grands, excluent l'idée de la création. Un créateur, un dieu parfait, ne saurait engendrer que la perfection, partant l'immobilité. Transformation et création sont des termes qui se contredisent. La donnée évolutionniste a tué Dieu.

L'idée de la cause finale qui s'identifie avec l'hypothèse dieu sombre avec elle. Aussi bien la structure générale de l'univers, où les mondes habitables sont en proportion microscopique relativement à l'éther intersidéral, que l'inclinaison de l'axe de notre propre planète sur le plan de l'écliptique, et le corps humain avec ses organes rudimentaires, inutiles, voire même nuisibles, attestent à l'évidence l'absence de cause finale. Il n'y a de téléologues sérieux que ceux qui soutiennent que Dieu, dans sa clairvoyance, a créé la vermine pour nous éprouver, l'orage et la pluie pour nous en débarrasser ensuite.

Le dualisme, cette conception métaphysico-philosophique, nocive entre toutes, et qui scinde l'univers, et par contre-coup la nature humaine en deux facteurs antagoniques et hostiles, le corps et l'âme, tire également sa source dans la croyance en un dieu pur esprit dominant et gouvernant le monde. Non seulement « dieu n'est qu'un pur néant qu'aucun temps, qu'aucun lieu ne possèdent, et plus tu essaies de te rattacher à lui, plus il t'échappe », comme l'a déjà si bien dit, au XVII^e siècle, Angelus Silesius (1624-1677), mais la chimie et l'anthropologie moderne ont mieux qu'ébranlé, renversé de son piédestal fragile tout l'échafaudage méchamment enfantin du spiritualisme.

La chimie a relevé le voile d'Isis qui recélait les secrets de la matière et l'anthropologie a péremptoirement établi que l'humanité s'est lentement et péniblement dégagée de l'animalité.

Toutes les découvertes chimiques et anthropologiques s'étayaient pour démontrer de la façon la plus certaine — la plus mathématique pourrait-on dire — qu'il n'y a pas plus de matière sans force et de force sans matière qu'une ligne de démarcation absolue entre la matière inorganique et organique, entre le règne végétal, animal et l'humanité. On peut même affirmer avec certitude que la différence entre les fonctions cérébrales des animaux et de l'homme n'est pas qualitative, mais simplement quantitative.

La matière et la force, ou le corps et l'âme, ne sont que deux manifestations différentes du même monos ou si l'on préfère la même unité vue de deux côtés différents.

La Terre, par exemple, qui à la suite du Soleil, nous véhicule tous avec ses destinées dans la direction de l'apex de l'astre du jour, retient sur sa surface ou fait tomber sur elle tous les corpuscules qui se trouvent dans sa sphère d'action immédiate.

Cette sphère d'action de la Terre est un des effets de la force qui lui est propre et qui se manifeste dans ce cas comme force d'attraction. Cette force, impalpable, quoique très réelle, est en quelque sorte l'âme de la Terre.

Le feu qui pétille dans notre cheminée ou qui éclaire notre lampe de travail est un corps tangible, nettement déterminé, tandis que la lumière qui se dégage de lui n'est également qu'un des effets de la force qui lui est inhérente. La lumière peut aussi être considérée, au même titre que la chaleur du reste, comme l'âme du feu. Il en est de même de notre cerveau, que, depuis vingt-cinq ans surtout, la science a soumis aux analyses les plus minutieuses. Il est le siège de l'âme humaine, qui n'est, elle aussi, qu'une manifestation de la force de notre matière cérébrale.

Supposons, maintenant, qu'à la suite d'un cataclysme très peu probable y aurait, paraît-il, une chance ou malchance d'accident contre 289 millions — la Terre soit pulvérisée, ou, plus exactement, volatilisée. Il est évident que sa force d'attraction, anéantie dans ses effets actuels, subirait la même transformation. C'est aussi ce qui arriverait pour le feu, qui pétille dans notre cheminée ou qui brûle dans notre lampe, s'il venait à s'éteindre. Nous serions dans l'obscurité, car sa lumière aurait cessé de nous éclairer. Il en est incontestablement de même de notre âme quand notre cerveau a cessé de fonctionner.

Toutes les élucubrations intéressées des croyants et des spiritualistes sur l'immortalité personnelle ne tiennent pas debout. Des preuves certaines, inéluctables, fournies par des milliers et des milliers d'expériences tentées *in anima vili*, attestent toutes que l'âme n'est qu'une fonction du cerveau et soumise comme lui à la croissance, au déclin et à la mort. Cela ne saurait sérieusement être contesté.

En outre, la vie quotidienne nous apprend que l'âme, en dépit de sa prétendue immortalité et indestructibilité n'était pas la de toute éternité, n'existait pas alors que le corps auquel elle appartient n'était pas né. Personne ne se souvenant de son état prénatal, ne saurait avoir conscience après sa mort de ce qu'il fut vivant, car c'est une loi de nature que tout ce qui a un commencement ait aussi une fin. Mais il suffit de lire à yeux ouverts dans le grand livre de la nature, en se laissant bercer par le rythme cadencé de la succession des saisons pour constater que l'immortalité personnelle n'est qu'une mystification grossière et que les voix qui sortent des berceaux et des tombes, qui peuplent l'infini du ciel étoilé nous disent toutes que seule la matière-force, le *substratum* de l'Univers est éternelle et que toutes les formes ou manifestations qu'elle revêt sont essentiellement variables ou temporaires.

Désormais la pensée humaine est majeure. Le lien ombilical qui la rivaît à la métaphysique est définitivement tranché. L'Univers, vide de Dieu et peuplé de myriades de soleils nous apparaît comme le grand laboratoire céleste dont la matière première, partout identique à elle-même, produit éternellement en gestation, une diversité illimitée d'éclosions passagères de la vie infinie.

Dans cette République véritablement universelle, car mondiale, et effective-ment sans Dieu ni maîtres, car elle est sa cause finale à elle-même, rien dans l'univers ne commande ni n'obéit, rien ne se crée ni ne se perd, l'égalité est à l'origine de toutes les manifestations inorganiques et organiques et l'évolution s'effectue sans distinction ni classification arbitraires dans l'éternité du temps et de l'espace.

UN PROSCRIT.

(Extrait de L'INÉVITABLE RÉVOLUTION, un volume sous presse à la librairie Stock.)

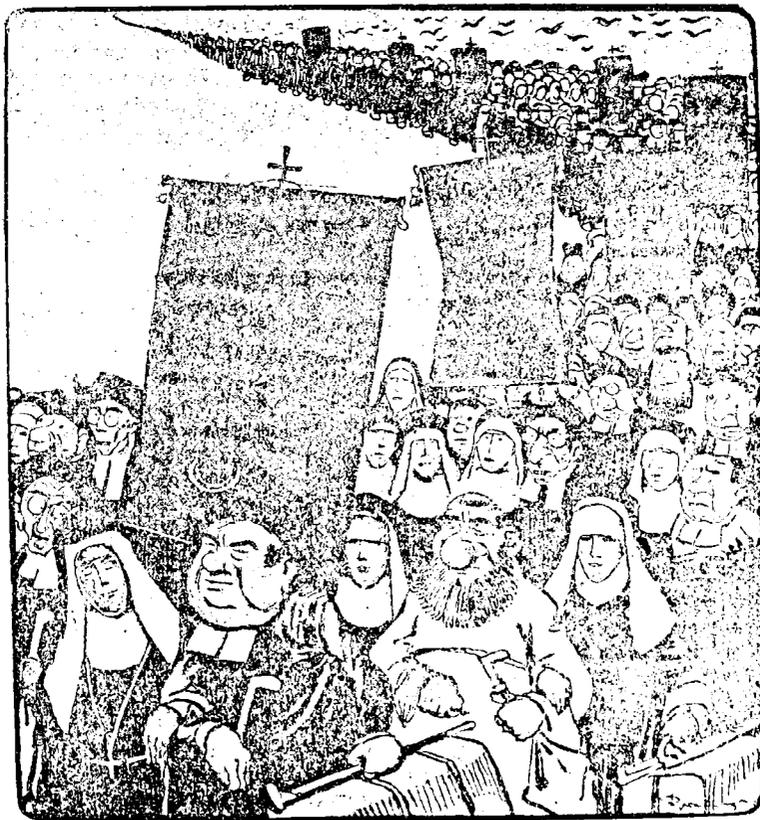
LA CALOTTE! HOU! HOU!

L'Eglise, cet éteignoir, cette nuit éternelle sur le cerveau humain, cette quintessence d'obscurantisme, s'est cette année réveillée au cri de : *Tolérance! Liberté!*

Hou! hou! La Calotte! Quelle mouche te piquait donc? Une simple exécution des décrets, qu'il était si facile d'éviter en faisant une modeste déclaration.

L'Eglise n'a pas voulu se soumettre et, ne voulant pas se démettre, elle s'insurgea... et tous les partis réactionnaires avec elle.

La résistance ne s'est montrée que dans ce pays de la chouannerie, parmi les populations si peu civilisées, que l'Eglise devrait avoir honte de ne trouver de vrais défenseurs que dans les inconscients!



Allez, oust!...

La dite Eglise n'a pas toujours prié, imploré la Tolérance, réclamé la Liberté. Au temps de sa toute-puissance, où elle ensanglantait le monde, massacrant, égorgeant, brûlant les hérétiques, on aurait eu beau crier : *Liberté!* L'Eglise était muette et sourde!

Cette religion qui a répandu le sang de dix millions (1) et plus

(1) Et j'en pourrais faire le dénombrement.

d'êtres, je la repousse avec horreur et ne saurais lui accorder, aujourd'hui *que les rôles sont changés*, la moindre tolérance, la plus infime Liberté !

Un de ces rats d'Eglise, Louis Veillot, écrivait dans l'*Univers* d'août 1851 : « L'Hérésiarque examiné et convaincu par l'Eglise, était livré au bras séculier et puni de mort. *Rien ne m'a jamais semblé plus naturel et plus nécessaire*. Plus de 100.000 hommes périrent par suite de l'hérésie de Viclef, celle de Jean Huss en fit périr plus encore. On ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a fait couler de sang, *et ce n'est pas fini* : après trois siècles, nous sommes à la veille d'un recommencement.

Pour moi, ce que je *regrette*, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt et qu'on n'ait pas également brûlé Luther : c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez pieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les Protestants. »

En effet, de nos jours c'est Drumont qui exige l'extermination des Juifs, Thiébaud l'expulsion des Protestants, Lemaitre celle des Francs-Maçons ! Eh bien ! nous ne nous laisserons pas faire. Les temps sont venus pour nous. Les temps héroïques de l'Eglise sont passés !

Décidément, Zevaës avait raison : œil pour œil, dent pour dent ; ce n'est pas la tolérance qu'on leur doit, c'est la suppression, la mort sans phrase !

On ne discute pas avec une punaise, on l'écrase ! A bas la Calotte !
Hou ! hou !

E. MUSEUX.



— « Tu finiras par le savoir, ton catéchisme. »

Être maître de l'instruction, c'est être maître du monde. (LEIBNITZ.)

BENE TROVATO

Que la Religion est chose bien trouvée!
Avec elle on se passe et de mœurs et de lois.
Elle damne le sage ; elle excuse les rois.
Seriez-vous un Néron, d'un mot l'âme est sauvée,
Quand le prêtre commode, avec le bout des doigts,
A daigné vous absoudre, en figurant la croix ;
Que la Religion est chose bien trouvée!
La plus saine logique est de mauvais aloi
Près d'elle ; elle ne veut en tout que de la foi.
« Sans autres arguments ma doctrine est prouvée,
Dit-elle, homme de boue, aveuglément suis-moi,
Dieu veut qu'on soit soumis. Dis seulement : je croi. »
Que la Religion est chose bien trouvée!

Pierre-Sylvain MARÉCHAL.

EMBARECH, LE NÈGRE

Cette perle littéraire, encore inédite, fut écrite à l'île Nou en 1874 par Gustave Maroteau.

Le personnage dont il a fait un si superbe portrait était un coupeur de route marocain, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour crimes commis dans la province d'Oran.

Ce misérable avait sollicité et obtenu l'emploi de correcteur. Il donnait la bastonnade.

Un jour, il chercha querelle à un forçat, nommé Delfaux, qui le tua à coups de couteau.

Traduit pour ce fait devant le conseil de guerre de Nouméa, que présidait ce jour là le capitaine du génie Dherbès, Delfaux obtint des circonstances atténuantes et ne fut condamné qu'à quarante ans de travaux forcés.

Quelle est cette ombre qui glisse ou rampe, pieds nus, balançant les épaules, dodelinant de la tête, et dont les reins ondulent comme une échine ?

C'est Embarech, le nègre.

Il a trente ans ; son front est large sous une toison qui grisonne ; il plisse, pour aspirer le vent, sa narine, comme un chacal qui flaire un charnier, et ses yeux, roulant dans une sclérotique rouge, semblent des mouches d'or dans du sang.

Un fouet tournoie dans sa patte osseuse et longue.

C'est une meute d'hommes qui se traîne, gémit, se lamente aux pieds de ce piqueur farouche.

Tout à l'heure, sa tâche faite, encore essoufflé, il ira s'asseoir dans l'herbe verte tout en fleurs, et chantera au ciel quelque villanelle sauvage, en s'accompagnant sur une guimbarde à deux cordes.

Non, Embarech ne chantera plus !

La bête est morte.

Elle vient de mourir sous le couteau d'un révolté.

L'acier dans sa peau noire avait des rayonnements fauves et son sang jaillissait sur les pierres du chemin, rouge, comme la groseille mûre.

Les chiens ayant dédaigné ses membres pantelants, on les jeta dans un cercueil.

Les pieds sortaient, ses longs pieds de nègre, éraillés et difformes.

Un infirmier les scia aux chevilles et lui plaça dans les mains.

Les charpentiers, en clouant sa bière, psalmodiaient un « de profundis » de cabaret, et, quand on le porta au cimetière, le vieux fossoyeur, ricanant sur sa bêche, demanda depuis quand on enterrait les loups.

(Retrouvé dans les papiers de Virtely, communard déporté à l'île Nou.)

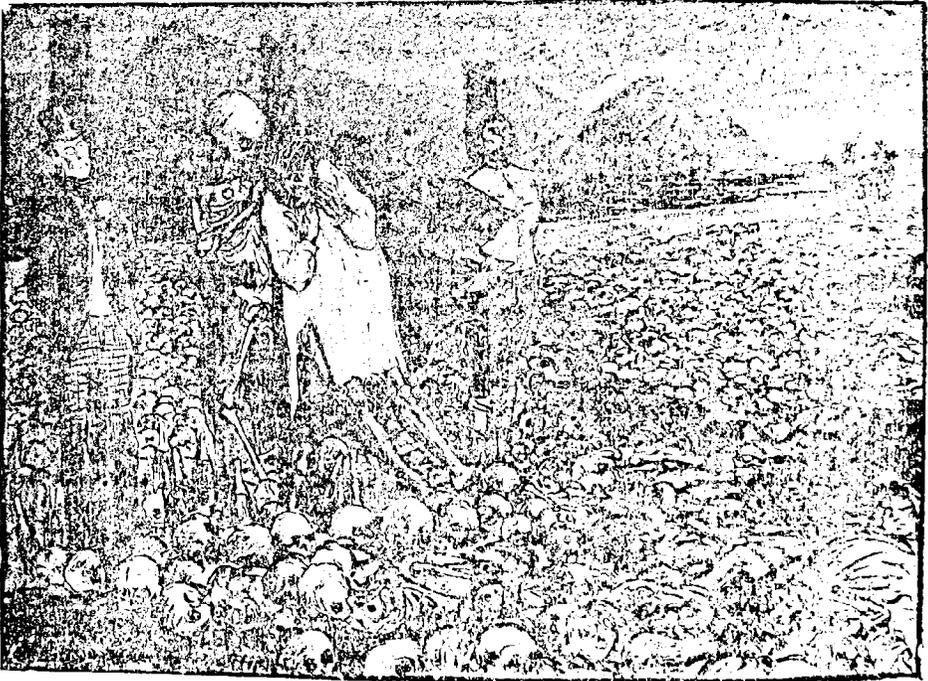
CIVILISATION

Après bientôt trois années de batailles, d'incendies et de brigandages de toutes espèces, l'Angleterre a enfin « pacifié » la région Sud-Africaine et incorporé les deux Républiques du Transvaal et de l'Orange à son gigantesque empire.

Il est certes à regretter, si nous ne nous plaçons qu'au point de vue de la sympathie due au courage, que les combattants des commandos africains n'aient point vu leur vaillance mieux récompensée.

Mais pour tout homme de raisonnement sain, l'issue d'une telle guerre ne pouvait faire aucun doute et les prodiges accomplis par les Boërs ne pouvaient avoir d'autre utilité que de permettre à une intervention quelconque de se produire en leur faveur.

Les soldats de l'indépendance en ont été pour leurs espérances et pour leurs peines; l'intervention tant désirée n'a point eu lieu et c'est avec une unanimité touchante que les grandes puissances ont laissé les Anglais écraser leurs adversaires.



— « Cecil Rhodes, que dis-tu de ces gisements ?
En as-tu jamais eu de si riches ? »

Il eût été d'ailleurs bien difficile aux gouvernements étrangers d'intervenir; car, à l'invocation du droit, de la justice, qu'auraient faite les Nations qui se seraient permis des remontrances au Ministère Anglais, celui-ci avait sa réplique toute prête :

A l'Allemagne, il aurait riposté par le Hanovre et l'Alsace-Lorraine, annexés de force à l'Empire; à la Russie, par la Finlande et la

Mandchourie; à l'Amérique, par Cuba et les Philippines; à l'Autriche, par la Bosnie et l'Herzégovine; à la France, par l'Algérie, le Tonkin et Madagascar.

Et Chamberlain, aux acclamations de tous les jingoïstes, aurait pu demander aux importuns, en vertu de quel principe ils déclaraient blâmable, chez lui, ce qu'ils trouvaient excellent pour eux-mêmes.

A cela, les « grandes puissances » n'auraient trouvé aucune réponse acceptable, et c'est certainement l'une des raisons pour lesquelles elles se sont gardées de souffler mot.

D'ailleurs, considérée au point de vue de la civilisation — non de



CHAMBERLAIN. — Faire la paix, c'est facile à dire, mais que deviendront alors mes 100.000 tonnes de cartouches que j'ai fait fabriquer dans mes usines ?...

déclamation, mais de fait — l'annexion de l'Orange et du Transvaal à l'Angleterre est-elle un mal ou un bien ?

A une telle question, les nationalistes répondront évidemment que cette annexion est un mal. Examinons, nous, si, au contraire, elle n'est point profitable à la cause du progrès.

Certes, on éprouve toujours une répugnance réelle à voir le fort écraser le faible, bien que ce soit chose courante à notre époque. Mais le fait est là et nous n'y pouvons rien; examinons-le en laissant de côté toute raison de sentiment ou de sensiblerie.

Il est logique, il est fatal que, tout comme les anciennes provinces, les petits États doivent être un jour ou l'autre absorbés par les grands. C'est la loi de l'évolution qui l'exige et cette loi est, en matière politique, aussi vraie qu'en matière scientifique.

Cette absorption des petits États contribuera, mieux que toutes les théories humanitaires des penseurs, à accomplir contre les despotes l'union, ou mieux encore, la fusion des peuples; et si, de nos jours, les bénéficiaires de la suppression des petites unités sont les pires ennemis des peuples, ils n'en travaillent pas moins, à leur insu, à

l'établissement d'un ordre de choses qui hâtera leur propre disparition.

Il n'y a donc pas lieu, en règle générale, de s'attrister à la pensée que de petites nations puissent perdre leur existence politique; en outre, et en ce qui concerne les Républiques Sud-Africaines, il y a plutôt sujet de se féliciter que de se lamenter.

En effet, les Constitutions de l'Orange et du Transvaal étaient étroitement conservatrices et féroceement oligarchiques. Les paysans Boërs, qui avaient dépouillé les Cafres de leur patrie, s'étaient arrogé, pour eux-mêmes, *pour eux seuls*, de telles prérogatives, qu'à deux cent mille hommes qu'ils étaient, ils refusaient tous droits, même les plus élémentaires, aux deux millions d'Afrikanders que le besoin de vivre avait amenés dans l'Afrique australe.

Les lois des deux pays étaient, à côté des lois anglaises, réactionnaires jusqu'à l'absurde. C'était le triomphe d'une aristocratie fermière absolue dans son pouvoir, pétrifiée dans des mœurs d'un autre âge, immobilisée dans le plus intransigeant biblisme.

Il est à espérer, il est même certain, que les habitants des pays nouvellement annexés, que la masse des travailleurs afrikanders, ne feront que gagner au nouvel état de choses, surtout que l'autonomie sera donnée bientôt à la nouvelle colonie, autonomie si profitable au Canada, à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande, à la Tasmanie, etc.

Il faut donc avoir le courage de le dire : dans l'annexion de l'Orange et du Transvaal au Royaume-Uni, il y a plutôt profit pour la vraie civilisation, celle qui doit émanciper les hommes, sans distinguer entre les petites et les grandes patries.

Evidemment les auteurs de la guerre Anglo-Boër n'ont point eu en vue un tel résultat, et n'ont recherché, dans les innombrables meurtres et les immenses misères qu'ils ont voulus, que le plus immoral des bénéfices.

Mais cette constatation faite, mais la flétrissure imprimée au front des misérables qui s'enrichissent dans les ruines et dans le sang des autres, il faut envisager les événements pour ce qu'ils valent et pour ce qu'ils donnent.

Et, en fin de compte, il faut reconnaître que si l'idée de patrie sort violente des annexions Sud-Africaines, la cause de la Liberté, de l'Union, de l'Emancipation et de la Civilisation y gagne un nouveau champ de propagande et d'action.

J. BRAUT.

SOCIALISTES ET SOCIALISTES

*A mon ami P. ARGYRIADÈS,
qui fut un sincère socialiste.*

Aujourd'hui, presque tout le monde se dit socialiste, personne ne pouvant nier que l'état social actuel est partout épouvantable; mais grand nombre de personnages qui, pour la discussion, se parent de ce beau titre, ajoutent : « Il y a socialistes et socialistes », et leur conduite et leurs propos montrent absolument qu'ils se masquent d'une étiquette à laquelle ils n'ont aucun droit.

Pour démasquer l'impudence de ces hypocrites égoïstes, il est nécessaire de bien mettre en évidence ce qu'est réellement un socialiste sérieux et conscient.

Ce socialiste conforme ses dires et sa conduite sociale au principe fondamental du socialisme scientifique : « Il est urgent de trans-
« former en appropriation collective au profit d'une association éga-
« litaire pour tous dans ses charges et bénéfices, en association collec-
« tiviste-communiste dans son but et ses moyens, l'appropriation
« individuelle des richesses collectives, autrement dire des richesses
« naturelles et de celles sociales utiles à la sauvegarde, à l'entretien,
« au développement de la vie humaine. »

Ce socialiste sait, par ses études et celles des autres, que sans cette association aucun groupement humain ne peut être avantageux à personne, pour les motifs suivants que rendent évidents la raison et l'expérience :

« Si un seul membre d'un groupe humain est défavorisé sociale-
« ment, tous en souffrent, car il est un danger pour tous; il n'y a
« d'autre moyen d'éviter ce danger, et les luttes néfastes qu'il engendre
« toujours, que de donner à tous les membres de ce groupe la facilité
« d'être solidaires les uns des autres; cette facilité ne peut exister
« que dans une association librement égalitaire. »

CONCLUSION

Tout individu se disant socialiste qui, aujourd'hui, demande pour l'état social individualiste des améliorations plutôt anodines et ne réclame pas, surtout, des mesures efficaces pour le transformer en état social vraiment égalitaire, est un ignorant, RELATIVEMENT A LA QUESTION SOCIALE, ou un fou, ou un fourbe.

Edouard BOULARD.

STATISTIQUES DIVERSES

Paupérisme et Mortalité

La misère double la mortalité des enfants du premier âge. Ce n'est pas nous, socialistes, qui le disons, mais bien notre ennemi, l'Etat bourgeois.

Nous lisons, en effet, dans un document officiel, qu'à Paris même, la mortalité annuelle des enfants au-dessous d'un an est de 13,47 0/0 dans le riche quartier de l'Elysée et de 31,62 0/0 dans l'arrondissement le plus pauvre qui est, nos lecteurs ne l'ignorent pas, le xx^e, Ménilmontant.

La mortalité par la diarrhée infantile donne des chiffres plus éloquents encore. Alors que la proportion des décès de la population de moins d'un an n'est que de 1,74 0/0 dans le viii^e, elle atteint 10,24 0/0, c'est-à-dire une proportion sextuple, dans le xx^e.

Sur 100.000 habitants de tout âge, on compte annuellement, dans le viii^e, 21 décès dus à la diphtérie ou croup; dans le xx^e, 104, soit une proportion quintuple. La scarlatine donne 6 décès à l'Elysée et 17 à Ménilmontant; la rougeole fait 8 victimes dans le premier de ces arrondissements et 81 dans le second (dix fois plus!); la bronchite aiguë accuse 30 décès à l'Elysée et 122 à Ménilmontant, soit quatre fois plus, la bronchite chronique amène 46 cas de mort dans le viii^e et 113 dans le xx^e. Nous avons rappelé dans l'*Almanach de la Question Sociale* pour 1902 (page 29) que la tuberculose enlevait, chaque année, à Ménilmontant, 556 existences, alors que le nombre des victimes de cette maladie n'était que 115 dans l'opulent quartier de l'Elysée.

Partout, chez l'Adulte comme chez l'Enfant, la pauvreté est une cause de surmortalité. Il faut la supprimer.

Douceur évangélique

A l'heure où le Gouvernement hésite à appliquer la Loi aux congrégations rebelles (en existe-t-il d'autres?), il est bon de rappeler quelques-uns des hauts faits de la moinerie.

Voici le nombre de victimes de quatre grands inquisiteurs.

Ont été brûlés comme hérétiques :

Par Torquemada	114.431 individus
Par Diego Deza	36.373 »
Par le Cardinal de Cesneros	53.855 »
Par Adriano de Florencia	24.010 »
Total	228 669 individus

Qu'on y prenne garde ! Les successeurs de ces monstres sont aussi les héritiers de leur férocité.

Laissons-les redevenir nos maîtres, et le monde entier se recouvrira de bûchers... *ad majorem Dei gloriam.*

Le désert est en marche

Le capitalisme dépeuple les campagnes au profit des villes. Les conséquences de cet exode sont trop connues pour que nous ayions besoin de les rappeler ici. L'énorme mortalité de la population urbaine à tous les âges dit assez combien le séjour des villes est meurtrier.

Les campagnes françaises ont perdu plus d'un million d'habitants en soixante-dix ans. Chaque recensement accuse une diminution sensible de la population rurale comparée à la population totale.

Les chiffres suivants — établis d'après les statistiques officielles — le prouvent d'une façon indubitable. (Ils donnent, pour chaque millier d'habitants, le nombre de ruraux et d'urbains.)

Date du recensement	Population rurale	Population urbaine
1831	799	201
1846	756	244
1851	745	255
1856	727	273
1861	711	289
1866	695	305
1872	689	311
1876	676	324
1881	652	348
1886	641	359
1891	626	374
1896	610	390

Encore quelques siècles de ce régime, et les campagnes seront désertes. (Nombre de nos départements n'ont-ils pas perdu, depuis cinquante ans, près du *quart* de leur population ?)

Mais qui serait assez naïf pour accorder encore « quelques siècles » d'existence à la société bourgeoise !

LA PIEUVRE

A la mémoire de Charlotte Pottier (1).

Oh ! la tortureuse de chair. La voyez-vous ?
Oeil chassieux, front bas, proxénète ou mégère,
Rictus devant l'alcool, c'est elle ! la Misère !
Dont la crainte ou l'horreur étreint chacun de nous.

De quels dieux monstrueux est-elle le courroux ?
O rira de l'enfant, doux bonheur de la mère,
Beauté, jeunesse, amour, son souffle délétere.
Vous touchez et c'est l'écho des glas, le cri des fous.

Mais vous, l'iniquité, le dol, les deux complices
Dont l'enfantement fut la reine des supplices,
Nous crachant la phthisie et nous mâchant la faim,

Périssez ! nous voulons abolir nos tortures,
Périssez ! sur vos corps, grouillantes pourritures,
Fleurira le bonheur de tout le genre humain.

M.-J. MIRA.

28 juillet 1902.

« L'expérience démontre avec toute l'évidence possible que c'est la société qui prépare le crime et que le coupable n'est que l'instrument qui l'exécute. Il en résulte que le malheureux qui porte sa tête sur l'échafaud ou qui va finir son existence dans les prisons, est en quelque sorte une victime expiatoire de la société.

(Essai de Physique sociale.)

QUERTEL.

(1) Suicidés par misère avec sa mère et ses trois enfants, le 18 juillet dernier. La vieille mère et un enfant survécurent.

La Honte des Civilisations : La Guerre !

Oui, la guerre est une chose hideuse, c'est une honte pour la civilisation, et je m'étonne, avec Bossuet, que le nom seul n'en donne pas l'horreur !

Oui, la guerre est un mal horrible qui déshonore le genre humain, fait également remarquer Fénelon.

N'est-ce pas, en effet, une institution des plus préjudiciables à l'humanité, à son développement ?

« Le nombre infini de maladies qui nous tuent est assez grand, dit Voltaire, et notre vie est assez courte pour qu'on puisse se passer de la guerre. »

C'est pourquoi cette ignoble institution, faite, toute, de barbarie, aurait dû disparaître depuis longtemps déjà ! En tous cas, elle sera certainement rayée des civilisations de l'avenir !

Oui, l'humanité nouvelle accomplira ce beau rêve de « glorieux épanouissement de l'homme en fleur, de l'homme libre dans les régions de l'azur et sous le rayonnement de l'universelle solidarité ».

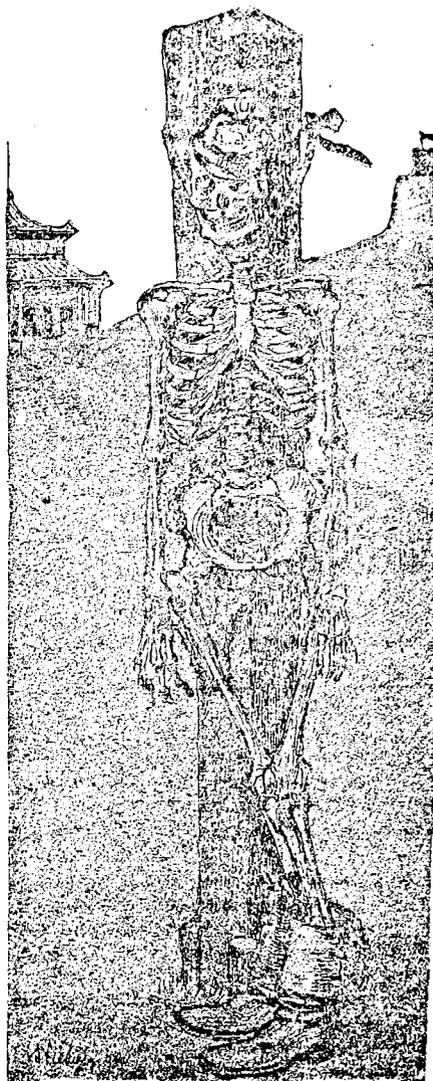
Oui ! Espérons-le !

Espérons que les hommes mieux éclairés feront disparaître cette ignominie, ainsi que toutes celles sur lesquelles est élayée la *Société bourgeoise* et *capitaliste* d'aujourd'hui. Oui, espérons que pour cela, ils n'auront pas besoin d'avoir recours à l'autorité brutale et dominatrice, représentée par la Guerre !

Oui ! seul, le Savoir Social suffira pour établir l'Harmonie née de l'Amour, sorti lui-même de la libre et bienfaisante cité communiste !

Oui ! oui, un jour viendra où l'homme, sa pensée agrandie, sa conscience affranchie de la servitude séculaire, respirera enfin librement, et dirigera ses pas — nous le voyons déjà — vers un idéal de plus en plus élevé, d'amours fraternelles, de mœurs plus douces ! C'est alors que les haïnes, entre les individus et les peuples, disparaîtront, ainsi que les guerres homicides et atroces, *puisque seront disparus les causes d'inimitiés* qu'entretiennent des rivalités mesquines, souvent incompréhensibles autant que déplorables et nuisibles au développement des facultés humaines.

Que la fatuité, l'orgueil ou la vanité rient de cette idée : *d'une humanité plus florissante et supérieure à la nôtre !* Qu'importe ? C'est cette idée qui, en dépit des scélératesses et des sottises de chaque jour, fera croûter les barrières que des préjugés stupides et *monstrueux*, ainsi que les vues inté-



L'état de l'Europe en 1902 — résultat béni de sa « paix armée ».

ressées de quelques intrigants sans scrupules, ont élevées entre les hommes, afin de les dompter et dominer plus à leur aise !...

C'est encore cette idée sublime qui, pour un esprit droit, pour un esprit cultivé, fait envisager l'humanité, dans son ensemble, sans distinction de nation, de sexe, de religions ou de races, comme une grande famille, cherchant à sortir de son ignorance native, pour s'élever aux jouissances intellectuelles, que sont susceptibles de lui procurer l'art et la science, et vivre d'une vie robuste et active dans la grande lumière de la Nature ! En un mot, vivre d'une vie large et fraternellement humaine, rejetant bien loin toutes les vaines et chimériques ambitions, cause de notre triste et étrange organisation sociale, où l'on voit cette pauvre humanité obéir à des chefs, divisée, qu'elle est, en passifs troupeaux qui, dans un accès de délire, que l'on prendrait pour de l'*hydrophobie*, se ruent les uns sur les autres, sans motif plausible, se couvrent de meurtrissures, se mutilent entièrement. C'est ce qui s'appelle la... Guerre ! cette hydre hideuse et infâme, avec son cortège ignoble de cruautés de toutes sortes ! Cela au nom de la civilisation !...

Oui ! au nom de la civilisation, on moissonne des victimes humaines qui tombent fauchées par la mitraille, comme les épis mûrs sous la faux des moissonneurs !

Voilà l'œuvre de la Guerre qui ensanglante les campagnes et met ainsi les familles en deuil ; semant, en outre, la dévastation par le pillage, l'incendie, le rapt, le vol, le viol et la famine, au sein des populations paisibles ! Cela à la grande satisfaction de *ces chefs*, que cette pauvre espèce humaine, dans sa bonté native, a eu le premier tort d'accepter et de tolérer sans murmures, sans protestation, sans révolte aucune !

Et c'est ainsi que, chaque siècle, sont égorgés, de par le monde, trente à quarante millions d'hommes environ, pour satisfaire les caprices de quelques chevaliers « d'industries de hautes marques ! »

La voilà l'œuvre de la guerre, l'œuvre de la civilisation ! Oh ! honte ! Oh ! infamie ! A mort tous les empanachés !... tous les assassins galonnés !

LÉON JAMIN.

CROIX ET COLIFICHETS

Un député socialiste allemand a non seulement eu une excellente idée, mais encore il l'a présentée avec un certain à-propos.

Ce député a demandé que l'on frappe d'une taxe de 1.000 francs tous les ordres étrangers, et surtout que l'on discute la question au moment du vote de l'impôt sur les jouets d'enfant.

On ne peut mieux donner la mesure du ridicule dans lequel on doit tenir tous ces colifichets. Du reste, la rage des ministres allemands, en entendant cette proposition qu'ils jugeaient inconvenante, montra assez que le député irrévérencieux avait frappé juste.

On s'est empressé de séparer les décorations des joujoux, trouvant ce rapprochement vraiment trop significatif. Quant à la taxe demandée, elle a paru à beaucoup aussi juste qu'utile.

Quand on pense, en effet, qu'il y a en Allemagne un décoré sur 130 individus, on peut voir quel trou une pareille taxe, bien appliquée, boucherait dans le budget.

Du reste, empressons-nous d'ajouter qu'une pareille taxe ne serait pas inefficace non plus chez nous, où l'en compte un décoré sur 150 citoyens.

Chaque pas en avant de la science sera un recul pour les religions, donc un pas en avant vers le bonheur des peuples, car le bonheur ne peut être basé sur le mensonge.

SOUVARINE.

ARGYRIADÈS

La mort est venue trop tôt, bien trop tôt pour la besogne qui restait à accomplir à ce grand dévouement qu'était Argyriadès.

Avoir partagé ses joies et ses tristesses, avoir vécu ses espérances en un avenir meilleur, ses enthousiasmes devant les progrès réalisés, et — il faut bien le dire — ses révoltes et ses déceptions aussi, parfois, c'est avoir senti l'immense amour qui était en lui pour l'humanité souffrante, c'est avoir compris le dévouement sans bornes, l'abnégation complète dont il était capable pour la réalisation de l'idéal rêvé.

Avoir vécu tout cela, phase par phase, c'est aussi savoir combien loin derrière lui Argyriadès laissait la mesquine politique — envenimeuse des cœurs et des esprits — pour ne voir que le but à atteindre : la libération des peuples, la parfaite harmonie universelle.

Ah! lorsqu'en route des camarades s'arrêtaient, fatigués, abandonnant le véritable terrain de la lutte, quel déchirement en lui, quelle révolte de son être entier, ne pouvant admettre, lui, l'impeccable lutteur que rien n'aurait su faire dévier du droit chemin, que, pour une satisfaction éphémère, on délaissait le rêve tant caressé, à la conquête duquel il eût voulu que l'on marchât tous ensemble en une fraternelle et indissoluble union.

Est-ce qu'on n'avait pas déjà assez de besogne? Est-ce que la bataille n'était pas déjà assez difficile contre cette société capitaliste — condamnée d'avance, il est vrai, de par la force même des choses — mais qui se défend âprement, faisant tous les jours de nouveaux souffrants, de nouvelles victimes?

Et, plus courageusement encore, il se remettait à la tâche, allant droit devant lui, sans faiblesse d'aucune sorte ni petite manœuvre, mais d'une belle et franche allure en face de l'ennemi.

« Maladresse », a-t-on dit quelquefois, et même « naïveté », a-t-on, peut-être, chuchoté, — la politique ayant généralement, devant le grand jour, l'habitude de ne faire qu'entr'ouvrir le rideau. Ah! que de cette naïveté-là il ferait bon être tous!... Comme on irait plus vite!...

Et les événements lui donnaient presque toujours raison; on l'a vu tout dernièrement encore, lors de ce que l'on a appelé « *La Crise du Parti Socialiste* ».

Certes, le « Parti » a fait en lui une immense perte. Personne ne le sait mieux que moi qui l'ai vu délaisser tout ce qui lui était cher pour la propagande révolutionnaire, et qui ai su au prix de quels sacrifices il a pu faire vivre cet « Almanach de la Question sociale », à l'aide duquel il voulait répandre l'idée émancipatrice à travers l'univers entier, et dont — amoureux

du livre — il aurait voulu chaque année pouvoir faire une superbe édition.

Mais la mémoire d'Argyriadès ne périra pas, car, ainsi qu'on l'a dit et répété, il laisse « un grand exemple ».

Louise ARGYRIADÈS.

ARGYRIADÈS (Panagiotis)

Notre sympathique directeur et bon camarade Argyriadès est décédé presque subitement le mardi matin, 19 novembre 1901.

Deux jours auparavant, le dimanche, il assistait à une matinée dans le XV^e arrondissement où sa petite Marianne devait dire une poésie de Pottier. En rentrant, il prit froid, et une congestion pulmonaire nous l'enlevait en trente-six heures !

Cette immense perte, subite, inattendue, s'est répandue comme un coup de foudre dans Paris.

Cette mort prématurée laisse un vide qui ne sera pas comblé. En effet, le partisan socialiste-révolutionnaire perd en lui un de ses meilleurs soldats et, ses nombreux amis, un excellent camarade.

Sa vie, si courte et cependant si bien remplie, sera un exemple à léguer aux générations qui viennent, car elle fut toute faite d'enthousiasme, de désintéressement, de sacrifices, de bonté.....



ARGYRIADÈS A 20 ANS

Argyriadès est d'origine macédonienne. Il est né à Castoria le 15 août 1849.

Il passe son enfance en Macédoine, fait ses premières études à Athènes, puis quitte la Grèce pour la Roumanie où deux de ses frères font de l'agriculture en grand.

Tout jeune, il a déjà l'instinct de la véritable justice, et l'anecdote que je vais rapporter prouve qu'il n'avait pas le tempérament de passer sa vie dans le milieu où il se trouvait, mais bien dans le pays où il est de tradition de prendre la défense du faible contre le fort...

En Roumanie, où la féodalité existe encore, pour ainsi dire, le paysan est obligé de donner chaque année — en dehors de bien autre chose — tant de mesures de blé au seigneur. Ces mesures sont comptées par l'intendant devant le paysan et jetées au fur et à mesure sur l'énorme tas qui appartient, de par cette dime, au seigneur. Or, il est d'habitude courante que l'intendant trompe le paysan en comptant ; il dit, par exemple, quatre mesures lorsque déjà il y en a six ; le paysan réclame, mais il n'y a rien à faire, l'intendant finit toujours par avoir raison.

Aussi les paysans avaient-ils pris l'habitude de prier le jeune Argyriadès — chez lequel tous avaient pu apprécier l'équité, la droiture, — de venir avec eux pour compter les mesures de blé ; il faisait respecter le droit du paysan contre l'intendant.

Cet esprit de justice était si connu de tous les paysans qu'ils voulurent, à un moment, nommer Argyriadès maire d'une commune.

Il n'avait, alors, guère plus de 18 ans.

Il s'éprend de la France, dont la Grande Révolution l'enthousiasme. Paris aussi l'attire et, surtout, le mouvement communaliste de 1871 dont il suit les phases avec enthousiasme.

Il quitte sa famille, voyage par toute l'Europe, et vient enfin dans ce Paris constamment entrevu et rêvé. Il s'y fixe, apprend le français, il y termine ses études, et se fait inscrire à la Faculté de droit. Reçu à la licence, il demande son inscription au barreau de Paris comme avocat.

En 1873, il est délégué par la Grèce à la première session du Congrès des Orientalistes qui se tint à Paris, et, à la deuxième session du même congrès, l'année suivante, à Londres.

En 1875, il publie sa première brochure : *La peine de mort considérée aux points de vue philosophique, moral, légal et pratique.*

C'était un discours prononcé à la Conférence Vergniaud, au Palais de Justice, présidée par M. Rousset. Il portait pour titre : *Doit-on abolir la peine de mort?* Il répondait par l'affirmative.

« La peine, disait-il, doit être correctionnelle. Corrige-t-on lorsqu'on tue? La peine de mort est extrêmement injuste et très dangereuse en ce qu'elle n'est ni réparable, ni rémissible; une fois appliquée, c'est fini, on ne peut plus réparer le néant. »

Cette brochure, rare aujourd'hui, ne passa pas inaperçue. Au Sénat, en la séance du 21 juin 1876, au cours du débat sur une proposition relative à l'abolition de la peine de mort, Schœlcher la cite.

De 1876 à 1882, il étudie la question sociale, suit attentivement les conférences de Guesde et de Lafargue, puis se lance en plein dans le mouvement, organisant de nombreuses réunions et d'importantes manifestations. Il fonde alors avec quelques amis, dans le V^e arrondissement, le « *Groupe des Ecoles* », qui fait une active propagande socialiste révolutionnaire dans le Quartier Latin.

En 1881, il est déjà connu. Aux élections du 4 mai, il est candidat municipal pour le quartier du Val-de-Grâce, avec le programme du parti ouvrier.

En 1885, il épouse M^{lle} Louise Napolier. Ses témoins sont Benoît Malon et Louis Martin,

Il va ensuite se fixer à Marseille jusqu'en 1890, époque à laquelle il rentra à Paris pour toujours.

SON RÔLE D'AVOCAT

Argyriadès a toujours mis sa parole d'avocat à la disposition des militants ou des journaux poursuivis, et avec désintéressement.

Il défend à Reims la *Défense des Travailleurs*, à Marseille la *Voix du Peuple*, à Brioude le *Radical*, à Paris le *Réveil des Cochers*, à Figeac le *Rappel Social*.

Il prend la défense de Pierron et de M^{me} Rozier, citée comme responsable de son fils mineur dans l'affaire des anarchistes.

Mais c'est surtout dans l'affaire de la femme Souhain, devant les assises de la Haute-Vienne, qu'il se signala. Là, il fit le procès de la société capitaliste comme jamais avocat n'avait osé le faire devant les tribunaux,

Nous ne rappellerons pas le drame de Puy-Imbert. Tout le monde se souvient de cette mère qui, poussée par la misère, tenta de se donner la mort après avoir étranglé ses cinq enfants. Après une impo-

sante plaidoirie, la femme Souhain fut condamnée à perpétuité. Sa tête fut sauvée!

A la suite de ce procès Argyriadès reçut de nombreuses félicitations et aussi des injures.

On nous saura gré de reproduire ici une lettre ignoble ainsi conçue :

« Limoges, 12 août 1889.

« Monsieur, vous êtes indigne et lâche d'appartenir au barreau français. Oser venir à Limoges défendre un monstre, pire qu'une bête fauve; moi, je suis du plus pur socialiste (*sic*), mais heureusement, je ne partage pas vos sales idées sans nom. Nous, certains socialistes limousins, nous protestons énergiquement contre vous, et on devrait même vous écorcher entièrement tout vif avec elle, la seule au monde entier qui déshonore l'espèce humaine.

« Signé : TINOTTE,

« Socialiste des honnêtes gens français,
« Groupe IV. »

Que répondre ?

Les chiens aboient, la caravane passe.

Dès l'apparition de son almanach en novembre 1891, Argyriadès reçut du conseil de l'ordre des avocats une suspension d'un mois motivée. J'en extrais ce passage :

« Considérant que, dans cet almanach, M. Argyriadès a écrit et signé un article intitulé : « le 18 mars » et finissant par ces mots : « Vive la Commune ! » ; que cet article contient le passage suivant : « Grande journée!... car avant que les Versaillais eussent redemandé à Bismarck les malheureux soldats qui devaient assassiner Paris pendant la semaine sanglante, les autres, ceux qui avaient été témoins des trahisons de leurs chefs et des ignominies réactionnaires, les autres fraternisaient spontanément avec le peuple et levaient la crose en l'air lorsque les chefs bonapartistes leur commandaient de tirer sur le peuple. Ils firent mieux encore, ils exécutèrent comme ils le méritaient les tueurs du peuple : Lecomte et Clément Thomas :

« Considérant que ces lignes inqualifiables approuvent expressément des actes et des crimes poursuivis et condamnés par la justice : qu'elles constituent un grave manquement au serment professionnel de l'avocat ;

« Arrête, etc. »

SON RÔLE DE MILITANT

Qu'il se trouve à Marseille ou à Paris, Argyriadès est de toutes les réunions du parti socialiste, toujours sur la brèche, infatigable. Sous le boulangisme, il lutte courageusement contre les césariens, on peut même dire que c'est grâce à lui qu'ils échouèrent à Marseille où la bataille fut des plus vives. Il publia à cette occasion un petit journal. « *La Comète Révolutionnaire* ».

A l'occasion des manifestations du 1^{er} Mai, il fait partie de la commission et du comité chargé de faire paraître le journal à numéro unique : *La manifestation du 1^{er} mai* ; il est même secrétaire de la rédaction de ce journal pendant quelques années.

En mai 1896, il soutient la lutte électorale dans le quartier du Point-du-Jour.

En 1898, aux élections législatives du 8 mai, il fait la campagne dans la 3^e circonscription de Reims (Marne).

Argyriadès fut souvent délégué aux congrès socialistes. En 1891, à celui de Bruxelles ; en 1893, à celui de Zurich, dont il présida une

séance et où il prononça une allocution, dont nous citerons le court passage qui suit :

« Réfléchissez que nous avons, d'un côté les bourgeois qui nous guettent pour profiter de toutes nos divisions, de toutes nos fautes, et de l'autre, ce qui est plus important, le prolétariat universel qui a les yeux fixés sur nous, et attend nos décisions avec impatience. Or, plus nous serons énergiques dans nos décisions contre la classe des exploités, contre le vampire capitalisme, plus nous ferons ressaillir les cœurs qui espèrent en nous et plus nous attirerons leurs sympathies. Plus, au contraire, nous ferons de l'exclusivisme en sacrifiant les tirailleurs d'avant-garde, et plus nous aliénerons la confiance des exploités. »

Il fut aussi délégué au congrès de Londres (1896) et aux congrès de Paris, salle Japy, salle Wagram. Il faisait partie du comité révolutionnaire central (Blanquistes).

LE RÔLE DU PUBLICISTE

En outre de *la Peine de mort*, dont j'ai parlé, Argyriadès a publié les brochures suivantes :

Le Poète socialiste Eugène Pottier, hommage au grand auteur de l'Internationale.

Essai sur le Socialisme scientifique, critique, économique de la production capitaliste, qui eut trois éditions et fut traduit en quatre ou cinq langues.

La Femme et le Socialisme, traduction analytique de l'ouvrage de Bebel.

Concentration capitaliste, Trust et accaparement.

La Confédération Balkanique et la Macédoine, avec Paul Lagarde.

Il a édité :

Cause célèbre. Affaire Souhain, par Lucien Perrin. Compte-rendu avec préface de Paule Mink et plaidoirie *in-extenso* de P. Argyriadès.

Puis les trois séries de la *Question Sociale*.

Enfin l'*Almanach de la Question Sociale*, de 1891 à 1902 (12 années), dont l'éloge n'est plus à faire.

Argyriadès a de plus collaboré à un grand nombre de journaux français et étrangers parmi lesquels nous citerons : *La Revue Socialiste*, *l'Action sociale de Lyon*, *la Voix du Peuple* et *le Travailleur de Marseille*, *l'Egalité*, *le Cri du Peuple*, *la Bataille*, *le Parti ouvrier*, *le Petit Sou*, de Paris, *le Tocsin*, de Commeny, *la Journée de huit heures*, de Zurich, etc., etc.

Il avait en préparation :

La Banque de France, étude économique.

Le Dictionnaire du Socialisme, que nous devons faire avec Breton.

Lors de la création du ministère Millerand, dans lequel entra le massacreur Galliffet, Argyriadès prit crânement position contre ce



ARGYRIADÈS A 31 ANS

qui devait diviser le parti socialiste, c'est-à-dire sur la question de l'entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois.

En Belgique, où la vente était grande, l'Almanach s'en ressentit parce que le journal le *Peuple*, qui en faisait le lancement, prit parti pour le ministère et ne s'occupa plus de l'Almanach. Bien plus, on le boycota et on en fit un autre tout semblable pour lui faire concurrence...

L'HOMME PRIVÉ

Argyriadès était connu de tout le monde. Sa franchise, son franc-parler, sa haute taille, le désignaient partout où il se trouvait, partout où il allait, à l'attention du public. Il y avait dans sa personne quelque chose d'extraordinaire qui alliait merveilleusement sa brutalité et sa timidité. Au demeurant, cet homme représentant la force et la puissance, était doux, accueillant, sympathique. Il ne perdait jamais de vue la propagande des idées qu'il avait adoptées et qu'il savait justes, et tous les gens qu'il connaissait, avec lesquels il avait des relations, il tentait de les convertir. Dans l'intimité comme dans les réunions, lorsqu'un contradicteur émettait des observations qui ne lui paraissaient pas justes, il s'emballait, sans se préoccuper de la personnalité de l'interrupteur et sa voix de tonnerre dominait les discussions.

Argyriadès était un fervent ami des livres. De temps en temps, il faisait de longues flâneries sur les quais, épluchant les boîtes des bouquinistes, desquels il était bien connu, payant largement tout ce qui lui paraissait avoir une valeur quelconque. Il était arrivé à posséder une bibliothèque précieuse qui faisait les délices des habitués de sa maison d'Auteuil où défilèrent, on peut le dire, tous les socialistes du monde entier.

On se rappelle les réunions intimes qui s'y faisaient de 1895 à 1900, les dimanches après-midi; on y parlait de politique, de littérature; on y faisait des causeries, des conférences; il les avait appelées : *Matinées d'Auteuil*. Argyriadès était membre de la Société d'Anthropologie, de la Société des Amis de la paix, du Cercle de la Critique parlée, président de la Confédération Balkanique, qu'il fonda.

Il fut plusieurs fois interviewé par des journalistes sur les événements de la Grèce, où il avait conservé de nombreuses relations.

Argyriadès a entretenu avec un grand nombre de personnages politiques des relations et une correspondance volumineuse et quelquefois bien intéressante pour l'histoire.

J'ai lu dans ses papiers des lettres venues de la prison de Clairvaux et envoyées par Emile Gautier, qui venait d'être condamné au procès des anarchistes de Lyon, lettres des plus captivantes, que je ne puis reproduire faute de place...

J'ai aussi compulsé l'*album* d'Argyriadès; toujours curieuses ces exhumations; j'en citerai quelques-unes au hasard :

« Instruisez le peuple. Une révolution ne s'élève jamais au-dessus du niveau intellectuel de ceux qui la font. »

12 octobre 1900.

Lucien SARRAT.

« Aux patriotes... modernes!

La science, dites-vous, n'a pas de patrie! L'art est international! La littérature embrasse toute l'humanité! La philosophie est universelle! Que reste-t-il donc à votre patrie? tas d'imbéciles! »

Novembre 1890.

Jules BRACQ.

« Le socialisme n'est pas le désordre et la violence comme certains le prétendent, c'est au contraire l'ordre véritable basé sur la Justice et sur l'Égalité; c'est la science du bonheur pour tous, la pondération des efforts individuels, opposés et hostiles aujourd'hui, réunis en efforts communs pour le bien-être et le perfectionnement de chacun. C'est pour faire naître et établir cette harmonie heureuse entre les hommes que les socialistes luttent et lutteront sans cesse. »

Marseille, 28 mai 1888.

Paule MINK.

« Je souhaite ardemment que le Parti socialiste ne soit plus un troupeau incohérent, mais une troupe bien disciplinée et scientifiquement organisée. »

5 mai 1895.

D^r BERTRAND.

« L'homme qui est dans un char ne sera jamais l'ami de l'homme qui marche à pied. »

Elisée RECLUS.

« L'Italie est notre mère, la Grèce est notre aïeule. »

Victor HUGO.

Argyriades, par sa vie active, militante, ne tarda pas à se faire une place dans la politique, et à être mis en vedette.

Aussi, dès 1887, une revue : *La Célébrité contemporaine*, lui consacre une longue étude dûe à la plume de Jean Lombard, le célèbre auteur de *Bizance* et de *l'Agonie*.

En 1893, le *Courrier français* lui consacre une page dûe à la plume de Georges Brandimbourg, un ami disparu; nous en extrayons ces quelques lignes : « Au 49 de la rue de Rivoli, à l'entresol, est le bureau de la rédaction de la *Question sociale*, véritable musée socialiste contenant les portraits de la plupart des révolutionnaires de tous les pays, avec des tableaux, gravures, caricatures, et des journaux et revues en toutes langues. Nous remarquons, entre autres, la reproduction du splendide tableau de Pichio : *Le Triomphe de l'Ordre*, et le joli dessin de Louis Legrand dans le *Courrier français* au lendemain du 1^{er} mai 1891, dessin dont la légende est ainsi formulée : « Joli mois de mai quand reviendras-tu ? »

L'auteur emprunte lui-même à *l'Égalité* ce portrait d'Argyriades, dû à Pierre Dandin :

« C'est un homme dans toute la force du terme, haut, puissant, bâti en hercule, une large figure aux traits réguliers, vigoureusement tracés, avec des yeux noirs profonds, investigateurs, barbe noire en pointe, cheveux relevés en crinière.

« Ce qui vous étonnera peut-être, c'est que ce vigoureux n'est pas exempt de timidité et de mélancolie, et je suis sûr qu'il n'a surmonté cette tendance au mysticisme que par l'énergie de ses convictions socialistes et humanitaires.

« Quand il parle, il n'a aucune prétention littéraire, toujours des mots simples et justes, ayant la brutalité d'un coup de massue

« Et quand il s'émeut sous le fouet du spadassin, c'est-à-dire de son profond amour des malheureux, sa voix de tonnerre donne la chair de poule. Il a un accent de franchise et de sincérité que ses adversaires eux-mêmes sont forcés de reconnaître. »

M. Michelis di Rienzi, dans ses *Profils contemporains*, en parle en ces termes : « Ce nom sonne comme un clairon, et c'est aussi celui

d'un héros du socialisme. Avec sa haute taille, sa figure large aux mâchoires solides, aux traits vigoureux, qu'éclaire deux yeux noirs et profonds, et sa barbe en pointe, M. Argyriadès a bien l'aspect de ce qu'il est : *un lutteur*.

« Que ce soit comme journaliste, comme avocat ou comme écrivain qu'on l'étudie, toujours domine en lui le combattant pour les idées, et quelles idées ? les plus généreuses, les plus hardies, les plus chrétiennes ! Ce qui prouve que le matérialisme n'est pas seulement ce qu'un vain peuple pense, puisque nous voyons en M. Argyriadès, à la fois le plus « humanitaire » et le plus « incroyant » des hommes. »

LES OBSÈQUES

La mort inattendue d'Argyriadès se propagea rapidement. M^{me} Argyriadès eut toutes les peines du monde à obtenir que l'incinération eût lieu le dimanche suivant, ce qu'elle désirait, à cause des membres de la famille qui résident à l'étranger, et aussi pour permettre à tous les militants d'assister aux obsèques. Nous n'étions que mardi. Nous passâmes quelques-uns les nuits près des restes de notre ami.

Pendant ce temps, sa veuve recevait de partout des lettres de condoléances vraiment touchantes, et qui prouvent qu'on pouvait avoir des divergences d'idées avec le décédé, mais qu'on ne lui marchandait pas les sympathies, qu'il méritait d'ailleurs.

Il ne m'est pas possible de reproduire toutes ces lettres : j'en donnerai cependant quelques-unes, qui complètent bien le portrait si imparfait que nous avons fait de notre ami :

F. Domela-Nieuwenhuis, député hollandais, écrit : « Madame, la mort de votre mari m'a frappé fortement. Il fut encore relativement fort et pas encore âgé. Maintenant je le regrette plus encore de ne pas avoir fait une visite chez lui l'année passée. C'est pour vous une agréable idée de savoir qu'il avait beaucoup d'amis qui le regrettent avec vous, quoique cela ne vous aide rien.

Soyez assurée, avec vos enfants, de mes regrets. »

M. A. Gromier, de Paris : « Madame, j'ai eu le bonheur de connaître votre mari, l'honneur d'en être le camarade, et j'ai le regret, aujourd'hui, d'apprendre sa mort bien imprévue. Permettez-moi de vous écrire que ce bon socialiste et parfait honnête homme de vulgarisation en faveur de la paix sociale restera dans mon souvenir comme l'un des rares citoyens grands à la fois par le cœur et par l'esprit.

Jé vous salue avec un respect profond et vous prie d'agréer l'assurance de mes sincères condoléances. »

G. Spyridès, d'Athènes : « Chère amie, j'étais en train de lire le journal *Acropolis*, lorsque tout d'un coup mes regards tombèrent, hélas ! sur la triste et foudroyante nouvelle qui vient de vous frapper dans vos plus tendres affections ! pauvre amie !

Argyriadès, mon brave et vieil ami, n'existe plus sur cette terre qu'il a remplie du parfum de son âme sensible et généreuse ! Le héros du dévouement et de l'abnégation nous a quittés à jamais ! L'apôtre infatigable des nobles idées humanitaires, le vaillant hercule, le protecteur des faibles et des opprimés n'est plus !

Mais non, Argyriadès n'est pas mort !

Tant qu'il y aura sur cette terre des âmes sympathiques où souffrant des injustices et de l'égoïsme humains, il vivra toujours dans le cœur des philanthropes et des malheureux.

Il nous a légué, avant de quitter brusquement ce monde immonde, son grand'œuvre, le travail continu de trente années de lutttes, de peines énormes, et d'épuisement physique et spirituel, et à sa famille un nom d'une gloire impérissable.

Si les sanglots et les larmes sincères, versés par un ami dévoué, peuvent soulager, en quelque sorte, la douleur profonde qui a pénétré votre noble âme d'épouse, permettez-moi, Madame, de vous adresser, des pieds de l'Acropole, mes compliments de condoléance, ainsi que tous les Grecs qui ont connu, de près ou de loin, votre regretté époux, en vous priant, en même temps, d'embrasser tendrement, de ma part, vos deux anges, mes pauvres petits amis Platon et Hypatie, restés orphelins d'un père illustre dont, j'en suis sûr, ils suivront les traces et les vertus. »

La citoyenne Louise Michel : « Chère amie, nous ne pouvons pas y croire. C'est une immense perte pour la cause, pour sa famille et ses amis.

Si nos lettres n'arrivent pas à temps, que nos amis de Paris joignent à leurs regrets et à la glorification du sincère croyant en la Révolution que fut Argyriadès, les adieux et profonds regrets du groupe international et des révolutionnaires de

Londres. Salut de nous tous au vaillant et bon Argyriadès. »

Michel C. Papazoglou, avocat à Monastir (Macédoine) :

« Madame, c'est avec une très vive douleur que ma famille et moi avons appris la triste nouvelle du malheur qui vient de vous frapper.

La mort prématurée de M. Argyriadès constituant une perte irréparable pour vous, ne pouvait que nous désoler, nous aussi, comme ses très nombreux amis du domaine des Lettres et de la Politique où le vide qu'il a laissé se fera profondément sentir.

Tous conserveront pour lui des regrets on ne peut plus vifs, mais ce qui accentue les miens, c'est que je n'ai jamais jusqu'ici eu l'infime satisfaction de lui rendre des services effectifs en échange de ceux, moraux, que mon frère Léonétriuis et moi personnellement avons reçus, durant tout notre séjour et les études que nous avons faites dans votre beau pays de France.

Car nous ne pourrions jamais oublier ni les conseils éclairés qu'il nous prodiguait, à nous, alors encore jeunes, inexpérimentés et ignorants du tout au tout de la vie parisienne ; ni le puissant appui moral



ARGYRIADÈS A 42 ANS

qu'il s'empressait de nous accorder aux moments d'angoisses, il est vrai passagers, mais que notre qualité d'étrangers et le fait d'être isolés et inconnus là-bas, amplifiaient de façon à nous décourager totalement.

Heureusement, le défunt était là, toujours souriant, véritable Mentor. Ce sont là autant de titres pour nous faire conserver non-seulement son souvenir à jamais pieux, mais nos sentiments empreints de la plus profonde reconnaissance pour votre famille.

Je n'essaierai pas, Madame, de vous consoler par des paroles. Vous devez puiser ce baume dans l'exemple de ténacité et de virile énergie que le défunt a donné durant sa vie active, sans oublier que vous avez des enfants qui, de par leur âge tendre, ont besoin de voir leur maman gaie et riante.

Avant de terminer la présente, souffrez, Madame, que je me fasse auprès de vous, une fois encore, l'interprète de la douloureuse sympathie que mes vieux parents, mes frères et moi vous envoient, en vous priant de croire que nous prenons la plus large part à votre légitime douleur. »

Magalhães Lima, directeur du « *Seculo* » de Lisbonne (Portugal) :

« Chère Madame, je viens d'apprendre à l'instant le grand malheur qui vous a frappée au cœur. Permettez-moi, Madame, de m'associer à votre grande douleur, car si vous avez perdu l'époux si cher, je regrette l'absence d'un de mes meilleurs amis, d'un des plus nobles esprits que j'ai connus dans ma vie.

La nouvelle qui m'est arrivée par les journaux de Paris m'a bouleversé tout à fait.

L'impression a été profonde et je me figure comme vous, comme Platon, et comme la petite Marianne, auront pleuré le mort chéri.

Le souvenir restera ineffaçable dans ma pauvre âme déchirée par la terrible surprise, par la cruelle destinée. Vous m'avez inconditionnellement à votre disposition et je serais heureux de vous prouver toute mon affection et tout mon dévouement, comme hommage dû à la mémoire de celui qui survivra pour toujours dans nos esprits. »

V. Dejeante, député secrétaire du Groupe Socialiste de la Chambre :

« Chère Citoyenne, le Groupe socialiste révolutionnaire de la Chambre, apprend avec stupéfaction la perte cruelle que vous venez de faire dans la personne de notre ami dévoué : Argyriadès. Permettez-nous dans cette douloureuse circonstance de vous exprimer toute la part que nous prenons et que tout le Parti Socialiste international prend avec nous à la profonde douleur qui vous accable en ce moment, que nous devrions pouvoir atténuer par l'universelle sympathie dont notre pauvre ami était entouré.

Agréé, etc... »

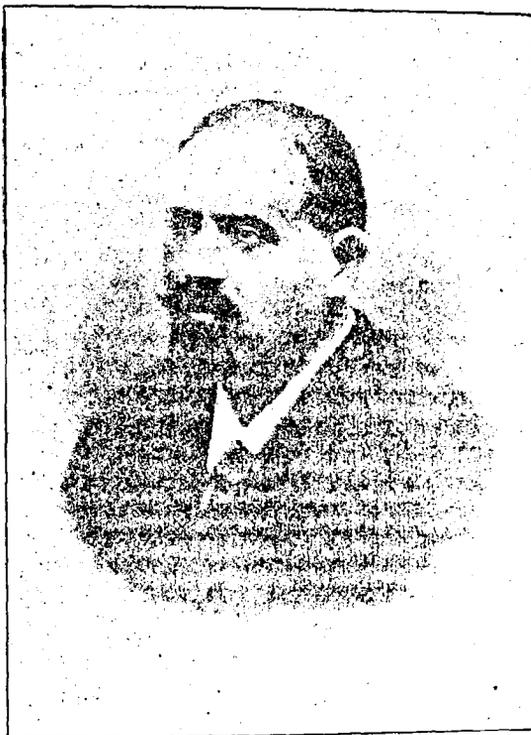
Le dimanche 24 novembre, à midi, par une belle matinée d'automne, temps froid, sec, et soleil pâle, le cortège, précédé du cercueil, recouvert d'un drap rouge, quittait la maison mortuaire pour se diriger vers le columbarium du Père-Lachaise, par l'itinéraire suivant imposé par la Préfecture de Police : rues Rémusat, de la Convention, Lecourbe, de Sèvres, du Four, boulevard Saint-Germain, boulevard Henri-IV, place de la Bastille, rue de la Roquette ; entrée par la porte centrale, boulevard Ménilmontant.

Le cortège, escorté de policiers, imposant et calme, grossissait sur son parcours, des militants et des groupes qui n'avaient pu aller jusqu'à la maison mortuaire et attendaient, de place en place, son passage.

Après deux heures de marche, on pénètre dans le columbarium. La salle est de beaucoup trop petite pour contenir tout le monde. L'incinération a lieu, pendant que les discours sont prononcés. Nous n'avons, malheureusement, pu les recueillir tous :

Le citoyen Dubreuilh prend la parole au nom du Conseil central du Parti ouvrier socialiste de France, le citoyen Vaillant, au nom du Comité révolutionnaire Central, le citoyen Royaumont, au nom du Comité Argyriadès (ancien comité du xvi^e, adhérent au P. S. R.).

Le citoyen Roussel, maire d Ivry, au nom du Parti Ouvrier français, le citoyen Louis Martin, député du Var, au nom de la famille et des amis du défunt, le citoyen Museux, au nom des rédactions de la *Question Sociale* et de l'*Almanach de la Question Sociale* ; la citoyenne Jeanne Mink, au nom du Groupe féministe du xvi^e, le citoyen Horvillers, au nom des Jeunesses socialistes révolutionnaires, le citoyen Fabérot, au nom du Groupe central du xi^e, A. Juvé de Bulloix, au nom des socialistes portugais et, enfin, le citoyen Jules Braut, pour remercier au nom de la famille les militants qui étaient venus rendre un dernier devoir, dire un suprême adieu au cher mort !



ARGYRIADÈS

(Un mois environ avant sa mort.)

De nombreuses couronnes avaient été envoyées ; citons celles du Conseil central du Parti Socialiste de France (Comité socialiste révolutionnaire), du Comité central du Parti socialiste révolutionnaire, du journal le *Petit Sou*, du Comité socialiste révolutionnaire du xvi^e, du Groupe de propagande (P. S. R.) du xi^e arrondissement du Comité socialiste révolutionnaire des Ternes et de la Plaine Monceau, du Comité socialiste révolutionnaire de Boulogne-sur-Seine, des Polonais socialistes internationaux, etc., etc.

Tous les journaux ont annoncé la mort d'Argyriadès. Quelques-uns ne se sont pas bornés à l'enregistrement pur et simple de cette nouvelle ; ils ont publié de sérieux articles nécrologiques parmi lesquels nous remarquons : *Le Réveil social de Seine-et-Oise*, *Le Travailleur de l'Oise*, *Le Toésin populaire de Commeny*, *Le Socialiste*, *le Petit Sou*, *La Bataille de Namur*, *L'Aurore*, *L'Avant-Garde d'Amiens*, puis plusieurs journaux d'Athènes et de Bucarest.

Nous avons constaté, avec regret, que la *Petite République*, de parti-

pris, n'avait publié que les convocations et l'annonce sèche, en deux lignes de la mort d'Argyriades. Nous ne comprenons pas cet exclusivisme à l'égard d'un brave citoyen qui n'eut que le tort de ne pas se trouver d'accord avec elle, sur le terrain de la politique du moment. D'autant plus que le citoyen Cipriani, grand ami du défunt, avait envoyé, le jour même de la mort, un article avec la lettre suivante au secrétaire de la rédaction :

« Mardi, 19 novembre 1901.

« Mon cher Lejeune,

« Quel malheur ! Argyriades est mort ce matin, à la suite d'une congestion pulmonaire qu'il a attrapée dimanche.

« J'avais déjà écrit le filet « mort d'un infâme », lorsqu'en rentrant chez moi à 1 heure, un télégramme m'apprenait cette triste nouvelle.

« Je vous envoie quelques mots, que j'espère vous publierez tout de suite après le premier.

« A vous, bonjour.

« CIPRIANI. »

On ne publia rien ! De qui vient ce veto ?

Quoi qu'il en soit, cet article ne fut pas perdu, *La Bataille de Namur* du 8 décembre l'a publié en le faisant précéder de cette note explicative :

« Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier ci-dessous un article *inédit* du citoyen Amilcar Cipriani.

Il fut écrit au lendemain de la mort du vaillant propagandiste à qui le Socialisme international vient de rendre hommage.

Adressé à la *Petite République*, il eut l'honneur d'être refusé par l'organe du socialisme ministériel qui n'a pas voulu participer à ce deuil international... parce qu'Argyriades fut un antiministériel !

On voit combien le Socialisme ministériel pourrit les cœurs ! Il en extrait tout sentiment de générosité, de justice, pour n'y laisser place qu'aux sentiments mesquins, bas, intéressés.

N'avons-nous pas eu, en Belgique, en cette même et douloureuse circonstance, l'occasion de constater l'existence de sentiments analogues au *Peuple* ? Nous les avons signalés à nos lecteurs, en mettant en regard l'attitude des autres journaux socialistes. Nos lecteurs ont pu juger. »

Voici maintenant l'article de Cipriani qui constitue une page éloquentة, émue, en laquelle s'est manifesté, une fois de plus, le grand cœur du révolutionnaire italien :

« Le Socialisme, sans distinction d'école, est en deuil, Argyriades est mort !

Pauvre ami.

Dans le même instant que j'annonçais la disparition d'un baudit, la mort m'enlevait un ami.

Triste contraste !

Larmes et sourires, joies et douleurs, la vie et la mort, c'est donc vrai que c'est la même chose !

Etrange ! Moi, si familiarisé avec la mort, cette perte m'a profondément frappé !

Pourquoi ?

Mystère du cœur humain !

C'est vrai que Argyriades était pour moi plus qu'un ami, plus

qu'un frère; c'était un bon et vaillant socialiste, intègre, droit, ferme, honnête, intransigeant jusqu'au fanatisme.

Nature noble et généreuse, comme il y en a peu, les larmes ruisselaient spontanément de ses yeux à la vue d'un malheureux, au récit des souffrances du prolétariat à qui il avait voué son intelligence, sa fortune, sa tranquillité, son éloquence, sa plume, tout.

Ah! oui, nous avons raison d'être en deuil, parce que nous qui le connaissions intimement, nous avons conscience de la perte énorme que notre parti vient de faire.

De ces natures antiques, tout d'une pièce, d'un dévouement farouche, non, il n'y en a plus.

C'est avec ces hommes que le socialisme s'est fait, a grandi, s'est imposé; hommes altruistes jusqu'à l'effacement de leur être et, à l'occasion, jusqu'au sacrifice de leur personne.

Cette note admirable ne s'est jamais démentie dans ce vaillant socialiste; ses écrits sont là pour prouver qu'Argyriadès était de ces socialistes que l'on admire vivant et que l'on pleure mort, parce qu'ils laissent des vides, et quels vides!!

Je n'ai pas à faire ici la nomenclature de ses œuvres, ni de ses services: tout le monde les connaît.

Je n'ai pas non plus à m'occuper du lieu de sa naissance; il était internationaliste.

Je n'ai pas à faire une de ces biographies qui ne disent rien et que d'autres feront.

Moi, je n'ai brièvement qu'à manifester ma douleur qui est celle de tous les bons socialistes et à déposer un triste myosotis sur cette fosse trop tôt ouverte.

A sa femme et à ses chers enfants qu'il adorait, étant adoré, nos condoléances sincères.

Amilcar CIPRIANI. »

Toutes les pensées ci-dessus, exprimées par le plus digne des citoyens à l'égard d'Argyriadès, sont les nôtres, nous ne pouvons donc que nous y associer pleinement.

Plusieurs journaux publièrent la poésie suivante, qui fut dite, un mois environ après les obsèques, par la citoyenne S. Carruette, dans une réunion organisée en l'honneur d'Argyriadès, par le Comité « Socialiste Révolutionnaire du XVI^e », aujourd'hui « Comité Argyriadès », réunion à laquelle prêtèrent leur concours les citoyens Chauvière, Maxence Roldes, Félix Pagand, Ed. Boulard, Royaumont, Louis Martin, Pascal Forthuny :

SUPRÊME SALUT

A la mémoire du sincère, loyal et très regretté camarade P. Argyriadès.

O Toi, qui disparais sans atteindre ce but
Que ton cerveau rêva durant ta vie entière :
« L'Emancipation de la classe ouvrière »,
Je t'adresse, en son nom, ce Suprême Salut :

Salut à toi, penseur aux écrits pleins de flamme,
Ton souvenir, toujours parmi nous restera;
Le grain que tu semas, tôt ou tard lèvera;
Car dans nos cœurs, passa le souffle de ton âme!

Oui, nous achèverons ton Œuvre, ô fier géant,
Car, « géant », tu le fus par ta plume sensée!
Nous suivrons les sentiers tracés par ta pensée,
Et les tyrans, bientôt, reviendront au néant!

Salut à toi, Bonté, car le bien fut ton arme!
Oh! quand à ton foyer venait s'asseoir un gneux,
Lorsque ta main s'ouvrait aux frères malheureux,
On voyait dans tes yeux une discrète larme!

Salut, grand pionnier! Salut à toi, Devoir
Qui, le Char social, écartais des abîmes!...
Ton nom viendra planer sur les plus hautes cimes,
Comme un soleil vengeur! comme un soleil d'espoir.

Salut, homme loyal! Salut, haute nature!
Ton exemple sera pour nous un grand miroir;
Dans lequel nous pourrons fidèlement nous voir,
Tant il est sans défauts et tant sa glace est pure!

O Toi, qui disparaîs sans atteindre ce but,
Que ton cerveau rêva durant ta vie entière :
« *L'Émancipation de la classe ouvrière* »,
Je t'adresse en son nom ce *Suprême Salut!*

Georges BARGAS,

Le poète libertaire toulousain.

Paris, le 21 novembre 1901.

Et pour terminer, le filet suivant que Louis Dubreuilh écrivait au lendemain des obsèques :

UN GRAND EXEMPLE

« Paris socialiste a conduit, hier, à sa dernière demeure, le citoyen Argyriadès.

En foule, les membres des Comités révolutionnaires s'étaient donné rendez-vous à la funèbre cérémonie. Notre cher mort a bien été accompagné à ses obsèques par ceux qu'il désirait, par les travailleurs conscients de la capitale, venus de tous les faubourgs, et dont le cortège recueilli et silencieux, s'allongeait sous le clair et froid soleil de ce dimanche de novembre.

Ces ouvriers, ces militants accourus n'oublieront certes par le camarade qui s'en va, avant d'avoir pu achever complètement sa journée. Bien que frappé en pleine maturité, il avait cependant de si bonne heure et de si grand cœur travaillé, qu'il laisse derrière lui une œuvre considérable : œuvre de propagande, œuvre d'enseignement.

Il laisse plus encore, comme se sont accordés à le dire tous les orateurs qui ont pris la parole à ses funérailles : il laisse un grand exemple : toute une vie de probité, de désintéressement, de sacrifice à la cause.

Bourgeois et riche, il avait su se faire peuple entièrement, absolument vibrant à toutes les souffrances, à toutes les injustices d'un monde mauvais, dont il ne pâtissait, cependant, qu'indirectement. Et de ce prolétariat auquel il s'était donné, il ne reçut rien en échange : ni honneur, ni mandat. Simple militant, il vécut trente ans dans le rang, et simple militant il meurt, sans avoir fléchi un instant, sans avoir hésité, fût-ce une minute, dans le droit chemin où il s'était engagé aux jours de sa jeunesse.

De telles existences sont peut-être les plus précieuses. Elles font les partis grands et réputés. Elles les conduisent à la victoire. »

Ernest MUSKEX.

Toute scission provoque des questions auxquelles l'Union peut, seule, répondre

NOS MORTS !

L'éternelle faucheuse a encore fait, dans le courant de l'année, ample moisson des nôtres !

Elle trappe en aveugle et couche indifféremment, dans le grand tout, les meilleurs d'entre nous.

C'est notre Directeur et ami, le bon Argyriadès, dont nous étudions à part la belle figure.

C'est Babick, Urbain, Vésinier, Champy, de la Commune, Dalou le grand sculpteur, Henri Girard, Brard le conseiller municipal, Laurent Graillat, Henri Place le lutteur, Letourneau le docteur savant, Rama, Eugène Châtelain, Scholl, enfin les inconnus... Nous dirons, avec un dernier adieu, quelques mots sur chacun d'eux.

BABICK

BABICK est mort à Genève, à l'hôpital cantonal, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

D'origine polonaise, Babick était parlumeur lorsque les événements de 1870-71, où il se mêla, le mirent en relief. Mystique, il s'occupait d'une philosophie particulière qui prit le nom de *fusionienne*, sans succès d'ailleurs. Fit partie du Comité central et nommé membre de la Commune par le 10^e arrondissement. Il fut membre de la Commission de Justice, puis il passa à la Commission des Services publics. Après 1871, il se réfugia à Genève.

URBAIN

URBAIN, militant avant 1871, tenait une institution rue de Verneuil. Nommé membre de la Commune pour le 7^e arrondissement et maire, Urbain fit partie de la Commission de l'enseignement.

Condamné aux travaux forcés à perpétuité, il fut envoyé en Calédonie. A Pamaistie, il revint en France, malade, en partie paralysé. Il avait obtenu de la Préfecture de la Seine un petit emploi qui le faisait vivre.

VÉSINIER

VÉSINIER, proscrit du 2 décembre, se réfugia en Suisse d'où il fut expulsé, passa en Belgique qui l'emprisonna à la suite de la grève de Charleroi, puis il passa en Angleterre, d'où il écrivit de fulminants pamphlets contre l'Empire : *Le Mariage d'une Espagnole*, etc. Fut secrétaire d'Eugène Süe ; il publia les *Mystères du Monde* comme sous aux *Mystères du Peuple*, et *Les Travailleurs de l'Abîme*, John Brown, le maître de la liberté des Nègres, *Louis-Napoléon Bonaparte*, écrivain, conspirateur, *Histoire du Nouveau César*. Rentré en France, il collabora au *Rappel*, à la *Réforme*, au *Courrier français*. Arrêté au 31 octobre, fit partie du Comité central, fut rédacteur du *Journal officiel*, de l'*Affranchi*, du *Paris-Libre*. Nommé membre de la Commune, il fit partie de la Commission des Services publics. A publié en 1892, chez Savine, un livre très intéressant mais dont les documents ont besoin d'être contrôlés, intitulé : *Comment a péri la Commune*.

CHAMPY

CHAMPY, Louis-Henri, était ouvrier orfèvre coutelier. Fit partie de l'Internationale, du Comité central. Fut un des plus jeunes membres de la Commune et membre de la Commission des subsistances.

Il fut condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée. Rentré en France, il fit partie du Parti ouvrier et fut plusieurs fois candidat dans le 3^e sans succès. C'était un brave camarade, un honnête homme !

DALOU

DALOU fut un grand artiste ; il connaissait tous les secrets de la statuaire, et y joignait le culte de l'idée et l'amour du beau.

Elève de Carpeaux, il se fit remarquer dès l'exposition de ses premières œuvres.

Les événements de 1871 lui rappelèrent qu'il était citoyen, et il accepta de Delacroix la délégation à la conservation du Louvre ; après la Commune, il s'exila en Angleterre. Dès son retour, il campa ce « Mirabeau répondant ce que l'on sait à M. de Dreux Brézé », haut-relief en ce moment au Palais-Bourbon, puis la statue couchée de Blanqui, un Lavoisier, un Victor Hugo, le monument de Delacroix au Luxembourg, le Triomphe de Silène et enfin son œuvre principale : Le Triomphe de la République.

GIRARD

GIRARD, Henri, était depuis longtemps un des militants les plus actifs de la Bourse du Travail, un des plus ardents propagandistes de l'action syndicale, membre de P. O. S. R., membre du Comité fédéral des métallurgistes, au Comité confédéral du Travail, secrétaire du Comité de propagande de la Grève générale et, par-dessus tout, un convaincu et brave citoyen.

BRARD

BRARD, Alfred, célèbre conseiller municipal du quartier du Pont-de-Flandre depuis 1893. Il était né dans l'arrondissement de Bayeux, en 1857. Il était ouvrier terrassier, puis employé comme chauffeur à la Compagnie de l'Ouest et à la Compagnie parisienne du Gaz où il devint chef d'équipe. ce qui lui permit de diriger le mouvement qui aboutit à la fondation du syndicat du Gaz. Bon enfant, très serviable.

Laurent GRAILLAT

GRAILLAT, Laurent, fut un de ces braves soldats d'une idée qu'on n'abandonne jamais. En 1871, il combat à la tête de la 70^e légion ; au dernier moment, il gagne Bruxelles, où il aida de nombreux proscrits plus pauvres que lui. Après l'amnistie, il prit place dans les rangs du P. O. S. R. En 1885, il est délégué syndical à l'Exposition d'Anvers. Il fut un des premiers candidats socialistes au 12^e ; il contribua à la réussite de la Verrerie ouvrière et à tant d'autres œuvres ouvrières.

Henri PLACE

PLACE (Verlet), Henri, fut un des membres les plus influents du Comité central révolutionnaire (Blanquistes). Lutteur de vieille date, journaliste, typographe, correcteur, professeur à l'École Estienne. A collaboré au *Cri du Peuple* et publié le *Journal du Peuple*, où je fus son collaborateur.

D^r LETOURNEAU

Que nous saluons comme un des nôtres, parce que dans ses nombreux ouvrages scientifiques, il a toujours eu des tendances socialistes et révolutionnaires. Le D^r Letourneau, que nous citons à chaque minute, était Directeur de l'École d'anthropologie.

RAMA

RAMA, maigre, long, avec sa tête à la Cicéron, fut un ombrageux. Il s'occupa surtout d'enseignement, même à la Commune où il joua un rôle effacé.

Il fonda à Fontenay-aux-Roses un pensionnat qui lui attira quelques désagréments. Il fut mon collaborateur au *Montrougien*, où son sectarisme sévissait. Dans ses derniers temps, Rama s'occupait des mariages civils dans le 11^e arrondissement. A écrit plusieurs brochures.

Eugène CHATELAIN

CHATELAIN, Eugène, est né en 1829. Il combat pendant les journées de juin 1848 et au 2 décembre contre Bonaparte.

Il est du réveil de 1869, collabore au *Franc-Parleur*, au *Courrier français*. Soldat de la Commune, il s'exile en Angleterre. L'amnistie le ramène en France où il reprend sa place de combat. Châtelain, après avoir ciselé le métal, se mit à ciseler le vers et il fit nombre de poésies qui sont contenues dans deux volumes : *Les Exilées de 1871* et *Mes dernières nées*.

Je regrette que l'espace me soit ici mesuré, mais je parlerai de Châtelain qui fut mon ami et mon maître, avec qui je fis le *Coup de feu* et la *Revue Européenne*, dans un volume que je prépare sur lui et qui prendra place dans ma collection des *Défenseurs du Proletariat*, aux côtés de Pichio, Pottier, Argyriades, Cipriani, etc.

SCHOLL

SCHOLL, Aurélien, a quelquefois collaboré à l'*Almanach de la Question Sociale*. Bien que redacteur à des journaux bourgeois, il eut parfois des idées éminemment avancées. Toujours plein d'esprit et d'à-propos, s'il ne fut pas socialiste, il trouva plus d'une fois, dans ses articles, que la société bourgeoise était pourrie ; c'est à ce titre que nous le classons parmi nos morts !

E. MUSEUX.

P.-S. — Nous avons omis ce bon internationaliste de *Defuisseaux* à qui la Belgique fit de si belles funérailles...

A la dernière minute nous apprenons la mort de Potonié-Pierre qui fut l'apôtre de la Paix et du bon révolutionnaire et ami Colar.

E. M.

Les politiciens voient, dans la politique, l'art de tendre au bon peuple des pièges ingénieux ou de forts traquenards, pour le prendre tantôt comme un petit oiseau, tantôt comme une grosse bête.

E. THAUMIN.

Il n'y a point de lois pour le sage ; toutes étant sujettes à des exceptions. c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.

DUBOIS.

FÉTICHES



LES CHOSES DU PRÉSENT DEVANT LES HOMMES DE L'AVENIR

par Wiertz

Wiertz a représenté les hommes de l'avenir comme des géants se riant de ce qu'admirent et adorent les hommes d'aujourd'hui.

Dans sa main, l'homme tient des drapeaux, un arc de triomphe, des piques, un canon, etc.

Je m'en vais content, répéta Jordan de son air de gaieté sereine. J'ai fait ma tâche ; et je trouve la besogne assez avancée pour m'endormir en toute paix. Demain, la navigation aérienne sera trouvée, l'homme aura conquis l'infini de l'espace comme il avait conquis les océans. Demain il pourra correspondre d'un bout de la terre à l'autre, sans fils ni câbles. La parole humaine, le geste humain feront le tour du monde, avec la rapidité foudroyante de l'éclair. Et, mon ami, c'est bien là cette délivrance des peuples par la science, la grande révolutionnaire invincible, qui leur apportera toujours plus de paix et de vérité. Déjà, depuis longtemps, vous avez comme défoncé les frontières avec vos rails, vos voies terrestres s'allongeant sans cesse, franchissant les fleuves, perçant les montagnes, ramassant toutes les nations ensemble dans les mailles de plus en plus serrées et fraternelles de ce filet géant. Que sera-ce, lorsqu'on causera de capitale à capitale amicalement, lorsque la même pensée, à la même minute, occupera les continents des mêmes intérêts, lorsque les nacelles des ballons voyageront par le libre infini, la patrie commune, sans connaître de douane ? L'air que nous respirons tous, l'espace qui est le bien de tous, sera le champ d'harmonie illimité où, sûrement, l'humanité de demain se réconciliera...

(Travail.)

Emile ZOLA.

CE QUE NOUS CHANTIONS EN PRISON

Air du *Chant des Travailleurs*, de Pierre DUPONT.

Par les cachots, par les pontons,
Où la vermine nous dévore,
Par les vingt feux de pelotons
Dont Satory résonne encore,
Par la foule en proie au bourreau,
Par les sinistres fusillades
Abatrant Crémieux au Pharo
Et Delescluze aux barricades.

Par le sang qui ruisselle et bout,
Par le vent qui bat notre porte,
Par tous ceux que l'exil emporte,
Debout (*ter*).
Jurons de venger notre Morté !

Le travailleur n'a que ses doigts ;
Chaque siècle en passant l'outrage :
Après les nobles, les bourgeois !
Le salaire, après l'esclavage !
Juin sanglant est ressuscité ;
On nous trahit à la tribune,
Et Cavaignac est complété
Par Thiers écrasant la Commune.

Par le sang, etc.

Ils ont adossé des enfants
Contre les murs où l'on fusille ;
Et les voit à tout triomphants
De sauver l'ordre et la famille !
Ils ont, dans des coins inconnus,
Traîné nos morts sans sépulture ;
Dans le massacre ils sont venus
S'enfoncer jusqu'à la ceinture.

Par le sang, etc.

C'est parce que Paris a fait
Mourir six-vingt-quatre otages
Qu'ils ont déchainé Gallitot ;
Ceux-là, c'étaient des personnages !
Mais les trente mille damnés
Dont le ver boit les lèvres closes
N'ont droit, sous les yeux étonnés,
Qu'aux larmes de l'aube et des roses.

Par le sang, etc.

Quand, à la caserne Lobau,
Retentissaient les mitrailleuses,
Ils trouvaient glorieux et beau
L'horrible travail de ces gueuses.
Tous les épis furent fauchés ;

Partout la mort clamait : J'arrive !
Et les fronts se heurtaient, couchés
Dans un grand linceul de chaux vive.

Par le sang, etc.

Ces jolis servants du drapeau,
Pantins dorés, soudards en carte,
Nous ont fait renaitter la peau
Par les sbires de Bonaparte.
Ils ont choisi pour nous juger
Les capitulés de la veille,
Qui souffletés par l'étranger,
Gardaient le képi sur l'oreille.

Par le sang, etc.

Et pourtant, que demandions-nous ?
Nous voulions, comme nos ancêtres,
Ne plus tomber à deux genoux
Devant le lâche orgueil des maîtres ;
Nous voulions que la royauté
Ne vint plus bâillonner nos bouches,
Et nous voulions dans la cité
Garder nos droits et nos cartouches.

Par le sang, etc.

Vous qui fuyez quand a sonné
L'heure sainte des sacrifices,
Rhéteurs au geste suranné,
Républicains de pain d'épices,
Laissez désormais par les fous
Cimenter l'œuvre politique !
La Commune vaut mieux que vous :
Elle a sauvé la République !

Par le sang, etc.

Les cœurs s'ouvrent, l'aube descend
Au charnier des guerres civiles ;
L'Idée a mûri dans le sang
Qui coulait au pavé des villes.
Nous saluons dans la clarté
L'innocent retour des colombes,
Et l'humaine fraternité
S'épanouira sur les tombes.

Par le sang qui ruisselle et bout,
Par le vent qui bat notre porte,
Par tous ceux que l'exil emporte,
Debout ! (*ter*).
Nous te bénissons, pauvre morte !

Clovis HUGUES.

Autographe de Gustave Flourens, Membre de la Commune

Proposition soumise à la Commune

*Attendu que la France a été engagée par
une guerre désastreuse, ruinée et épuisée
par une faction qui aujourd'hui prend
la fuite, emportant une portion
considérable de la fortune publique*

La Commune de Paris décide :

*Les biens d'Égypte, et les biens des
émigrés sont déclarés biens nationaux.*

*La réquisition sera mise immédiatement
sur ces biens par les soins de la Commission
de sûreté publique, et de la Commission des
finances.*

G. Flourens

L'Exposition et le Congrès du Travail féminin

Les ruines de la grande foire internationale de 1902 sont encore debout, notamment les Serres d'horticulture du Cours-la-Reine. Là, dans un cadre de verre, de verdure et de fleurs, des Syndicats féminins ont installé cet été une Exposition des travaux de la femme qui est en même temps une synthèse de l'émancipation féminine. Leçon de choses des plus instructives présentée avec grâce.

La femme dans l'histoire, dit le programme : et la vitrine du docteur Bérillon montre les cadenas de chasteté imposés naguère à nos aïeules !

La femme dans l'industrie : Nous voyons sous vitrines les objets dus à l'industrie de la femme, grâce à quoi s'enrichissent les *Bon Marché* et les *Printemps*.

M^{me} Savari, l'organisatrice de cette Exposition, a eu l'heureuse idée, en outre, d'inscrire au programme un Congrès où les avocats du féminisme seraient appelés à formuler leurs vœux et leurs opinions. Le Congrès s'est donc tenu du 4 au 9 août et nous y avons entendu de courageuses paroles.

Il a été présidé par M^{me} Feresse-Deraismes, très vigoureuse de cœur, d'esprit et de corps, malgré ses quatre-vingts ans ; aux côtés de qui nous avons vu M^{me} Marya Chéliga, Caroline Kauffmann, Camille Bellon, Gabrielle

Choquet, Hubertine Auclert et les citoyens Jules Allix, Hamon, Paul Laur, Lazard, Lucien Le Foyer, P. Robin, Royauumont, Fauquet, Gally-Boutteville, etc.

D'un bout à l'autre, le Congrès s'est maintenu dans la note socialiste ; un résumé des principales motions qui ont été votées suffit à en spécifier les tendances

C'est M^{me} Frémendity qui demande l'égalité de l'homme et de la femme devant la loi, comme devant le travail. C'est Hubertine Auclert qui demande que la besogne accomplie par la ménagère (combien d'heures ; combien de travaux divers, sans compter la maternité !) soit évaluée et rémunérée. C'est M^{me} Hulmann, dont le vœu sur les habitations ouvrières conduit tout droit, ainsi que l'a fait remarquer A. Hamon, à la communauté de l'habitation, donc au collectivisme si ce n'est au communisme. C'est le citoyen Royauumont qui fait voter cette motion subversive : tout être humain a droit à une part du sol sur lequel il est né, il ne saurait en être dépouillé jamais, il ne peut jamais être sans asile, le vagabondage est peut-être un fait, mais il ne peut être un délit !

La traite des blanches a été abondamment traitée ; et, comme on le pense, ramenée à sa forme véritable : « Qu'est-ce qui engendre la prostitution, sinon la misère ! » Le remède à la prostitution vénale, c'est le remède à la misère... Quel est-il ? Appliquons-le !

En attendant la réalisation de notre idéal social, il convient de pallier, dès à présent, à certains dangers, de protéger le travailleur. M^{me} Savari s'est beaucoup occupée des poisons industriels. Elle voudrait la disparition complète de ces usines qui boivent des vies humaines pour satisfaire à l'esprit de lucre qui anime une fraction de l'humanité.

Elle dénonce les officines où les jeunes générations sont usées en trois ou quatre ans... ! et qui trouvent toujours de nouvelles victimes prêtes à s'offrir... !

Le docteur Fauquet fait le procès de ce qu'il appelle le *travail au foyer*, il serait plus exact de dire le *travail en chambre*, où l'exploitation cynique de l'ouvrier et particulièrement de la femme et de l'enfant échappe à tout contrôle. Le docteur Fauquet veut voir tout le monde à l'usine, à l'atelier collectif (1). Encore un pas vers le communisme ! Avouons qu'il n'a pas été et ne pouvait pas être compris ; il y a des idées qui ne se fraient le chemin que dans les cerveaux déjà préparés. Mais que toutes ces propositions d'un caractère si net aient pu être produites, exposées et débattues au grand jour de ce Congrès, c'est beaucoup, c'est un résultat dont nous devons savoir gré aux organisatrices du Congrès du Travail féminin. On a beaucoup tourné autour du plat, on finira bien par mettre les pieds dedans.

Ajoutons que le Congrès s'est constitué en Congrès annuel et qu'il a décidé de se réunir en avril prochain, à Paris.

Fix.

Depuis que la femme, transformée en ouvrière, a été prise dans l'engrenage de la grande industrie, depuis que l'enfant l'a suivie dans ce rôle d'*outil à meilleur marché*, — ou de servant d'outil, — que reste-t-il du foyer domestique ouvrier ? Rien, ou, pis encore, les inquiétudes et les privations. La maternité même a été dans la mesure du possible, interdite — dans le prolétariat — à la mère dont les *crèches* et les asiles ont été « charitablement » appelés à libérer la force-travail pour le plus grand profit de la production capitaliste.

Jules GUESDE.

(1) Tout en admettant, avec le Dr Fauquet, que le travail en chambre soit une exploitation cynique de l'ouvrier et particulièrement de la femme et de l'enfant, nous ne croyons pas que l'entrée de ces deux derniers à l'usine et à l'atelier soit un progrès.

NÉCESSITÉ

Il avait froid, il avait faim : deux souffrances aiguës et non moins pénibles, communes, hélas, à tous ceux (et ils sont nombreux !) que la fortune a omis de mettre au rang de ses élus.

Il passait d'interminables heures, assis sur l'unique escabeau boiteux, les coudes appuyés sur la table de bois blanc maculée de larges taches d'encre, la tête entre ses mains, contemplant, d'un œil d'amère désespérance, des feuillets de papiers entassés dans un coin.

Couvertes de notes de musique où il avait mis tout son cœur douloureux, toute son âme émue, elles reposaient là, éparses sous la poussière accumulée, ces tristes pages rebutées de tous, des maîtres arrivés comme des éditeurs sans pitié.

Jacques Deruit ne manquait pourtant ni d'inspiration, ni de science, ni de savoir, ni même d'individualité qui fait les grands artistes et les grandes œuvres, mais il était pauvre, d'une pauvreté plus justement appelée misère, par conséquent sans protections, sans aides, sans appuis, sans relations.

Pas d'argent, pas de soutien : il était seul, seul pour lutter, seul pour souffrir. Il était arrivé à un point où l'homme prend les plus graves résolutions : où la faim pousse à tout, au vol, au meurtre, au suicide, où elle fait accepter également le crime et le déshonneur.

Les quelques travaux de copies que de rares camarades lui donnaient parfois à faire, lui manquaient totalement pour l'instant. Fils de phthisiques et lui-même très faible de santé, il lui était physiquement impossible d'accomplir un travail manuel quelconque, le moindre effort corporel l'abattait. Que faire ? Deux mots qui, obstinément, luisaient devant ses yeux. Mourir ? Il était bien jeune ! Et pourtant, à cet âpre problème humain, quelle autre solution se présentait ?

* *

Comme d'un regard distrait, Jacques parcourait un matin le journal, une annonce attira plus particulièrement que les autres son attention. Elle était ainsi conçue : « Compositeur mondain désirerait connaître de suite jeune homme sachant très bien orchestrer. Excellents appointements. Ecrire : L. de B. Bureau n° 17, Paris. » Quel hasard, quelle chance magnifiques ! Quelle joie inespérée ! Il allait donc pouvoir vivre encore, respirer, jouir, aimer, travailler !

D'une main que l'émotion rendait fébrile, il écrivit aux initiales indiquées.

Presque par retour du courrier, il reçut une lettre signée Lucien de Bernyl, lui fixant, pour le lendemain soir, un rendez-vous chez lui, rue Alfred-de-Vigny.

Avec les dernières pièces d'argent qui lui restaient, il alla chez le brocanteur du quartier, louer un costume à peu près convenable, sacrifiant, à cette dépense, ses suprêmes ressources pécuniaires, fermement résolu à mettre fin à ses jours si le malheur voulait que ce monsieur, désormais maître de sa vie et de sa mort, ne l'agrée pas.

Soigneusement arrangé, le cœur gonflé de crainte et d'espoir, le lendemain, à la tombée de la nuit, par une froide soirée de novembre, il descendit les six étages qui conduisaient à sa mansarde. Tout en descendant les degrés de la butte, il plongeait un regard toujours avide du spectacle émouvant et sublime de la Ville immense.

A cette heure, la Cité se trouvait plongée dans le crépuscule d'hiver d'une brume glaciale, au travers de laquelle il était difficile de distinguer les coupes majestueuses de ses monuments, seule sa forêt de toits et de cheminées se dessinait encore.

Après le trajet du tramway Etoile-Villette, pris boulevard Rochechouart, trajet que l'émotion fit paraître à Jacques interminable, le jeune homme, transporté dans un des plus riches quartiers de la capitale, franchit le seuil d'une somptueuse maison où un concierge en livrée lui indiqua dédaigneusement l'étage occupé par M. de Bernyl.

Introduit dans un cabinet de travail que le confort et la richesse s'étaient appliqués à orner magnifiquement, Jacques respirait avec délices cette atmosphère inconnue de tiédeur et de bien-être. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées que la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme d'une trentaine d'années, élégamment vêtu, aux manières aisées, à l'aspect distingué et à l'abord facile.

Jacques fut tout de suite à son aise avec lui, mais il ne tarda pas à comprendre ce que M. de Bernyl attendait de lui. Ce n'était pas seulement pour orchestrer que le riche gentilhomme réclamait le concours d'un artiste pauvre et de talent. c'était pour développer les maigres inspirations qui, parfois, venaient à son esprit. Pour parler clairement, M. de Bernyl commanderait des œuvres au bas desquelles il n'aurait que le mal d'apposer sa signature. Il avait tout ce qui manquait à Jacques : avant tout, de magnifiques relations et, par conséquent, bien des théâtres ouverts, mais il lui manquait une chose, une chose que l'argent ne donne pas parce qu'elle ne s'achète pas : le talent. Il avait tout ce qu'un homme superficiel peut désirer : le luxe, la grande vie, les plaisirs de toute sorte, qui sont les privilèges exclusifs de l'homme riche, mais il lui fallait la gloire.

Avide de succès, dévoré d'ambition, il aspirait à la renommée.

Abandonné à ses propres ressources artistiques, ce rêve qui hantait sa vie serait à jamais irréalisable. Une lueur lui vint donc à l'esprit : il existait des artistes de valeur paralysés par la misère, il achèterait le talent de l'un d'eux, fût-ce à prix d'or.

La vérité, dans tout son cynisme, apparut immédiatement au malheureux Deruit.

Non ! il ne se vendrait pas, il n'échangerait pas son savoir, les secrets de son cerveau et de son cœur d'artiste et de poète pour quelques misérables pièces d'argent. Il refuserait le marché honteux !...

Mais... refuser, n'était-ce pas signer, à 28 ans, son arrêt de mort, n'était-ce pas dire adieu à tout jamais à la vie, n'était-ce pas renoncer pour toujours aux joies, aux voluptés, aux jouissances qu'elle peut donner ?

Telle était la lutte intérieure et profonde qui, à cet instant, face à son SAUVEUR, se livrait en lui.

La jeunesse triompha : il pâlit à la vision livide de la mort et, rejetant loin de lui son premier mouvement de révolte, tête basse et la rougeur de la honte au front... il accepta.

* *

Quand il sortit, la nuit était complètement venue : une nuit sans étoiles et sans lune. Il suivit les boulevards extérieurs à pied jusqu'à Montmartre. L'humidité était si pénétrante et si froide que, seuls erraient, ne sachant où aller, les parias de la société, les déshérités et les gueux. A la lueur jaune des réverbères aux flammes vacillantes, rôdaient des silhouettes de femmes à l'affût, s'efforçant de sourire de leurs lèvres bleuies, s'offrant aux passants... Et lui qui venait de vendre son intelligence, de prostituer son âme d'artiste, il contemplait dans une sorte de douloureuse fraternité ces femmes, ses sœurs, vendant leur chair comme il avait vendu son esprit, mués comme lui par la nécessité de vivre.

Suzanne CARRETTE.

Entendu :

Trois gamins jouent aux billes rue de Belleville. Arrive un corbillard vide qui défile à fond de train et les oblige de se garer :

— « Eh ! dis donc, espèce de maraudeur, crie l'un des gosses, est-ce que t'as envie d'charger en route ? »

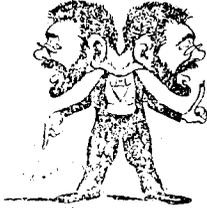
COMÉDIE POLITIQUE DE L'ANNÉE 1902

BALANÇOIRES ÉLECTORALES

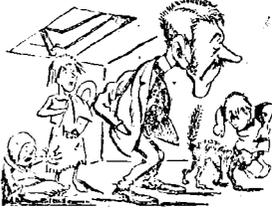
Air : Si tu votes pour moi !



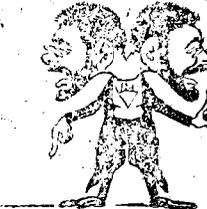
Tu auras le pain meilleur marché !



Tu vendras ton blé plus cher !



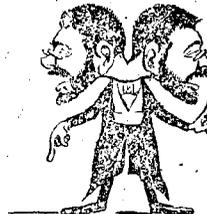
Tu ne paieras plus tant de loyer.



Tu maison sera prospère.



Tes journées seront augmentées.



Y a' sera plus question de salaires.



Le Janus moderne : « Et si ça ne va pas pour vous, moi j'y ferai mes petites affaires !!! »

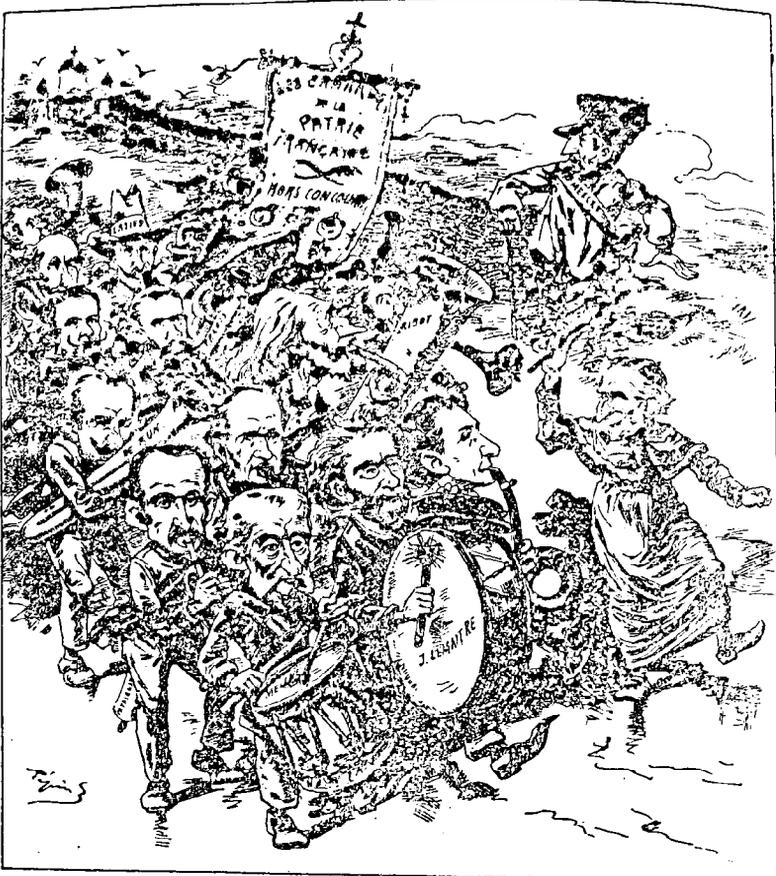


Conciliabule des avocats Humbert-Crawford : « Maintenant quel rôle devons-nous jouer ? Celui des imbéciles ou des canailles ? »



Loubet (à l'ébahissement de M. Caillaux, l'ancien ministre des Finances) : « Voilà le ministre des Finances qu'il m'aurait fallu (M^{re} Humbert). »

COMÉDIE POLITIQUE DE L'ANNÉE 1902



Au nom de l'ordre, il y a accord parfait pour faire du cahut ! (On remarquera les portraits parfaitement réussis de MM. Fr. Coppée, Méline, Lemaître, Cavaignac, se dirigeant tous, guidés par un prêtre, à l'assaut du pouvoir.)



On a changé les fleurs, mais le porte-bouquet (Waldeck-Rousseau) est le même.



Le triste exilé (Deroulède), pense à ce fun sto de Louis XIV qui prétendait qu'il n'y a plus de Pyrénées.

COMÉDIE POLITIQUE DE L'ANNÉE 1902

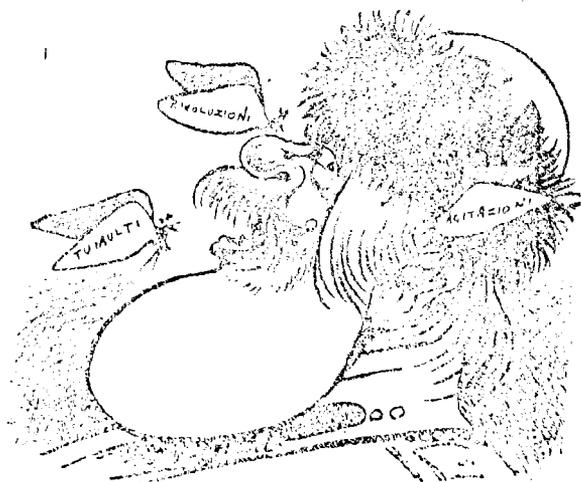
Les agitations en Russie



Grand-père (Tol-toi) et petit-père (le Tsar).



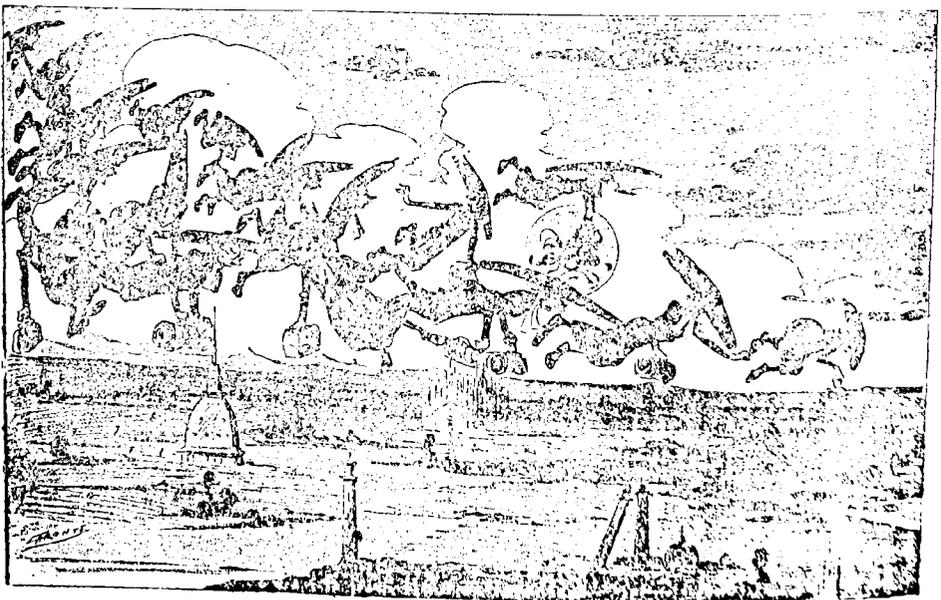
Le Chinois : « Les nobles bêtes d'Europe ont enfin quitté ma maison, il est temps de compter les couverts. »



Ivan piqué par tant de mouchoirs (agitation universitaire, soulèvements d'ouvriers), donne des signes d'inquiétude.



Les junkers (noblesse) allemands écrasent; sous leurs « impôts de famine » le peuple allemand.



Fischietto (Turin). — L'invasion qui menace l'Italie à la suite de la nouvelle loi française (contre les congrégations).

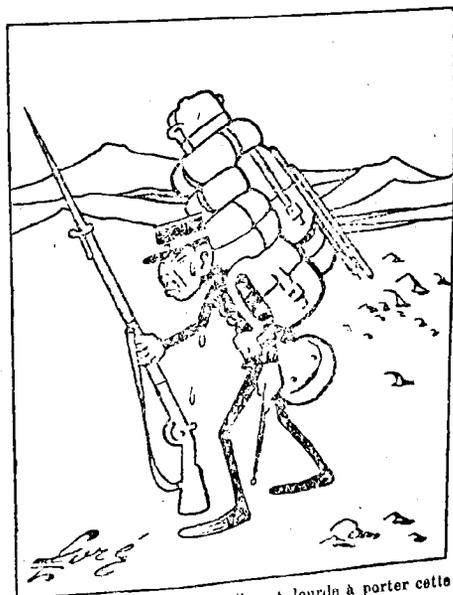
COMÉDIE POLITIQUE DE L'ANNÉE 1902



La Confédération Suisse au grand assassin : « En quoi pourrais-je encore obliger Votre Maesté ? » (Allusion à l'expulsion honteuse des jeunes Turcs de la Suisse sur la demande du Sultan.)



Les puissances dansent autour du nouveau veau d'or (les Etats-Unis) et protestent chacune de ses sentiments d'amitié désintéressée.



Le Japonais : « Oh ! quelle est lourde à porter cette « civilisation » européenne... Je succombe... »

Le Socialisme en Bulgarie

L'influence des pays capitalistes d'Occident se fit sentir, chez nous, dès le traité commercial entre la Turquie et l'Autriche-Hongrie (1780), quand l'offre des marchandises européennes et la demande des produits bruts des provinces turques (céréales, bétail, laine, etc.) commencèrent à s'accroître. Avec les réformes des sultans Aboul-Medjid et Mahmud, fut mis à fin à l'économie domestique, à la production naturelle.

Durant toute la domination turque, la corvée était inconnue chez nous. Les *spahis* (chevaliers turcs) ne vivaient que de la dîme qu'ils percevaient des villages qui leur étaient confiés. Ils ne possédaient pas des biens à eux dans ces villages. Mais après le recommencement des relations commerciales avec l'Europe occidentale et, tout particulièrement, après l'introduction des susdites réformes, c'est-à-dire l'institution d'une armée régulière, d'une administration coûteuse et d'un lourd système d'impôts, les *spahilaks* (féodes) se transformèrent en *tchifliks* (fermes), par suite de l'endettement des paysans, car, la monnaie étant presque inconnue, c'était le spahi (seigneur) qui payait les impôts pour le compte de ses paysans et puis s'emparait de leurs biens et en devenait propriétaire juridique. C'est ce changement économique qui provoqua les révoltes à la Péninsule balkanique. La corvée étant, en outre, introduite par les seigneurs, après la formation des *tchifliks*.

Mais la disparition de la petite industrie urbaine (arts et métiers) et de la petite agriculture fut accélérée avec notre affranchissement politique (1877), après la guerre russo-turque, quand les portes du pays furent toutes ouvertes à la concurrence européenne, particulièrement sous le gouvernement de Stambouloff (1886-1894) qui se mit à encourager, à l'instar des autres pays, le développement de la grande industrie, par des subsides pécuniaires et des concessions. C'est sous ce régime qu'a été fondé le Parti Ouvrier Social-Démocratique Bulgare (au congrès de Philipople de 1893).

Auparavant, le socialisme utopiste avait, chez nous, ses représentants en la personne du poète et révolutionnaire distingué *Christo-Boteff* disciple de Proudhon et de Tchernisnewsky, mais qui avait déjà dépassé ses maîtres, ayant conçu le principe de la lutte des classes. Il mourut héroïquement sur le champ de bataille, en tête d'une bande d'insurgés, en 1876, lors de l'insurrection bulgare. Puis, Luben Raravéloff, camarade et collaborateur presque inséparable de Boteff (mort en 1877), poète et révolutionnaire distingué lui aussi. Après l'affranchissement, Thomas Kardjéff, rédacteur du journal « *Rabotnik* » (Le Travailleur), à Roustchouk, fusilé sous la régence de Stambouloff, Jivkoff et Moukourouff, lors des émeutes causées par des agents russes.

Aujourd'hui, le socialisme utopique n'a point de partisans chez nous.

Le Parti Ouvrier Social-Démocratique Bulgare compte à peine 8-9 années d'existence ; durant ce temps, nous avons eu neuf députés élus dont deux (Blagoéff et Lakasoff) l'année passée, étaient élus à Jambol et cassés — injustement, bien entendu — par la Chambre, sous le fameux régime de Radoslavoff. Actuellement, nous en avons un seulement, élu à Sliven — une ville de grande industrie.

Sous le gouvernement de Stoïloff (1894-1898) a été promulguée la « Loi d'encouragement de la grande industrie du pays » et les effets en sont :

1894 :	fabriques, 501 ;	ouvriers, 5.732
1897 :	» 566 ;	» 6.732

Actuellement, le nombre des fabriques est d'environ 600, avec une exploitation du travail inouïe et sans aucune législation ouvrière, c'est pourquoi cette question a eu l'attention particulière du huitième Congrès National qui eut lieu le 22-28 juillet (v. st.), cette année, à Plevna.

Selon le compte-rendu au Congrès National, le Parti Ouvrier Bulgare se compose actuellement de 2.213 membres (452 en plus que l'année 1900) ; il y a encore 7 Sociétés coopératives et ouvrières.

Organe du Parti : « *Rabotnitchesky Véstnik* » (le Journal des Travailleurs), sous la direction du Comité Central du Parti à Sofia, hebdomadaire.

Revue : « *Novo Vremé* » (Le Temps Nouveau), à Philipople, édition particulière au citoyen Blagoéff, le vétéran du socialisme scientifique en Bulgarie. « *Obsto delo* » (La Cause Commune), dirigée par le citoyen Lacasoff, à Sofia ; la première mensuelle, la seconde bi-mensuelle.

Z-Z. DOBROJALIEFF.

P.-S. — Ajouter encore aux revues : « *Froud* » (Le Travail), rédacteur E. Dobneff, à Saint-Zagoro, mensuelle.

LA GUERRE AVEC SON CORTÈGE D'HORREURS

Quand je songe seulement à ce mot, *la Guerre*, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre-nature.

Quand on parle d'antropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ?

Les petits lignards qui courent là-bas sont destinés à la mort comme les troupeaux de moutons que pousse un boucher sur les routes. Ils iront tomber dans une plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée d'une balle ; et ce sont de jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles. Leurs pères sont vieux et pauvres ; leurs mères qui, pendant vingt ans, les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois ou un an peut-être que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant de peine, avec tant d'argent, avec tant d'amour, fut jeté dans un trou comme un chien crevé, après avoir été éventré par un boulet et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie. Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie ? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi ?

La guerre !... se battre !... égorger !... massacrer des hommes !... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents chargés de famille.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre les gouvernements. Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah ! nous vivons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes, nous resterons des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité ?

« Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un fortait n'en saurait être la diminution ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante ; que si voler est une honte, en voler ne saurait être une gloire. »

Ah ! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre. »

Vaines colères, indignation de poète. La guerre est plus vénérée que jamais.

Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu, un jour, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

« La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche, en un mot, de tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit, sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ne rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras

ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie. Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler, à chercher ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères. Il vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur la route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur. Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête, brûler les habitations de misérables qui n'ont pas de pain, casser les meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs de poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la bronette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons que l'inventeur des fortifications modernes ?

Que nous reste-t-il de la Grèce ? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit ?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme ?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée ?

Est-ce que Napoléon I^{er} a continué le grand mouvement intellectuel commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle ?

Eh bien, oui, puisque les gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les gouvernements.

Ils se défendent. Ils ont raison. *Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres.* On ne peut le faire que pour le bien de ceux qu'on dirige. Qui-conque gouverne a autant le devoir d'éviter la guerre qu'un capitaine de navire a celui d'éviter le naufrage.

Quand un capitaine a perdu son bâtiment, on le juge et on le condamne, s'il est reconnu coupable de négligence ou même d'incapacité.

Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée ? Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, *s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, ce jour-là la guerre serait morte...*

GUY DE MAUPASSANT.

La période du pur instinct est dépassée maintenant : les révolutions ne se feront plus au hasard, parce que les évolutions sont de plus en plus conscientes et réfléchies.

Eusée RACUS.

COMME UN GRAND

Je suis petit, j'ai le corps grêle,
On pourrait d'un revers de main
Me renverser tant je suis frêle ;
Je n'aurai que douze ans demain.
Le moindre effort me met en rage,
Je suis chétif, je suis souffrant
Et pourtant, malgré mon jeune âge,
Je peine déjà comme un grand.

Je fais un rude apprentissage
De la vie, hélas, tous les jours
Et, quoique je sois doux et sage,
On me brutalise toujours.
On voit bien à ma pâle mine,
A mon regard triste et mourant,
Que la misère aussi me mine.
Je souffre déjà comme un grand.

Le malheur mûrit ma pensée
Et je me demande pourquoi
Par nul rayon n'est traversée
La nuit qui règne autour de moi ;
Pourquoi ceux chez qui tout abonde
N'ont qu'un regard indifférent
Pour ma détesse si profonde.
Je pense déjà comme un grand.

Quand on me dit que l'heure approche
Où nous suivrons notre drabeau,
Je me rappelle que Gavroche
Se fit jadis trouser la peau.
Je me promets qu'à la bataille
J'irai front haut et regard franc
Et que, malgré ma faible taille,
Je me conduirai comme un grand.

Jacques GUEUX.

Les Cocasseries du Sacre

La royale mascarade qui a rempli, de sa pompe grotesquement moyen-nageuse la vieille abbaye de Westminster, lors du sacre d'Edouard VII, n'en a bien jusqu'à quel invraisemblable degré peuvent descendre l'abjection et s'élever la folie des hommes.

Un vieux beau, vanné par les noces, a été, au milieu d'un cérémonial dont on n'a pas idée à Charenton, proclamé souverain maître de quelque chose comme trois cent millions d'individus qui, pour la plupart, ne l'ont jamais vu et ne le connaîtront jamais.

Affublé d'un costume qui eût certainement obtenu grand succès à la Foire au pain d'épice, ledit monsieur s'est entendu adresser, par l'archevêque de Canterbury, des paroles saugrenues dans ce genre :

« Dieu vous donne un royaume fertile, des saisons propices, des armées et des flottes victorieuses, un empire tranquille, un sage Sénat, une noblesse fidèle, un clergé pieux et utile, une roture honnête, industrielle et obéissante. »

Edouard VII n'a pas bronché. Il a feint de croire que le dieu dont lui parlait le prélat allait se charger de veiller pour lui être agréable au bon accord de la température et du calendrier. Il n'a point fait observer au saint homme qui lui parlait ainsi, que cette barangue était remplie de contradictions, attendu que si son empire demeurerait tranquille, ses armées et ses flottes manquant d'ennemis auraient bien de la peine à être victorieuses.

Et le couplet final sur la « roture honnête, industrielle et obéissante », a une petite saveur treizième siècle d'un comique irrésistible au vingtème.

M. Léon Pecci, qui remplit à Rome les fonctions plus fructueuses qu'honorables de pape, a manifesté hautement sa joie de savoir Edouard VII sacré et huilé.

« Grâce à Dieu, a radoté ce bon vieillard, le roi a surmonté la maladie. Je me joins à son peuple, pour souhaiter qu'il lui soit conservé longtemps. »

Le chef nominal du catholicisme oublie-t-il qu'Edouard VII est devenu chef d'une religion ennemie, pour laquelle les catholiques du vieux temps n'avaient pas assez de bûchers ?

LE TRIOMPHE DE LA BRUTE

La foule s'écrase aux portes du *Casino*. Les places sont littéralement prises d'assaut et pendant les deux ou trois heures que dure le spectacle, c'est un entassement indescriptible, une cohue énorme de spectateurs.

D'où vient cette sorte de frénésie ?

Le directeur du *Casino* a-t-il mis la main sur un de ces artistes qui, par leur originalité ou leur talent, sont de taille à provoquer un tel emballement ? Est-ce une nouvelle étoile qui, du premier coup, brille, au firmament artistique de l'éclat qui éblouit, émerveille et fascine ? Est-ce un de ces spectacles qui par le scintillement des feux, la richesse et la variété des costumes, la magnificence des décors et de la mise en scène, ou bien encore la beauté et la grâce des personnages, transportent le spectateur d'admiration en admiration, de surprise en surprise, de ravissement en ravissement et, durant quelques quarts d'heure qui lui paraissent des minutes, le font vivre dans un rêve de charme et de séduction ? Nenni ! Ce sont des luttes, de simples et vulgaires luttes qui suscitent un tel rut de curiosité. Et non pas de ces jeux athlétiques dont les peuples de l'antiquité avaient fait de magnifiques cérémonies où la grâce, l'adresse et la force se mariaient splendidement à l'intrépidité. Non pas de ces tournois superbes du moyen-âge où, sous l'œil de « la Dame de leur pensée » et sous l'encouragement de son regard de feu, les plus illustres capitaines, les guerriers les plus redoutables et les plus nobles seigneurs se disputaient la palme de la vaillance, du sang-froid, de l'endurance et de la vigueur.

Non ! Rien de ces cadres admirables, rien de cette poésie, rien de cette grandiose beauté dont s'entouraient les spectacles de force des siècles éteints et sous lesquels disparaissait la brutalité du combat.

Ici, ce sont deux masses de chair nue, deux paquets de muscles puissants qui, sur le ring banal d'une scène exigüe, se rapprochent, s'éloignent, s'étreignent, se roulent, se pétrissent, se ceinturent, s'enlacent, tombent, se vautrent, se relèvent et retombent jusqu'à ce que l'une de ces masses suant, soufflant, faiblissant, touche le sol de ses deux épaules simultanément.

Alors, ce sont des applaudissements sans fin, des trépignements inénarrables, des ovations indicibles succédant à une émotion inexprimable qui, pendant tout le temps de la lutte, a tenu haletants, angoissés, frémissants, des milliers d'hommes et de femmes. C'est laid, c'est sale, c'est répugnant, et les gens qui connaissent les dessous de ces entreprises ne se gênent pas pour affirmer que, d'avance, tout est concerté, entendu, manigancé.

Le colossal succès qu'obtient ce genre de spectacle est une preuve que notre époque professe encore, à un rare et triste degré, le culte de la force brutale.

L'affinement est lent à se faire. Petit, bien petit encore est le nombre des individus qui saisissent le charme d'un spectacle délicat et poétique, dont le sens artistique est assez puissant pour que la réelle beauté les impressionne, dont le sentiment s'émeut d'une action vraiment captivante et dont l'intellect se passionne pour une thèse savamment et bellement développée.

Il est naturel qu'on s'attriste de cette pénible constatation. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Les générations actuelles n'assistent-elles pas, comme leurs devancières, au triomphe, à l'apothéose de la force, de la bestialité ?

Brutalité, la loi de violence qui pèse sur le pauvre diable, lui saute au collet, le traîne devant les tribunaux et le jette en prison. Brutalité, la loi de massacre qui précipite sur le gréviste, le sans-travail et le manifestant, la tourbe policière cognant, frappant, arrêtant, passant à tabac. Brutalité, la loi d'exploitation qui rive le prolétaire au boulet salariat. Brutalité la loi de famine qui couche sur son grabat le vieil ouvrier fourbu, vidé, aux ressorts cassés par le surmenage et les privations. Brutalité, la loi de haine et de domination qui hérissé la terre de forts et de citadelles, couvre le sol de guerriers et emplit l'espace du grondement sinistre du canon, du sifflement lugubre des balles et du râle des agonisants. Tout est brutalité. La force subjugué le monde ; la violence terrasse l'humanité ; la planète appartient à la brute qui la vent et la sait conquérir.

Combien de temps encore cela va-t-il durer ?

S. FAURE.